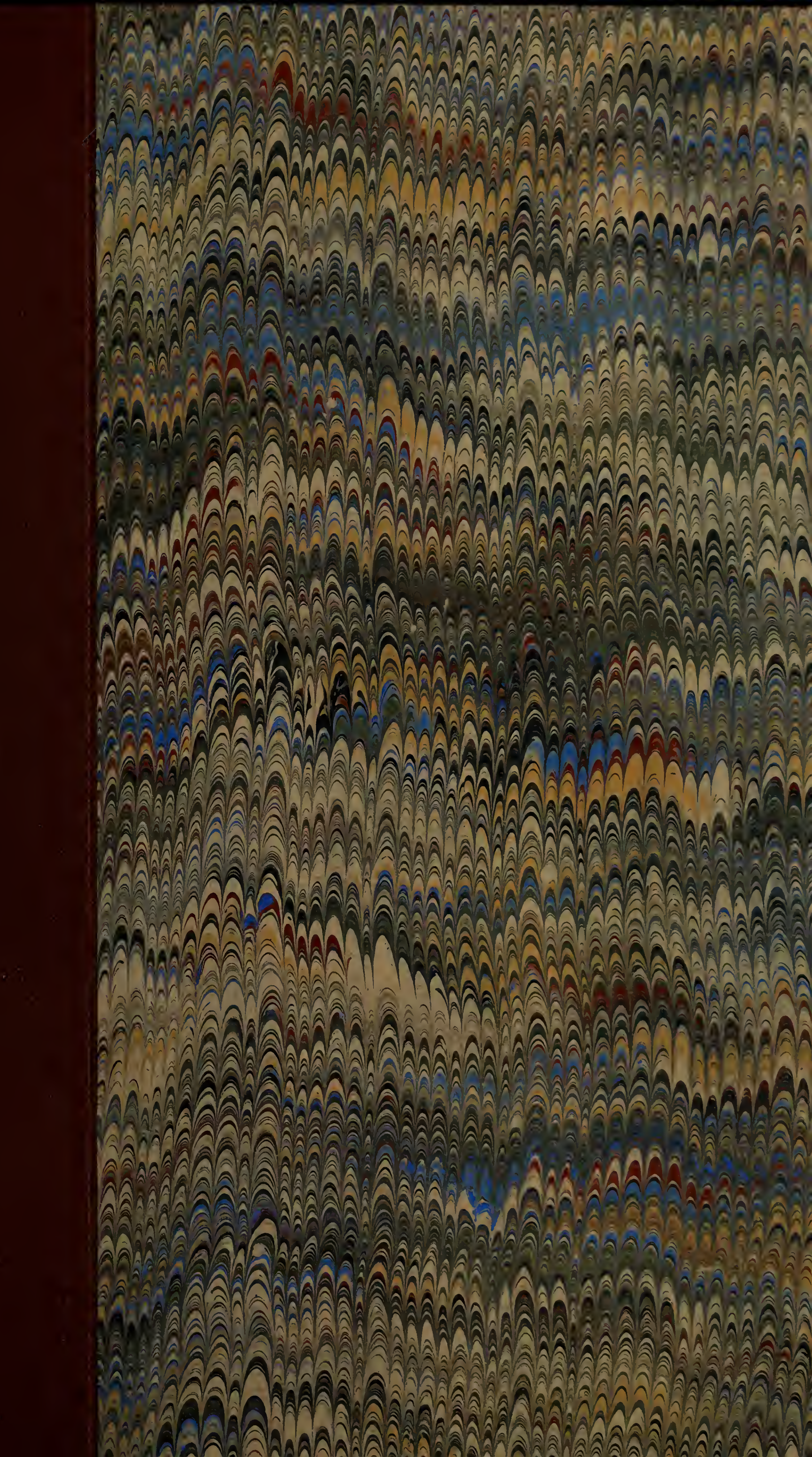


SCÈNES CONTEMPORAINES

ET

SCÈNES HISTORIQUES.

PARIS, IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,
Rue Saint-Louis au Marais, nº 46.

SCÈNES CONTEMPORAINES

ET

SCÈNES HISTORIQUES

LAISSÉES

Par Madame la Vicomtesse de Chamilly.

TOME SECOND.

PARIS,

PUBLIÉ PAR J. BARBEZAT,

RUE DES BEAUX-ARTS, N° 6.

GENÈVE, MÊME MAISON.

1830.



LE CAMP DE COMPIÈGNE.

Ce sont là jeux de prince.

La Fontaine.

PERSONNAGES.

LOUIS XIV.

Mme DE MAINTENON.

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

LE MARQUIS DE CRÉQUI, maréchal-de-camp.

LE MARQUIS DE CANILLAC, colonel du régiment de Rouergue.

LE MARQUIS DE SOUVRÉ, colonel.

LE MARQUIS DE COISLIN, lieutenant-colonel.

OFFICIERS, SOLDATS, BOURGEOIS, PAYSANS.

LE

CAMP DE COMPIÈGNE.

SCÈNE PREMIÈRE.

1698.

Une plaine derrière le château de Compiègne ; les troupes y sont rangées en bataille sur deux lignes opposées. Au loin, le camp et le quartier du maréchal de Boufflers. — Sur le devant, un vieux rempart dont la terrasse est de plain-pied avec l'appartement du Roi. Un sentier taillé à marches roides mène au haut du rempart, au pied duquel est placé le régiment de Rouergue. Les soldats des régimens de Rouergue et de Navarre causent entre eux auprès des faisceaux. Tout est disposé pour la petite guerre.

UN SOLDAT DE ROUERGUE.

Ah ! ça, Labretonnière, pourquoi donc le drapeau de Navarre a-t-il si triste mine ? il a l'air d'un héritier de Gascogne, avec son crêpe à sa cravate.

UN AUTRE SOLDAT.

Si t'es curieux de ça, va t'informer à la gazette d'Hollande. Elle dit les deuils à point nommé. —Est-ce que ça nous regarde qui vit,

qui meurt ? La belle histoire qu'un crêpe à un bâton. Fais bonne garde, va ; il n'y en aura jamais au bâton du caporal.

UN SOLDAT DE NAVARRE.

Notre colonel est trépassé. Voilà la chose.

PREMIER SOLDAT.

Ah ! encore un régiment à vendre ! A qui donc que vous étiez, vous autres?

LE SOLDAT DE NAVARRE.

Au prince de Laroche-Noyon.

LE DEUXIÈME SOLDAT.

De quoi est-il mort, votre colonel ? Il a donc été sur le pré. Ils feraillent à mieux mieux depuis que c'est si défendu, les gens de qualité !

LE SOLDAT DE NAVARRE.

Par ma foi, il a été emporté bien vite !

LE PREMIER SOLDAT.

Par un boulet, donc ?

LE SOLDAT DE NAVARRE.

Eh ! non, bâilleurs que vous êtes. Il a été emporté par ses dents de lait. On attendait ses deux pleins ans pour lui donner l'hausse-col et l'esponton, à la tête du régiment.

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Je les donnerais à tous les mille diables, les colonels de bavette ! ces petits seigneurs, dès

qu'ils montrent leur bec, on leur donne un régiment et une nourrice.

LE SOLDAT DE NAVARRE, riant.

Deux bons morceaux à pressurer !

LE PREMIER SOLDAT.

Voyez-vous, camarade, c'est pas ces colonels en fourreau, qui sont les plus fâcheux. On n'a pas l'embarras de porter leurs tentes, de leur monter des gardes, de traîner leurs mulets de bât, avec des bourrades pour régal.

LE SOLDAT DE NAVARRE.

Oui, mais pas de bourrades, pas d'aubaines. Voilà moi qui suis maître de danse; dans les quartiers d'hiver, je montrais la courante aux femmes de Mme la marquise de Pracontal, notre ancienne colonelle, et j'étais toujours de planton à son gobelet. — Mais qu'est-ce qu'il y a à friturer, je vous demande, avec un colonel qui ne mange que de la bouillie.

UN CAPORAL DE NAVARRE, la canne à la main.

C'est comme cela que vous gardez vos lignes, maudits manans ! Par la sambieu, je vais vous battre un rappel, moi !

(Il frappe sur eux à coups redoublés.)

LE PREMIER SOLDAT, criant.

Nous ne sommes pas de Navarre, caporal !

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Allez férir dans vos rangs! est-ce que nous n'avons pas nos correcteurs à nous, dans Rouergue?

LE CAPORAL.

C'est bon, c'est bon. Je leur enverrai de nos fusilliers de Navarre à bâtonner; partant quittes!

(Les soldats se remettent en ligne.)

LE CAPORAL, s'approchant d'un sergent.

Voilà le fameux sergent Boisobert! Eh! vous êtes devenus bien pinpans dans Rouergue, avec vos bas bleus et vos rubans rouges.

(Plusieurs sergens et caporaux se rassemblent.)

BOISOBERT, leur prenant les mains tour-à-tour.

Bonjour Célestin! bonjour mes poupons! nous allons donc pétailler pour rire, et nous tirer des mousquetades. Il faut voir M. le maréchal de Boufflers galoper dans la plaine, sur son courtaut bai-brun, avec son justaucorps de velours noir, brodé sur toutes les coutures! Et la cavalerie qui arrive par le pont de bateaux du côté de Cléroye! des beaux gendarmes, rouges comme des soleils d'automne, et des glands à toutes les housses; des grenadiers avec des bandoulières d'argent et des bonnets à la Polacre; des grosses touffes de verdure sur tous les chevaux, et les commandans avec l'écharpe

rouge sur leur buffle ! Entendez-vous les trompettes et les timbales ! tout ça va tomber sur nos casaques grises, et nous aplatir nos bouffettes. — C'est égal, mes poupons, ça amuse le roi, et nous peloterons comme de franc jeu et comme si nous étions en Allemagne.

UN VIEUX SERGENT.

C'est ça toi, monsieur cœur à l'ouvrage ; tu as toujours été comme ça. En Flandre, quand t'étais tout petit tambour, et que nous défilions devant le carrosse de M[me] de Montespan, tu aurais couru à la bouche d'un canon pour te faire distinguer.

BOISOBERT.

Que veux-tu ? c'est plus fort que moi ; une cornette, ça me tourne la cervelle. — Oh ! si j'étais gentilhomme.

LE SERGENT.

Est-ce que c'est de ta condition de penser comme ça ? Il y en aurait cent des maîtresses, que je ne ferais pas un demi-tour pour les voir ; pas plus pour madame de maintenant que pour madame d'autrefois.

UN AUTRE SERGENT.

Tenez, justement voilà les dames qui montent sur le rempart devant les fenêtres du roi. — Diable de soleil, il m'empêche de voir !

LE PREMIER SERGENT.

Qu'est-ce qu'on voit donc de doré comme une châsse, porté par des casaques galonnées? Ça a l'air d'un tabernacle.

UN CAPORAL.

C'est une chaise à porteurs. Par Notre-Dame, est-ce que le roi va passer la revue en vinaigrette?

BOISOBERT.

Vous ne voyez donc pas que c'est Mme de Maintenon?

UN SERGENT.

Ah! oui, ma foi; je la connais bien. Je l'ai assez vue quand je travaillais au canal de sa terre de Maintenon. Nous étions là trois régimens dans des marais, à faire les grandes corvées. Chaque coup de pioche nous valait une fièvre. Il n'en est pas revenu grandes bribes, allez. Il n'y a pas une touffe d'herbes là qui n'ait coûté une vie d'homme.

LE CAPORAL.

Dame, c'est un fameux cadeau que le roi lui a fait là. On dit qu'il lui donne cent mille livres par jour de paie.

UN SERGENT.

Tiens, avec une solde comme ça, je la relèverais bien de son service, moi.

LE CAPORAL.

T'es pas dégoûté ! — Ah ! ça, les porteurs s'en vont. Elle va donc rester là dans sa boîte ?

BOISOBERT.

Vous n'entendez rien aux demi-dieux de la fable, vous autres. La maîtresse du roi a toujours passé des revues en carrosse ou en chaise. C'est dans les prérogatives de sa charge.

LE CAPORAL.

Ah ! le sergent, est-il dameret depuis qu'il a vu un opéra de M. Guinault.

LE VIEUX SERGENT.

J'ai vu mieux que ça moi, quand j'avais un cousin qui était capitaine des levrettes de la chambre, et qui m'a mené, en 71, à Saint-Germain, au grand ballet du Triomphe de l'Amour, dansé par sa majesté. Il y aura jamais rien comme ça !

BOISOBERT.

Tous les seigneurs sortent : le roi n'est pas loin.

UN OFFICIER, *accourant à cheval.*

Retirez-vous à vos rangs. Faites battre aux champs sur toute la ligne. Le roi va se montrer sur le rempart.

(*Les sergens se retirent, on entend successivement les tambours sur tous les points. L'officier descend de cheval. Plusieurs autres officiers arrivent et descendent également.*)

UN OFFICIER.

Eh bien! Coislin, as-tu fait ta révérence au roi ?

COISLIN.

Oui, je suis arrivé à la chemise. C'est M. de Rohan qui l'a donnée ce matin. Le roi était d'une humeur charmante. Il a fait compliment à Créqui sur sa bonne mine; et il a admiré mes dentelles d'argent.

(Se redressant.)

Cela m'a valu des œillades que je ne dirai pas.

UN AUTRE OFFICIER.

Il est vrai, marquis, que te voilà troussé galamment !

COISLIN.

C'est le duc du Maine qu'il faut voir ! Il a déjà pris quatre habits depuis ce matin, tous des plus magnifiques !

LE PREMIER OFFICIER.

Et monseigneur le duc de Bourgogne; qui l'a vu ?

COISLIN.

Oh ! lui, il était à Verberie dès le jour, poudreux comme un gendarme. C'est un héros ! Croiriez-vous qu'il n'a pas changé de chemise depuis ce matin ?

LE PREMIER OFFICIER.

Ah ! voici M. de Créqui qui nous arrive avec

ses gentilshommes. Il va nous dire si sa majesté et les dames commanderont bientôt l'attaque.

LE MARQUIS DE CRÉQUI.

Bonjour, messieurs; savez-vous la nouvelle?

COISLIN.

La préséance accordée aux bâtards sur les ducs et pairs?

CRÉQUI.

Non, c'est bien d'une préséance sur un duc et pair qu'il s'agit; mais ce n'est pas de celle-là.

COISLIN.

Ah ! voyons.

CRÉQUI.

Cavoye, qui marque les logis dans la ville, ne pouvant pas trouver assez de place dans Condun et dans Compiègne, a imaginé de mettre M. de Chevreuse, arrivé tout des derniers, selon sa coutume, tout auprès de M. de Choiseul. — Vous voyez cela; un logement de campagne, deux pièces, et les laquais derrière les paravents; et plus bas, près du degré, le cadet de Roucy, gentilhomme de M. de Choiseul. Chevreuse, débarqué le soir, suant, éreinté, perdu de chaud et de poussière, se couche en diligence, sans mot souffler, et sans s'informer de M. de Choiseul qui collationnait au camp de M. de Boufflers. Dans ses distractions ordinaires,

il s'établit au beau milieu du lit de Roucy, et le voilà qui ronfle à faire envie. A la nuit noire arrive Roucy, en tout mystère, avec une femme enterrée sous ses coiffes. Il la glisse en sa chambrette, et monte pour son service chez M. de Choiseul. Il le trouve riant très-fort, et qui lui dit : « Ma foi, Roucy, si vous voulez dormir, il vous faut aller coucher chez Mme de Chevreuse, car voilà M. de Chevreuse arrivé de tantôt, qui vous a pris votre lit. » — Je vous laisse à penser la mine de Roucy...

COISLIN, riant.

Ah! ah! ah! le pauvre garçon, mener ainsi au loup sa maîtresse.

UN OFFICIER.

M. de Chevreuse! C'est un loup qui ne croque guère.

CRÉQUI.

Mais écoutez la fin : la belle embéguinée était Mme de Chevreuse, qui venait exprès de Condun pour chanter Matines dans la cellule du petit comte.

COISLIN.

C'est délicieux!

UN OFFICIER.

S'emmitouffler dans des coiffes, et faire deux lieues de poste pour venir coucher avec son mari!

UN AUTRE.

C'est édifiant !

COISLIN.

Et M. de Chevreuse, comment a-t-il pris la chose?

CRÉQUI.

Fort bien, sans doute, car je l'ai vu ce matin caracolant à la portière du carrosse de sa femme, qui lui souriait très-tendrement, ma foi; ce dont mons de Roucy paraissait enrager fort.

COISLIN.

Pardieu, messieurs, l'histoire est bonne. J'en régalerai le roi ce soir, au débotté.

CRÉQUI, gravement.

C'est fait, monsieur, vous n'aurez pas les devans.

COISLIN, riant.

Allons, marquis, ne vous fâchez pas. Je ne veux pas vous voler vos moyens de fortune.

UN OFFICIER.

Qui vient donc là en plein galop?

COISLIN.

C'est un officier de mestre-de-camp-général. — Ah! c'est le gros Souvré.

SOUVRÉ, descendant de cheval.

Ouf! Va-t-on commencer?

COÏSLIN.

S'il s'agissait d'une ripaille, tu ne serais pas si en retard, Souvré.

SOUVRÉ.

Moi, messieurs, je viens du quartier de M. de Boufflers où sont les buffets, et où nous avons peloté en attendant partie. Ma foi, puisque le roi veut qu'on se ruine, il doit être content. Le maréchal a là dix pavillons de satin des Indes, doublés du même et tapissés de damas de Gênes avec un galon d'or, dignes de recevoir le plus grand roi du monde. — Mais ce qui me plaît à moi, c'est une galerie de cinquante couverts prêts à tout moment, et organisés à merveille. On lève un tapis de cuir qui est sous la nappe, et on en trouve une autre, et toujours, toujours. On mangerait là pendant un an. C'est comme un conte de Perrault !

COISLIN, lui frappant sur le ventre.

Et tu t'es accommodé là de quelques petites bagatelles à ta façon ?

SOUVRÉ.

Oui, j'ai tâté de tout, des veaux de rivière de Rouen, des chapons de Bruges. Oh ! la chère est toujours grande et délicate. Hier, c'était maigre, et il était venu des esturgeons en poste

de Gand et de Bruxelles. — Et le fruit ne le cédait pas au reste !

COISLIN.

Il est heureux, mon brave Souvré, qu'on t'ait mis dans la division de M. de Boufflers ! M. de Rosen, qui commande l'autre ligne, ne t'aurait pas donné si bonne pitance.

SOUVRÉ.

Ma foi, j'aurais déserté.

COISLIN, à un officier.

Voyez donc Nangis ! il a l'air d'un héros de La Calprenède avec ce gros bouquet de fleurs des champs à son pourpoint.

NANGIS.

As-tu pas vu Mlle de Lussan hier dans les appartemens, comme elle était éblouissante avec sa robe de gros de Tours, brodée d'épis et de barbeaux? Je porte ses livrées.

COISLIN.

Et ton pauvre régiment en est-il donc amoureux aussi? Tes cavaliers ont l'air de revenir du fourrage, avec leurs nœuds de paille. Où diable avez-vous fait cette moisson?

NANGIS.

En revenant de Cléroye, je vis un champ d'épis tout bleu de barbeaux; j'en abattis quel-

ques touffes et je m'en parai en l'honneur de la belle Lussan. Au même tems voilà derrière moi tous mes cavaliers qui entrent dans le champ, l'épée au poing, et qui travaillent... Ma foi, mon cher, tu aurais ri de les voir... En moins de rien ils ont fait table rase. Mais le plus comique à voir c'était le laboureur! Comme nous repartions, voilà le pauvre croquant qui arrive avec sa faucille. Tu ne peux te figurer sa mine en voyant son champ net comme le menton d'un page, et ses blés défiler au double trot sur la route. Ah! ah! j'en rirai long-tems.

CRÉQUI.

Monsieur le colonel, le roi pourrait ne pas autant rire de vous voir accoutré de la sorte.

NANGIS.

Ah! bah! pour un mauvais fermier...

CRÉQUI.

Quant au fermier, peu nous importe; mais ce sont vos nœuds de paille qui rappellent la fronde... et je vous avertis que sa majesté n'est pas fort jalouse des souvenirs de son jeune tems.

NANGIS, jetant son bouquet.

Diable!... Je cours faire désempailler tous mes drôles; j'allais faire une belle équipée avec

ma galanterie. — Dieu, ma maîtresse et mon roi! mais le roi avant tout.

(Il remonte à cheval et s'éloigne au galop.)

CRÉQUI.

Ah! çà, mais quelle confusion dans l'armée! Il n'y a donc pas d'ordres donnés. Voyez tous les curieux qui gênent les troupes.

(Aux sergens.)

Faites retirer tout cela, messieurs!

UN SOLDAT.

En arrière! Allons, ma mie, au large!

UN AUTRE SOLDAT.

Voulez-vous bien repasser le fossé, la belle blonde! Je connais pas de Javotte ici d'abord; il n'y a que la consigne.

UNE FEMME.

Mais, monsieur le soldat, laissez-moi passer; je suis la filleule du généalogiste de la petite écurie.

UN GARÇON.

Je suis hâteur de rôts au quartier de M. de Boufflers! Laissez-moi aller faire mon service.

SOUVRÉ, s'approchant.

Ce garçon-là, c'est un homme utile : qu'il passe!

UN BOURGEOIS.

Et moi, monsieur l'officier!

PLUSIEURS VOIX.

Et moi ! et moi !

CRÉQUI, s'approchant.

(Aux soldats.)

Jetez-moi tous ces malotrus de l'autre côté des haies. Que personne ne passe. — Ah ! Monsieur de Canillac, arrivez donc ; vos soldats sont à la débandade. Il n'y a d'ordre nulle part.

CANILLAC.

Je suis chargé d'aller prendre ceux du roi de la part de M. le maréchal. Je vais monter la rampe du parapet dans la gorge de la demi-lune. On m'a dit que le roi était sur le haut du rempart.

(Voyant un homme qui cherche à passer devant la sentinelle.)

Encore un promeneur !

(Durement.)

Retirez-vous !

LE BOURGEOIS.

Monsieur, je suis.....

CANILLAC, le repoussant.

Retirez-vous, vous dis-je !

LE BOURGEOIS.

C'est que j'aurais bien voulu voir la parade... Je suis...

CANILLAC.

Mille bombardes! vous m'échauffez les oreilles. Vous seriez le pape, peu m'importe!

(Il monte l'escalier.)

LE BOURGEOIS.

Je m'en vais, je m'en vais.

(S'éloignant.)

Moi je croyais trouver une petite place... parce que comme je suis valet de chambre du révérend père Lachaise.....

COISLIN, courant à lui.

Vous appartenez au père Lachaise?

LE BOURGEOIS.

Oui, monsieur. — Son valet de chambre.

CRÉQUI.

Son valet. — Je suis le vôtre, monsieur; passez, passez. Voyez tout à votre commodité. — Le père Lachaise... Peste! vous direz à votre maître que c'est le marquis de Créqui qui vous a pris sous sa protection. — Vous entendez?

COISLIN.

Ce diable de Créqui! il fait argent de tout.

SCÈNE II.

Le haut du rempart. Mme de Maintenon est en face de la plaine, dans sa chaise à glaces, les porteurs retirés. Sur le bâton de devant de la chaise, à gauche, est assise la duchesse de Bourgogne. A la droite de la chaise, près de la glace, le Roi debout; et un peu en arrière, en demi-cercle, les principaux seigneurs de la cour. De l'autre côté, également debout, les princesses de Conti, d'Harcourt, les duchesses d'Uzès, de Sully, de Villeroy, les maréchales de Lorges, de Rochefort, etc. Les trois glaces de la chaise sont fermées.

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE, *étalant sa robe.*

Eh bien! bon papa, êtes-vous content de cet habit? Madame de Maintenon m'a dit tout uniment que je suis une folle. — Cela mérite bien que vous me fassiez un compliment.

LE ROI.

Dans un jour d'apparat, cet habit-là se devait, madame. — Au reste, c'est d'un goût fort poli.

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

Voilà donc tout ce que j'aurai de mon corps de jupe, chamarré d'or, et de ces gros agré-

mens de perles, dont chacun me coûte, m'a-t-on dit, douze mille livres? Savez-vous bien, sire, que les brodeurs ont manqué partout, et que j'ai été obligée d'en faire enlever de chez Mme de Duras, par des hoquetons?

LE ROI, la menaçant du doigt.

Il est heureux que madame, qui est là, retranchée derrière ses glaces, crainte du grand air, ne puisse vous entendre; vous seriez morigénée comme vous le méritez. — Mais que fait donc M. de Boufflers?

(Il regarde avec sa lunette.)

Les troupes n'ont bougé que de tout à l'heure.

(Se tournant vers sa suite avec colère.)

En vérité, messieurs, j'ai failli attendre!

UN SEIGNEUR.

Sire... plusieurs ordonnances sont déjà venues pour prendre vos ordres... Votre majesté était chez Mme de Maintenon... et on n'a pas osé.....

LE ROI, avec hauteur.

C'est bien, monsieur.

(Frappant à la glace de Mme de Maintenon.)

— Eh bien! madame, cette belle armée a-t-elle l'heur de vous plaire?

MADAME DE MAINTENON, abaissant un peu la glace.

C'est fort beau, sire. Voilà qui peut encore faire trembler vos ennemis.

LE ROI.

Je l'espère bien ! — J'irai ce soir faire media noche chez le maréchal de Boufflers. Je nommerai les dames pour venir. Le maréchal a dépensé ici plus de cent mille écus pour me plaire, et les colonels n'ont rien épargné. Je veux leur faire un honneur : vous vous montrerez chez le maréchal, madame.

MADAME DE MAINTENON.

C'est que je suis bien lasse de tout ce mouvement... Ah ! que n'ai-je mes filles de Saint-Cyr et mes matinées tranquilles...

LE ROI.

Voilà comme vous êtes, madame ! —Vous ne feriez rien pour moi...

MADAME DE MAINTENON.

Eh bien ! sire, j'irai, j'irai.

(Refermant la glace et se rejetant au fond de sa chaise.)

C'est l'égoïsme couronné !

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

Grand papa ! qui vient donc là-bas par la plaine, avec ce chapeau clabaud sur les yeux, et des chaussures grises ? N'étaient les cavaliers du régiment irlandais qui l'escortent, on dirait d'un marchand en foire.

LE ROI, sévèrement.

C'est le roi d'Angleterre, madame !

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE, riant.

Oui, vraiment. — Le pauvre homme ! Il ne se presse pas plus que s'il s'agissait d'aller reconquérir son royaume.

LE ROI.

Madame la duchesse de Bourgogne, vous n'avez pas le droit de rire des rois malheureux ! Songez qui vous êtes et qui vous serez un jour !

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

Ah ! mon Dieu, que votre majesté est noire et rébarbative aujourd'hui.

(Gracieusement.)

Si vous êtes ainsi tous les jours de bataille, je plains vos ennemis.

LE ROI, souriant.

Petite flatteuse !

(Il frappe à la glace de Mme de Maintenon, qui l'entrouvre.)

Distinguez-vous bien les dispositions que j'ai fait faire ? On attaquera Compiègne, qui sera défendu par Crenan, et l'on s'avancera par le chemin couvert depuis la rivière jusqu'à la porte Chapelle.....

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

Ah ! sire, voyez donc le joli petit chien à ta-

ches de feu, que Mme de Maintenon a dans sa chaise. Il a nom Phaéton ; c'est M. de Roucy qui le lui a rapporté de Bologne.....

MADAME DE MAINTENON.

Vous interrompez le roi, mignonne. — Sire, je vous écoute.....

LE ROI, reprenant.

Lapara a fortifié le mail d'une contre-garde. La cavalerie, soutenue par l'infanterie, se tiendra là le tems de se former.....

MADAME DE MAINTENON, l'interrompant.

Ah ! sire, à propos de M. de Roucy, j'ai une demande à vous faire. Mme de Chevreuse voudrait bien qu'il eût le régiment de Navarre qui est vacant. Elle m'a si fort sollicitée.....

LE ROI.

Navarre au petit Roucy ?... y songez-vous ?— Eh ! mais, M. de Chevreuse me l'a recommandé aussi.

(Riant.)

Vous ne savez pas, madame, que c'est un petit égrillard que ce Roucy. Prenez-y garde, on abuse votre Solidité. D'ailleurs Maurepas m'a parlé de Vigny, un ancien officier qui a des droits.....

MADAME DE MAINTENON.

Qu'est-ce que M. de Vigny ?

LE ROI.

Un homme de bon lieu, madame!

MADAME DE MAINTENON, avec dédain.

Oui, mais qu'on ne voit jamais.

LE ROI.

Sans doute, je tiens à ce qu'on soit assidu : mais il m'a bien servi; il a vingt blessures... et décidément je lui donnerai mon agrément pour acheter Navarre.

MADAME DE MAINTENON, piquée.

Alors votre majesté permettra que je n'aille pas ce soir chez M. de Boufflers. Je ne voudrais pas y porter une mine de refusée.

(Elle lève sa glace et s'enfonce dans sa chaise.)

LE ROI, frappant à la glace de Mme de Maintenon, qui l'ouvre.

Si vous y tenez tant, madame! tout est dit; il l'aura.

MADAME DE MAINTENON.

Grand merci.

(A part, se remettant au fond de sa chaise.)

Du moins mademoiselle ne disposera pas de ce régiment-là!

LE ROI, se baissant.

Ma paix est faite? — Voyez-vous ces cavaliers là-bas; ils portent des fascines pour mettre les soldats à l'abri. Tout à l'heure, je commanderai l'attaque des deux lunettes qui défendent la pointe du chemin couvert...

MADAME DE MAINTENON, à part.

Quel ennui mortel !

LE ROI.

Une colonne d'infanterie, composée de douze bataillons de dix hommes de front et soixante de file les emportera, tandis que d'un autre côté M. de Boufflers forcera les lignes de M. de Rosen, à qui j'ai envoyé l'ordre de se faire battre. Alors vous aurez le magnifique spectacle d'une victoire et d'une ville emportée.

MADAME DE MAINTENON.

Ce sera fort beau.

(Elle bâille.)

LE ROI, bâillant à son tour.

Oui... fort beau... Tout cela coûtera... cinquante millions... c'est un camp sans pareil. — Mais je ne sais... J'ai tout pris en dégoût...

MADAME DE MAINTENON, à part, relevant sa glace.

Ah ! mon Dieu, quelle lourde croix je porte-là ! Cet homme... Quel odieux supplice !... Il n'est plus amusable !

UN GENTILHOMME.

Sire, le roi d'Angleterre entre dans les appartemens.

LE ROI, à Mme de Maintenon.

Je vais au-devant de mon frère d'Angleterre,

et je reviens avec lui, madame. — Venez, messieurs !

(Il s'éloigne suivi des seigneurs.)

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE, *frappant à la glace de devant.*

Comment trouvez-vous le roi, belle tante ? Il nous laisse seules au milieu de tous ces soldats. Heureusement, qu'en cas d'assaut, nous aurions la princesse d'Harcourt pour nous défendre. Il n'y a pas dans tout Royal-Infanterie un grenadier de si haute venue.

MADAME DE MAINTENON.

En vérité, mon enfant, vous manquez de retenue. — Et puis vous voilà encore à prendre du tabac en cachette du roi. Vous savez cependant qu'il hait les mauvaises senteurs. Quant à Mme d'Harcourt, vous finirez par la fâcher rouge... Songez-y... une princesse; une femme de ce nom...

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

Eh ! mon Dieu, ma tante, vous m'avez déjà grondée pour cela. J'ai été polie avec elle deux grands jours durant, tout entiers ! — Croyez-vous qu'elle en fut bien contente ? Du tout, elle n'y a pu tenir; et comme je passais la galerie, elle est venue, tout en larmes, me dire qu'elle voyait bien à mes civilités qu'elle était dans ma disgrâce, et que si je ne lui fai-

sais sous peu quelque bonne méchanceté, elle en mourrait de chagrin.

MADAME DE MAINTENON.

De vrai, ses prétentions ne sont pas grandes.

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

Oh! elle en a de plus hautes. Elle est fort votre servante, et remplacerait avec joie la vieille Manon votre bonne; mais cela me fâcherait beaucoup, car Manon est bien la première femme de France pour donner un remède.

MADAME DE MAINTENON, souriant.

Et vous, la plus grande petite écervelée!

(Canillac, qui a gravi l'escalier, montre sa tête sur le rempart.)

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE, jetant un cri.

Ah! mon Dieu, voilà l'ennemi arrivé jusqu'à nous!

(Canillac, arrivé au haut du rempart, s'arrête, frappé d'étonnement à la vue de Mme de Maintenon dans sa chaise.)

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

Eh bien! monsieur, que demandez-vous?

CANILLAC, s'inclinant, d'un air troublé.

Le roi, madame... Je devais le trouver ici... Je venais prendre ses dispositions...

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

Le roi vient de s'éloigner, monsieur.

CANILLAC.

Je ne puis redescendre sans rapporter ses ordres. Si votre altesse royale daignait me désigner le lieu où il s'est retiré... Il importe que M. le maréchal connaisse au plus tôt les mouvemens qu'ordonne sa majesté.

MADAME DE MAINTENON.

Je puis vous le dire.

CANILLAC, stupéfait.

Quoi ! madame...

MADAME DE MAINTENON.

Oui, monsieur, le roi a bien voulu me les communiquer. — Vous êtes des attaquans ?

CANILLAC.

Oui, madame.

MADAME DE MAINTENON.

Vos troupes s'avanceront par le chemin couvert jusqu'à cette partie de la ville que vous voyez au bout de mon éventail... Comment la nommez-vous ?

CANILLAC.

La porte Chapelle.

MADAME DE MAINTENON.

Une colonne d'infanterie, composée de dix bataillons de front et de soixante de file.

CANILLAC, stupéfait.

Soixante bataillons de file ! !...

MADAME DE MAINTENON.

Suivez ceci, monsieur : votre colonne s'étendra sur les deux lunettes, et vous y demeurerez durant... deux ou trois *paters*...

CANILLAC, prêtant l'oreille.

Madame?...

MADAME DE MAINTENON.

Oui, le tems qu'on mettrait à les dire, pour avoir celui de vous former en ligne...

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE, riant aux éclats.

Voilà un commandement qui ferait honneur au général des capucins!...

MADAME DE MAINTENON, impatientée.

Il me semble que je m'explique clairement, monsieur?

CANILLAC, souriant involontairement et s'inclinant.

Assurément, madame.

MADAME DE MAINTENON.

Non, je vois que vous ne me comprenez pas. (Elle tire une bonbonnière, et dispose quelques bonbons sur le couvercle.) Écoutez attentivement. — Approchez, monsieur, approchez!... — Ces nonpareilles représentent M. de Boufflers et sa division. — Les pastilles M. de Rosen... et cette dragée rouge c'est Compiègne.

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE, chantant sur un air d'opéra.

La victoire aura ses douceurs !...

MADAME DE MAINTENON.

Vous n'avez qu'à faire ce mouvement-ci entre M. de Rosen et les redoutes défendues par M. de Crenan, et vous enlevez la place. — Allez, monsieur ; transmettez ces ordres au maréchal. Ce sont ceux du roi.

CANILLAC, descendant rapidement et dans un trouble extrême.

L'ai-je bien vu de mes yeux !

MADAME DE MAINTENON.

Ai-je bien remplacé le roi, mignonne ?

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

Oui, mais les *paters* étaient de trop.

MADAME DE MAINTENON, sévèrement.

Ma chère amie, les soldats du roi très-chrétien ne doivent pas être étrangers aux exercices spirituels, et cet officier m'a fort bien comprise, j'en suis sûre.

SCÈNE III.

LA PLAINE AU PIED DU REMPART.

CANILLAC, descendant l'escalier.

Décidément nous tombons en quenouille !

COISLIN.

Qu'avez-vous donc, Canillac ? vous êtes tout décomposé... Le roi vous a-t-il fait sa grosse mine ?

CANILLAC.

J'ai... j'ai... que Mme de Maintenon est lieutenant-général de jour, et qu'elle nous commande de mettre soixante bataillons dans une lunette, de dire des *paters* et de prendre des dragées d'assaut !

COISLIN.

Il est fou !

SOUVRÉ.

La vue du roi lui a brouillé la tête ; sa majesté est parfois si imposante !

CANILLAC, hors de lui.

La journée est manquée ! c'était bien la

peine de tant étudier ses manœuvres ! je suis d'une humeur... Gare au premier garou qui me tombera dans les mains !

BOISOBERT, amenant deux paysans.

Mon colonel, voilà des prisonniers que nous avons faits pendant votre absence, en fouillant le bois pour débusquer les grenadiers de M. de Rosen.

COISLIN, regardant un des paysans.

Celui-là c'est le paysan du Danube tout craché.

CANILLAC, avec colère.

Que faisiez-vous là ? vous saviez qu'on a défendu au paysan de sortir de ses villages.

PREMIER PAYSAN.

Par Christ, j'ignorais, monseigneur...

CANILLAC.

D'où êtes-vous ?

DEUXIÈME PAYSAN.

D'auprès de Verberie, sous votre respect, mon général.

CANILLAC.

Retournez à votre maison !

PREMIER PAYSAN.

Nous n'en avons point, monseigneur. Les gens des aides nous en ont chassés. On nous a tout

pris parce que nous ne pouvions pas payer les tailles. Depuis huit jours, nous sommes des cents dans les bois où nous ne vivons que de racines et de mûres.

COISLIN.

Comprend-on des choses pareilles? Des vagabonds presque sous les yeux du roi!

CANILLAC, rudement.

Emmenez-les. On les mettra dans la prison de Condun.

UN SOLDAT, les attachant ensemble.

Oh! les vilains manans. Ils sont encore plus laids que le curé moliniste (1) que nous avons vu brûler, ce printems, sur la place de Dijon.

PREMIER PAYSAN, suivant les soldats.

La prison. Autant mourir là que de crever de faim dans les bois.

SOUVRÉ, remontant à cheval.

Et moi, puisque rien n'avance, je m'en vais dîner au quartier de M. de Boufflers!

COISLIN.

Au fait, et le roi? — Ne viendra-t-il point voir ses troupes?

CANILLAC.

Il n'a paru qu'un instant sur le rempart.

[1] Le curé de Seurre, brûlé par arrêt du parlement, en 1698.

CRÉQUI, arrivant.

(Avec humeur.)

Eh bien! messieurs, le roi ne viendra pas.

CANILLAC.

Comment! lorsque nous nous sommes ruinés pour son plaisir!

COISLIN.

Moi, je me suis endetté pour dix ans, pour figurer ici!

CRÉQUI.

C'est possible; mais sa majesté a dit que tout cela l'ennuyait. Et tenez, Mme de Maintenon vient de se retirer. La chaleur l'incommode.

CANILLAC, hors de lui, montrant de la main le château.

Ces gens-là! on se ferait tuer pour eux, qu'ils ne viendraient pas au soleil pour vous voir!

LE CONVOI DE LOUIS XIV.

La gloire!

BOSSUET.

PERSONNAGES.

MAITRE LANFRANC, machiniste-décorateur des Menus-Plaisirs.

LE MAITRE-COMPAGNON.

MARIN,
PARISIEN,
FRANCOEUR,
LAHOUSSE. } ouvriers des Menus-Plaisirs.

MIMI, apprenti.

LE CONVOI

DE LOUIS XIV[1].

L'INTÉRIEUR DU CORBILLARD ROYAL.

1715.

(Les ouvriers sont assis dans le char funèbre, et cachés par les tentures noires.)

PARISIEN.

Dieu me pardonne, je crois qu'au lieu d'avancer nous reculons. Voici plus de quatre heures que le convoi est en route, et nous n'avons pas quitté le pavé; si ça continue, les torches seront brûlées avant d'arriver à Saint-Denis.

LE MAÎTRE-COMPAGNON.

Qu'est-ce à dire, Parisien? Il m'est avis, au contraire, que nous avons fait un bon bout de chemin, et que d'ici à deux heures le char sera sous le porche de la basilique.

FRANCOEUR.

Oh! oui, elle roule joliment la machine du

[1] Voyez, pour l'exactitude de cette scène, tous les Mémoires du tems.

père Lanfranc! Il n'y a pas de charretier embourbé qui fasse plus de mauvais sang que nous en a fait faire cette maudite cérémonie! Mais aussi, aller imaginer un tabernacle de cette façon !

MARIN.

On dirait d'un vaisseau de 74 qui vient de mettre à la voile. Encore si l'on pouvait monter dans les huniers, ou grimper dans les cordages ! mais tout le monde verra le cortége, excepté nous.

PARISIEN.

Ce n'est pas l'embarras, ça doit faire un fameux coup d'œil !—et le dais, et les drapeaux, et les panaches; je parierais qu'on nous voit de plus de dix lieues à la ronde, ni plus ni moins que les clochers de Notre-Dame! Nous aurons bien du bonheur si la journée finit sans encombre.

MARIN.

La première ornière qui se rencontrera sur notre passage.....

LAHOUSSE.

Et houp! nous roulerons avec le corps dans la boue.

FRANCOEUR.

Dans tous les cas, c'est pas moi qui s'en ira le ramasser.

MARIN.

Ni moi.

PARISIEN.

Ni moi non plus ; pourtant vous verrez qu'au moindre cahot nous ne l'échapperons pas.

LE MAÎTRE-COMPAGNON.

V'là comme vous êtes, vous autres... des oiseaux de mauvaise augure.

PARISIEN.

Ça vous plaît à dire, maître Pierre ; c'est-y nous qui sommes cause que le couronnement du char a failli rester suspendu à la corde du dernier réverbere ?

FRANCOEUR.

Comme il faut peu de chose pour amuser les badauds, et quand je dis badauds, j'entends ceux de Paris comme aussi ceux de Versailles. Ont-ils crié : « Il passera !... il ne passera pas !... et gare à la corde ! »

MARIN.

Ils auraient bien voulu nous voir chavirer ; comme ils s'en seraient donnés à cœur joie, avec ça qu'ils étaient en train de rire !

LE COMPAGNON.

Oui-dà, l'édifice est plus solide qu'ils ne pensent. Que la charpente en soit un peu har-

die, je dis pas; mais le cercueil de plomb fait le contre-poids, et puisqu'il doit y avoir des accidens, ne sommes-nous pas là pour les prévenir ?

PARISIEN.

Vous en parlez bien à votre aise, maître Pierre ! A vous entendre, ne croirait-on pas que l'on peut manœuvrer ici comme dans les coulisses de l'Opéra ! Encore si l'on avait la facilité de se retourner ; et puis, tenez, il n'y a pas de bon sens de mettre ainsi les vivans avec les morts.

FRANCOEUR.

Non, on n'a jamais vu entasser comme ça des ouvriers sur un corbillard.

MARIN.

Comme des harengs dans une tonne; j'aimerais autant être à fond de cale.

PARISIEN.

La belle compagnie qu'un cadavre !

LE COMPAGNON.

Un cadavre ! un cadavre ! C'est la dépouille mortuaire de sa majesté. Comptez-vous pour rien l'honneur de l'avoir escortée à sa dernière demeure : j'espère bien, moi, m'en faire un titre de noblesse pour moi et mes descendans.

PARISIEN.

T'as qu'à te faire délivrer un certificat sur parchemin.

FRANCOEUR.

Et scellé avec le cachet de cire.

MARIN.

Et tu pourras te vanter d'avoir monté dans le carrosse du roi.

LE COMPAGNON.

Sans doute, c'est une gloire !

MARIN.

Et une belle gloire encore! Quand tu auras ribaudé ta semaine à l'avance, tu n'auras qu'à porter cette gloire-là au Lombard, tu verras combien on te prêtera dessus.

LE COMPAGNON.

C'est égal; on parlera de nous dans l'histoire.

PARISIEN.

En attendant, c'est bien ennuyeux d'être là à se croiser les bras auprès d'une bière qui ne vous dit rien. Si quelqu'un nous apercevait là-dedans, je vous demande un peu s'il ne croirait pas que c'est nous qu'on va enterrer.

FRANCOEUR.

Il ne nous manque plus que de chanter l'Office des Trépassés; c'est dommage que je l'aie oublié.

PARISIEN.

C'est tout comme moi : je suis bon catholique, Dieu merci, puisque j'ai porté le mousquet dans les dragonnades; mais le diable viendrait m'emporter que je ne pourrais pas retrouver quatre paroles du Miserere dans ma caboche.

MARIN.

Du plain-chant, ça n'est pas non plus mon affaire ; j'aime mieux la complainte de Berg-op-Zoom ou la contredanse de la Rochelle ; et si je ne craignais pas d'éveiller le père Lanfranc...

PARISIEN.

Dort-il de bon cœur !

LE COMPAGNON.

C'est qu'il a passé la nuit pour les préparatifs ?

PARISIEN.

Ouf ! quelle secousse !

LANFRANC, se réveillant à demi.

Qu'est-ce qu'il y a donc, mes enfans ?

FRANCOEUR.

C'est que nous sommes encore arrêtés, père Lanfranc !

LANFRANC, se frottant les yeux.

Eh bien ! tirez vite la seconde coulisse !... Faites monter l'enfer et descendre le palais... Deux hommes à la trappe.

PARISIEN, riant.

Ah ! ah ! il se croit à l'Opéra.

MARIN, tirant Lanfranc.

Nous sommes à l'enterrement du roi, père Lanfranc; du roi, entendez-vous !

LANFRANC, se réveillant tout-à-fait.

Ah ! diable, je rêvais... Qu'est-ce qu'il y a ? un accroc... Mimi, alonge le cou entre les écussons, et dis-nous ce que c'est.

MIMI, regardant.

Les gardes de la manche se sont arrêtés pour boire un coup... C'est M. de Paris qui était descendu de voiture...; il remonte..., on se remet en route.

PARISIEN.

Encore cinq ou six haltes comme ça, et nous arriverons demain.

MARIN.

Si j'avais su que la traversée serait si longue, je ne me serais pas embarqué sans biscuit.

LANFRANC.

J'y ai songé, mes enfans..... j'ai là du petit vin d'Arbois qui me vient du gobelet, et un pâté que m'ont passé les gens de M. l'écuyer de cuisine... J'ai mis ça sous un coin du poêle... Ah! voilà.

TOUS.

Vive le père Lanfranc !

LANFRANC.

Chut ! mes enfans ; pas de scandale : c'est assez que messieurs du clergé...

FRANCOEUR.

C'est juste, faut du décorun. Une pompe funèbre, ça n'est pas un ballet.

LANFRANC.

Et moi, comme votre chef, je dois donner l'exemple de la décence. Mimi, donne les gobelets, ils sont sous le drap noir... Non, pas par là... du côté de la tête.

MIMI.

Où c'qu'il faut les poser, not' bourgeois ?

LANFRANC.

Là, dessus la bière... Avance donc... Est-ce que tu as peur? il ne te mordra pas. Ah ça, maintenant nous allons vider cette bouteille, mais sans bruit, entendez-vous ?

PARISIEN.

Oui, sans bruit.

LANFRANC.

Mes enfans, prenez bien garde d'en répandre... On peut avoir soif, c'est permis, mais il faut respecter les morts.

MARIN.

Dites donc, bourgeois, on ne pourrait pas faire une petite partie de dés, rien que pour tuer le tems, voyez-vous ?

LANFRANC.

Mes enfans, dame ! si vous jouez tranquillement, je vois pas qu'il y ait du mal... mais bien tranquillement, parce que, voyez-vous, il faut de la décence.

PARISIEN.

Oui, bien tranquillement ; je commence : deux, trois ! A toi, Marin.

MARIN.

Six et quatre ! Je ne serais pas plus heureux sur les tables de Ramponeau !

LANFRANC, prenant le cornet.

Ce que c'est que de nous ! — Rafle de six !

LE MAÎTRE-COMPAGNON.

A mon tour ; c'est drôle, ça me fait effet, moi, de jeter les dés là-dessus, quand je pense à ce qu'il y a dessous.

LANFRANC.

Qu'est-ce qui aurait dit ça... que le père Lanfranc ferait une partie de dés dessus celui-là ? (Il frappe sur le cercueil.) Moi, qui l'ai vu il y a plus de trente ans,

quand il dansait dans l'opéra des Quatre Élémens !

FRANCOEUR, jouant.

Vraiment, vous avez vu le roi danser sur le théâtre, père Lanfranc ? — Treize !

LANFRANC.

Je m'en souviens comme d'aujourd'hui ; j'étais un jeune gars et lui aussi... Je tirais les cordes alors, et c'est moi qui l'ai fait descendre dans un nuage... Il faisait Phébus...

MARIN, jouant.

Phébus! qu'est-ce que c'est que ça? — Dix-huit! à moi l'enjeu.

LANFRANC.

Phébus, c'est le soleil... vous savez bien que c'était sa devise, c'était le soleil avec du latin autour.

LAHOUSSE.

Oui, qui voulait dire : le soleil luit pour tout le monde.

LANFRANC.

Imaginez-vous qu'il était tout habillé d'or et de pierreries, avec des rayons autour de la tête longs comme mon bras. Jamais on n'avait dansé de meilleure façon un chaconne... On vit tout de suite qu'il ferait un grand roi.

LE MAÎTRE-COMPAGNON.

C'est qu'il l'a été aussi, et si aimable, si galant avec les dames.

MARIN, enflant ses joues.

Les a-t-il aimées ! les a-t-il aimées !

MIMI.

Bah ! ce vieux roi qu'était si dévot !

FRANCOEUR.

Voyez donc ce mioche, ça l'étonne. Tiens, il n'y avait pas de mal, ça faisait vivre Paris.

PARISIEN.

Et Versailles donc ? C'est M. Bontems, qui avait la clef de tout ça, qui m'a fait entrer tout petit au château.

LANFRANC.

Combien n'a-t-il pas donné de fêtes, de loteries, de carrousels, de feux d'artifice... et les spectacles et les distributions gratis... Qu'on était bien payé au château ! qu'on y roulait dans l'abondance! Quand le roi allait en chasse, une fois la curée faite, il donnait tout. Quel beau règne !

LAHOUSSE.

Oh ! le bon roi, M. Lanfranc ! buvons un coup à sa santé.

MARIN.

C'est ça, vive le roi !

FRANCOEUR.

Et qui donc le roi ? il est mort.

LANFRANC.

Le roi est mort ; mais quand il n'y en a plus il y en a encore, voyez-vous : je connais ça, moi.

PARISIEN.

A propos de ça, qui est-ce donc qui va régner ? On dit que c'est le roi d'Espagne.

MARIN.

Ça t'inquiète, Parisien ? Sois tranquille, ça ne s'ra pas toi.

LANFRANC.

Quant à moi, ça ne m'inquiète pas ; celui qui régnera, il faudra qu'il paie ; voilà tout.

MARIN.

Le bourgeois a raison.

LANFRANC.

Pourvu que le peuple soit heureux, comme il l'était de son tems... car c'est une grande perte, allez. Quel bon maître ! Je suis sûr qu'à Saint-Denis ça ne va être qu'un concert de larmes.

PARISIEN.

Une vraie désolation... Il y avait gras à la bouche : jusqu'à nous autres ouvriers, on était servi comme des seigneurs.

MARIN.

Oh ! la douleur... Eh ! mais on dirait une détonation.

LANFRANC.

Ah! mon Dieu, les chevaux se câbrent. Pan ! v'là la bouteille cassée... Une pierre! est-ce qu'elle est tombée de la lune?... Mimi, va donc voir....

MARIN.

Ah! v'là la tenture qu'est crevée...

MIMI, *pleurant.*

Not' bourgeois, ils m'ont poché un œil.

LANFRANC.

Aie, aie, aie... Gare... gare... les voilà qui ramassent de la crotte... Miséricorde !

VOIX DU PEUPLE.

A bas les jésuites! A bas la Maintenon !

MARIN.

Sauve qui peut !

LANFRANC.

Filons, filons... mais qu'est-ce qu'il leur faut donc?... Un grand roi qui avait une si belle cour! le peuple n'est jamais content.

(Ils se sauvent tous.)

LES SŒURS DE CHARITÉ.

Mieux vaudrait un sage ennemi.

LA FONTAINE.

On a pu voir aux soirées de Dussault, le célèbre critique, un grand homme sec, enveloppé d'une vaste redingote brune. Il venait chaque soir, à six heures, s'asseoir au fond d'une bergère, et s'en allait à dix heures, sans avoir prononcé un mot. Tous les quinze jours, à peu près, il prenait la parole. Alors, sortait de ce long corps silencieux une voix retentissante, qui défendait, au grand détriment des vitres ébranlées, la philosophie du dix-huitième siècle et les doctrines de Cabanis. C'était à l'époque où M. Cousin commençait à répandre le goût du spiritualisme allemand, et cela causait des altercations souvent fort vives : Dussault tâchait toujours de voguer entre deux eaux. L'homme à la redingote brune était Théveneau, mathématicien, poète, grand helléniste et grand joueur d'échecs. Il avait été couronné deux fois par l'Académie française, pour son poème sur les hôpitaux, et pour son *Hercule sur le mont Œta*, dont on l'entendait jadis lire des fragmens, debout sur une table, dans le jardin du Palais-Royal. Théveneau est mort dans un hospice, il y a quelques années; peut-être moins pauvre que nous l'avons fait.

Ce nom est tombé sous notre plume, en retraçant la mort d'un philosophe indigent; il eût été facile d'en trouver un autre, car les philosophes indigens ne manquent guère : mais que fait un nom? — Celui de Théveneau nous a frappés, et nous l'avons laissé, sans chercher à peindre l'homme qui le portait.

Quant aux citations qu'on trouvera dans la seconde partie de cette scène, nous n'avons pas la prétention d'y avoir rien mis du nôtre : elles sont authentiques, et toutes tirées d'ouvrages de piété écrits pour le peuple, qu'on vend journellement à la porte des églises.

La scène chez la sage-femme n'est pas non plus une fiction ; on a pu lire récemment, dans un journal médical, le récit d'une aventure semblable.

PERSONNAGES.

THÉVENEAU.

LE MÉDECIN EN CHEF DE L'HOPITAL.

M. MOREAU, chirurgien interne.

TABARI, infirmier.

L'ABBÉ DUGALLOIS, aumônier.

LA MÈRE SAINTE-ANGÈLE, supérieure, âgée de vingt-un ans.

SOEUR SAINTE-MARIE.

SOEUR SAINTE-CATHERINE.

SOEUR SAINTE-MAGLOIRE.

Mme POUPART, sage-femme.

AGLAÉ, petit garçon, son fils.

LE PÈRE CHAPUIS, vétéran en enfance, père de la sage-femme.

UN GARDIEN DE L'HOPITAL, invalide.

LES
SOEURS DE CHARITÉ.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE SALLE DE L'HOPITAL.

TABARI, à plusieurs garçons de salle.

Vive et preste! qu'on ouvre les fenêtres! qu'on balaie bien; qu'on frotte partout! Pensez donc qu'il est quatre heures et demie. La bonne mère Sainte-Angèle va paraître. Elle nous fera un train de possédée.

UN GARÇON DE SALLE.

Dites donc, M. Tabari, les malades n'ont pas l'air trop content du train qu'on leur fait de si bonne heure.

TABARI.

Ils ne sont pas contens! Je leur conseille de se plaindre! Ils vont être propres à se mirer partout. Des draps blancs, et des rideaux à toutes les croisées! Il paraît d'ailleurs qu'on attend la

visite de Mme la Dauphine. Elle doit venir ici en sortant de l'archevêché.

LE GARÇON.

La Dauphine... ah ! diable.

TABARI.

Ces dames ont tenu hier une conférence pour ça. La sœur Sainte-Marie est venue me réveiller cette nuit pour être vive et preste de bonne heure. — Eh bien ! qu'est-ce qu'ils font là-bas ? V'là les tuyaux de poêle qui ne viennent pas bien ! Vous devez savonner votre cuivre rouge jusqu'à ce qu'il brille.

THÉVENEAU, *dans son lit, cherchant à se soulever sur son séant.*

Monsieur l'infirmier, je me sens la tête bien faible... pourriez-vous remettre à un autre jour ce déménagement ?

TABARI.

Il est bon là, lui, à un autre jour ! — Dormez, dormez, mon brave homme, faites pas attention. Vous allez avoir des draps blancs et des rideaux blancs.

THÉVENEAU, *d'une voix faible.*

Non... je vous en dispenserais volontiers... le moindre mouvement me cause des douleurs horribles... Le médecin vous a recommandé le plus profond silence...

(Criant.)

Oh!... Ces anneaux qui glissent sur des tringles me font un mal affreux!...

(Il retombe.)

TABARI, riant.

C'est une souleur qu'il a eue! — Y aura aujourd'hui quelque chose dans nos bonnets de coton! — Bon, voilà la mère Sainte-Angèle.

LA MÈRE, entourée des sœurs.

Ce n'est pas encore fini? — Je ne veux pas de lenteurs. Quand je donne des ordres précis, cela doit suffire.

SOEUR SAINTE-CATHERINE, allant au lit de Théveneau.

Eh bien! mon bon monsieur Théveneau, comment vous trouvez-vous?

THÉVENEAU, faiblement.

Hem... hem... pas trop bien, ma sœur... On me fait bien du bruit depuis une heure. Mais je me fais un scrupule de me plaindre, vous êtes si compatissante pour moi!

LA MÈRE, passant près du lit sans s'arrêter.

Les internes disent qu'il y a deux morts. Qu'on les enlève tout de suite. Cela ferait mauvais effet. Pas de morts aujourd'hui dans les salles.

THÉVENEAU, doucement.

Eh! ma sœur, vous en parlez bien légère-

ment...Vous nous croyez bien philosophes tous autant que nous sommes ici !...

SOEUR SAINTE-MARIE, vivement.

Qu'est-ce qui a dit : ma sœur? C'est vous, bonhomme? Plaisantez-vous? A la supérieure!... C'est : ma mère, qu'il faut dire. Entendez-vous?

(A la mère Sainte-Angèle.)

Dans votre rang, vous devez vous faire respecter. Vous devez exiger que tous les malades vous disent : ma mère, comme nous.

THÉVENEAU, s'enfonçant dans son lit.

Ma mère, soit! Je serais votre aïeul, ma mère. — Si vous avez quelque miséricorde pour votre fils, faites-lui donner un peu de lait coupé. J'ai une soif ardente.

SOEUR SAINTE-MARIE.

Vous ne pouvez rien avoir avant le balayage et la visite.

SOEUR SAINTE-CATHERINE.

Eh! sacristie, c'est pitié de laisser souffrir comme ça du monde. Je me fiche bien du balayage. Il en est mort neuf ici depuis lundi, et si j'avais été toute seule à les soigner, ils vivraient, peut-être, bien ou mal.

LA MÈRE SAINTE-ANGÈLE, avec hauteur.

Signez-vous! sortez de la salle! Je ne dois pas souffrir de tels propos devant moi.

SOEUR SAINTE-CATHERINE.

Eh bien ! non, je ne sortirai pas ! J'ai pas vingt-un ans ! J'en ai quarante-deux. Je n'ai pas été à l'Annonciation de Versailles, j'ai pas de protections ; mais je sais remplir mes devoirs, j'ai pansé des soldats à l'armée. On ne me dit pas *ma mère ;* on m'appelle la brave femme. — Oui, ma mère, ma très-chère mère, je serai à mon poste, malgré vous, malgré sœur Sainte-Marie, malgré le révérend père Dugallois, et malgré tout le monde !

SOEUR SAINTE-MARIE, bas à la mère.

Quand nous débarrasserez-vous de cette vivandière ?

LA MÈRE SAINTE-ANGÈLE, bas.

Patience, patience !

SOEUR SAINTE-CATHERINE, s'asseyant près du lit de Théveneau.

Voyez-vous, comme il a le pouls agité ?... On donnerait la fièvre à un mourant ici !—Calmez-vous, mon bonhomme, vous savez bien que vous êtes philosophe. Tabari, apportez-moi de la glace.

(A Théveneau.)

Ça nous fera du bien à notre pauvre tête... pas vrai, pas vrai ?

THÉVENEAU.

Je n'osais pas le demander.

SOEUR SAINTE-CATHERINE, tenant suspendue sur son front une petite vessie remplie de glace.

Vous êtes enfant aussi, vous!... Ces bigresses de sœurs... Ah! je te les remuerai, moi. — Ça vous fait du bien, n'est-ce pas?

THÉVENEAU.

Ah! oui, ma sœur... que vous êtes bonne!

SOEUR SAINTE-CATHERINE, tenant toujours la vessie de glace.

(Brusquement.)

Tiens! est-ce que c'est pas notre état d'être bonnes!

THÉVENEAU, la regardant.

C'est l'humanité en personne!

L'INVALIDE, traversant la salle.

Mâtin! avec vos parquets cirés, j'ai manqué de me casser la jambe... Tiens, qu'est-ce que c'est que ce petit mort-là?

UN GARÇON DE SALLE, portant un mort, avec son camarade.

C'est celui de Saint-Joseph, qu'on a apporté avant-z'hier.

L'INVALIDE.

Ah! il n'a pas été long.

(Il continue sa promenade.)

TABARI, montant sur le lit de Théveneau, et se cramponnant aux rideaux.

Non, ces rideaux sont trop petits. Donnez-moi ceux numéro seize.

(Il défait les rideaux.)

THÉVENEAU.

Qu'est-ce donc que cette secousse?...

SOEUR SAINTE-CATHERINE, s'élançant, et tenant les rideaux fermés.

A-t-on jamais vu! Êtes-vous fou, Tabari? Trépigner sur le lit d'un homme qui a une fièvre cérébrale!

TABARI.

Soyez donc pacifique. Je fais mon affaire. Vive et preste!

(Il veut ôter les rideaux; elle le repousse, et les referme vivement.)

SOEUR SAINTE-CATHERINE.

Méchant vaurien! N'as-tu pas assez de ces deux ouvriers qui passent là, et qu'on emporte! Tu vois un homme mourant, et tu viens lui montrer la mort!

SOEUR SAINTE-MARIE, arrivant.

Mais voilà encore trois lits qui n'ont pas de rideaux blancs.

SOEUR SAINTE-CATHERINE, avec feu.

Eh bien! la Dauphine verra des rideaux sales qui auront empêché de mourir trois malheureux, et je ne me gênerai pas pour le lui dire. Croyez-vous pas qu'elle vienne ici pour voir des parquets cirés et des beaux meubles? Elle vient pour voir de la misère; v'là tout.

LA MÈRE SAINTE-ANGÈLE.

Enlevez ces rideaux, Tabari.

TABARI.

Ma mère, voilà que c'est fait.

SOEUR SAINTE-CATHERINE.

Oh! les enragés!

(Elle continue de poser de la glace sur le front du malade.)

LA MÈRE SAINTE-ANGÈLE, s'approchant du lit de Théveneau, et prenant quelques livres sur sa chaise.

Pourquoi laisse-t-on entrer ici des livres autres que des ouvrages de piété? C'est expressément défendu.

THÉVENEAU, s'appuyant sur son coude.

Eh! ma sœur... ou plutôt, ma mère... j'ai trouvé peu de charme aux litanies qu'on m'avait données par vos soins. Voilà tout ce qui me reste d'une assez riche bibliothèque... Je l'ai vendue pour vivre... Je relis les *Lettres Persannes* et le *Bonheur* d'Helvétius... Ne m'ôtez pas cette compensation!

SOEUR SAINTE-MARIE.

Vous n'aimez que les livres d'athée et d'hérétique. Est-ce que vous comptez sauver votre ame avec ces livres-là? Vous ne savez donc pas

que le Seigneur peut vous appeler d'un moment à l'autre!

(A la mère Sainte-Angèle.)

Oui, ma mère, il m'a refusé un psautier!

L'INVALIDE, s'approchant.

Voilà bien du monde autour de ce lit-là. Est-ce un mort, monsieur Tabari? Comment est-il?

TABARI.

Il n'ira pas loin. Il a de bien belles dents, par exemple. Il y en a trois qui valent plus de quarante sous.

L'INVALIDE.

C'est des revenans bons pour vous. — Oh! dites donc, sœur Sainte-Marie, je voudrais bien un petit bouillon. Je suis enrhumé comme un loup.

SOEUR SAINTE-MARIE.

Plaisantez-vous, l'invalide? Un vendredi! Non, non, c'est impossible.

L'INVALIDE, s'en allant.

C'est bien restaurant! — Diable de parquet, on n'est jamais solide sur ses jambes!

TABARI, suivant l'invalide.

Ah! v'là le médecin en chef au bout de la salle. La visite va t'être longue. Vive et preste! J'ai le tems d'aller porter mes bons à la pharmacie centrale.

(Il regarde en passant les cataplasmes qui sont sur le poêle.)

Oh! ces cataplames sont-ils épais! On voit bien que je ne suis plus à la pharmacie. Avec un cataplame comme ça, moi j'en ferais quatre. — Des fameux infirmiers encore!

(Il s'éloigne en haussant les épaules.)

LE MÉDECIN EN CHEF, suivi de M. Moreau et de plusieurs externes. Il s'arrête devant le lit de Théveneau.

Comment va notre ami Théveneau?

THÉVENEAU.

Ah! c'est vous, docteur... je vous vois, il me semble que vous m'apportez un peu de mieux!

(Les sœurs se rangent, et saluent le médecin.)

LA MÈRE SAINTE-ANGÈLE.

Ave, mon frère.

LE MÉDECIN.

Bonjour, mes sœurs, bonjour.

(Il s'approche du malade et lui tâte la tête et la poitrine.)

Mais qu'est-ce que vous avez donc, mon ami? Nous n'avons pas été philosophe! Vous avez cédé à des contrariétés; les veines du cou sont gonflées, tout se porte à la tête; voilà ce que je voulais éviter!

THÉVENEAU.

Ah! mon excellent docteur, Zénon lui-même aurait renoncé à son stoïcisme à l'hôpital. La philosophie est bien peu de chose quand elle a

la fièvre, docteur, et comme dit mon vieux Photius : Εἰς λῦρον οὐτοῦ τὸ πολύμοχθον διαλύεται σπόυδαςμα [1].

LE MÉDECIN, se tournant vers les élèves.

Vous voyez, messieurs, comme les ordonnances des médecins sont suivies dans les hôpitaux ! Nous ne pouvons pas nous délivrer des remèdes de bonne femme.

(Se tournant vers les sœurs.)

Je dis cela pour ne pas dire plus. Vous avez tourmenté ce malade. Il ne lui fallait que du repos, du calme, et je vois en lui les symptômes d'une agitation forcée. Vous êtes d'excellentes femmes qui menez une vie exemplaire ; mais tout le bien que vous voulez faire est un grand mal.

LA MÈRE SAINTE-ANGÈLE.

Monsieur le docteur... je suis très-surprise... On connaît notre zèle et...

LE MÉDECIN.

Je vous dispense de zèle aujourd'hui. Laissez-moi auprès de ce malade. — Monsieur Moreau, vous allez suivre les pansemens.

MOREAU, bas.

Pardon, monsieur, vous savez que vous êtes

[1] Tout ce grand attirail de raisonnemens se réduit à des niaiseries.

attendu en consultation chez la duchesse de Duras.

LE MÉDECIN.

Je le sais. Allez, allez. Mon hôpital avant tout.

(On s'éloigne. Les sœurs chuchotent tout bas.)

THÉVENEAU.

Oh ! docteur, vous m'effrayez. Vous prenez une figure sinistre en me touchant le front.

LE MÉDECIN.

Je vous défends d'avoir peur ; je vous le défends expressément, entendez-vous ?

THÉVENEAU, hochant la tête.

Cabanis me disait : « Cette tête cubique ne fera jamais fortune... » Mais il ne m'avait pas dit que je mourrais à l'hôpital... car, malgré vos soins, j'y mourrai, docteur. Les bonnes sœurs font tout ce qu'il faut pour cela.

LE MÉDECIN.

Nous allons nous fâcher, Théveneau. Votre rétablissement tient à votre raison.

THÉVENEAU, souriant.

Ah ! docteur, j'ai une maladie incurable qui me tuera. Ce n'est pas ma fièvre cérébrale... c'est que je ne suis pas orthodoxe.

LE MÉDECIN.

Corbleu ! ce sont des persécutions que je ne

souffrirai pas. J'exigerai une chambre à part pour vous.

THÉVENEAU.

Oh ! non, docteur, je vous en supplie, ne me protégez pas trop. Cela me brouillerait avec les saintes femmes. — Et puis, il y en a de si bonnes ! Une surtout, sœur Catherine... Oh ! je l'aime bien... Elle est si franche, si attentive ; c'est un ange de prison.

LE MÉDECIN.

Savez-vous, Théveneau, que j'envie votre misère? Vous avez vécu avec d'Alembert, Diderot, Condorcet. Duclos était un tartufe brutal, n'est-ce pas ?

THÉVENEAU.

Oh! tirez-moi d'ici, si c'est possible. Nous ferons de la philosophie du dix-huitième siècle ! Je ne la crois pas éteinte tout-à-fait, malgré les nouvelles listes.

LE MÉDECIN, s'animant.

Nous sommes novateurs, mon cher, c'est vrai. Mais la science des faits prévaudra toujours ; elle est impérissable !

THÉVENEAU, lui prenant les mains.

Docteur, je vais vous faire une demande indiscrète. J'ai entendu vos élèves parler d'un ouvrage que j'ai bien envie de connaître... je

ne voudrais pas mourir sans l'avoir lu... Oh ! prêtez-moi le *Traité de l'Irritation et de la Folie !*

LE MÉDECIN.

Quand vous serez en pleine convalescence, je vous permettrai peut-être cette petite débauche. Le corps, c'est l'ame, voyez-vous. Vous avez beau être un esprit fort, vos forces physiques sont trop épuisées pour supporter cette lecture... Il y a des gens qu'elle a tués !

THÉVENEAU.

Au contraire, docteur, au contraire.
(Se soulevant.)

...... A l'aspect de ces nobles travaux,
L'humanité triomphe et pousse un cri de joie,
Et la mort en courroux abandonne sa proie.

Pardonnez-moi, docteur, je compte bien sur votre indulgence. Un vieux poète aime toujours à rabâcher ses vers. — C'était la manie de Palissot; et en me voyant couché dans ce lit, mon poème sur les hôpitaux me revient toujours. Quand l'Académie me couronna par les mains du citoyen Laharpe, j'étais fier de ma jeune gloire... je me suis cru un grand homme pendant deux ans ! *Quantum mutatus !*... Gilbert aussi, Malfilâtre aussi ont fini comme cela...

LE MÉDECIN, le regardant les bras croisés.

(A part.)

Une organisation comme celle-là s'éteint à l'hôpital, et nos petits éclectiques musqués dînent chez les ministres!

(Lui tendant la main.)

Adieu, mon cher Pythagore, je vous reverrai à ma visite du soir. Du calme, une volonté ferme; cela ne vous coûte rien, à vous! Si je suis content de vous, nous ferons une partie d'échecs ensemble.

THÉVENEAU, riant.

Oh! je vous rendrai des pions... Mais rendez-moi un peu de clarté, j'ai du plomb au-dessus des yeux...

LE DOCTEUR, s'éloignant.

Pas d'idées, pas de rêverie, et je vous sauverai. Adieu, adieu.

THÉVENEAU.

Quel homme!.... Il m'a fait tant de plaisir que je me sens plus mal.

(Il retombe.)

Oh! ma tête...j'éprouve un vide!... Ah! que je souffre!...

SOEUR SAINTE-MARIE, arrivant avec les autres sœurs.

Ah! monsieur est content d'avoir fait ses plaintes au docteur... Vous ne savez donc pas que c'est un péché de s'impatienter comme vous le faites?

SOEUR SAINTE-CATHERINE.

Paix donc, sœur Sainte-Marie! allez-vous encore le tourmenter?... Vous voyez qu'il repose... Eh! mais comme ses doigts se roidissent, comme ses lèvres tremblent... son pouls est presque insensible. Il est bien plus mal.

SOEUR SAINTE-MARIE.

Vous croyez?

SOEUR SAINTE-CATHERINE.

On l'a tant fatigué ce matin!

SOEUR SAINTE-MARIE.

Sainte mère de Dieu! s'il allait mourir sans confession!

SOEUR SAINTE-CATHERINE.

Laissez-moi donc tranquille avec votre confession... Vite, de la glace, du musc. Sœur Sainte-Magloire, voyez si M. Moreau est à la salle Saint-Charles. Qu'il vienne le saigner tout de suite.

SOEUR SAINTE-MAGLOIRE.

Oui, ma sœur.

(Elle s'éloigne.)

SOEUR SAINTE-MARIE.

Il est au plus bas cet homme... Vite le prêtre!

(Elle s'éloigne en courant.)

SOEUR SAINTE-CATHERINE, s'empressant de le secourir.

Allons, mon pauvre cher ami... revenez donc

à vous... ouvrez les yeux... Est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

THÉVENEAU, cherchant à refermer ses doigts.

Ah!... oui... bonne sœur Catherine... c'est vous... oui, oui...

SOEUR SAINTE-CATHERINE.

Qu'est-ce qui vous a donc pris de nous effrayer comme ça?... Tenez, respirez-moi ça... Sentez-vous?... ça revient-il?

THÉVENEAU.

Oui... c'est singulier... je me sens tout-à-coup parfaitement bien...

SOEUR SAINTE-CATHERINE.

(Haut.)

Voyez-vous ça!

(A part.)

Ce bien-là; c'est mauvais signe.

THÉVENEAU, se levant avec peine sur son séant.

Mais, je n'en reviens pas... après une extrême faiblesse, il me semble que je renais... ma tête est plus libre, plus dégagée...

SOEUR SAINTE-CATHERINE.

Ah! mon Dieu! c'est comme un maréchal-des-logis qui a été blessé à Laon : je lui ai fait boire deux verres d'eau-de-vie; ça lui a engourdi son mal, qu'il riait avec moi. Oh! j'étais une bonne infirmière à l'armée, allez!

THÉVENEAU, souriant.

Vous êtes comme les vieux soldats, sœur Catherine, vous aimez à conter vos exploits.

SOEUR SAINTE-CATHERINE.

Oh ! j'en parle pas beaucoup ici. Ces pimprenelles, ça n'est pas fait pour me comprendre. Elles disent que je suis une vivandière, et si vous saviez les propos !... Quand je suis arrivée ici, j'avais un coup de feu à l'épaule. On m'a soignée, et quand j'ai su qu'il n'y avait plus de guerre, qu'ils étaient tous sur la Loire, je suis restée à panser les uns et les autres. On m'a mise à la cour des convalescens... Ces farceurs-là m'appelaient sœur Bonapartiste.

THÉVENEAU, doucement.

Bonapartiste ! — Oh ! oh ! sœur Catherine, vous n'aimez donc pas la liberté ?

SOEUR SAINTE-CATHERINE.

Oh ! bah ! la liberté, mon frère, quand on n'est pas né pour ça, voyez-vous, pst !

THÉVENEAU, riant.

Je sais que les femmes n'ont pas une idée fixe là-dessus.

SOEUR SAINTE-CATHERINE, lui tendant sa fiole.

Respirez, respirez toujours... voyez-vous, ça vous fera du bien.

THÉVENEAU.

Merci, merci. — Dites moi, sœur Catherine, il y a long-tems que vous donnez vos soins aux malades... Voilà déjà près de quinze ans qu'on ne se bat plus.

SOEUR SAINTE-CATHERINE.

Ah! que voulez-vous, on s'accoutume à tout. Oui, il y a bien ça que j'ai quitté le service. J'ai l'air plus âgé, c'est la fatigue et la marche. — Si vous m'aviez vue dans le tems, avec mon bonnet de police, et un bidon sur le dos. Je courais à pied et à cheval, n'importe. A présent, me voilà avec un béguin et un chapelet; on m'appelait Catau dans la campagne d'Espagne; maintenant, je suis la sœur Sainte-Catherine... Ça vous amuse, n'est-ce pas, que je vous conte toutes ces bêtises-là? J'aime bien faire rire les malades, moi.

THÉVENEAU.

Excellente femme! Et si je vous disais que vous m'intéressez...

SOEUR SAINTE-CATHERINE.

Vrai! Ah! bien, tant mieux. Moi, j'ai confiance en vous, voyez-vous. Il me semble que vous êtes mon père... Vous êtes pas beau, mais vous avez une bonne figure qu'on aime tout de suite.

THÉVENEAU.

Votre existence nouvelle est bien différente de la première.

SOEUR SAINTE-CATHERINE.

Dame, à tout péché miséricorde. J'ai été jeune, n'est-ce pas? J'ai eu ce qui peut s'appeler des contrariétés... Si j'ai mal fait, c'est par ma faute, par ma faute, par ma très-grande faute... et c'est pas vous que je tromperais... parce qu'une femme est exposée... et dans la troupe on est plus sujet que personne.

(Se croisant les bras.)

Est-ce que vous croyez que le bon Dieu ne sait pas tout ça, et qu'il ne fait pas la part d'un chacun, comme il le doit? Aujourd'hui, je me dis : moi je fais un état de piété; je me rends serviable. Les sœurs me font enrager, mais je leur en veux pas. D'ailleurs, je leur défends de me faire renvoyer. Je les en défie! C'est que je suis plus aimée que d'anciennes, ici... Il y aurait une révolution... Les béguines me craignent, mais les malades, ils m'aiment.

THÉVENEAU.

Catherine, Catherine, véritable sœur de charité, si j'avais mission spirituelle, je vous donnerais l'absolution!

CATHERINE.

Ce que vous dites là me fait plaisir, parole d'honneur. Quoique je sache pas lire dans les litanies, n'est-ce pas que je pourrai faire mon salut?

THÉVENEAU.

Catherine, un dieu philosophe a dit à votre intention : *les bons cœurs seront mes élus.*

CATHERINE.

Amen, mon frère; allez, on voit bien que vous êtes un fils de la sainte église. — Tiens, v'là l'abbé! Ah! bah! qui est-ce qui se meurt donc par ici?

L'ABBÉ DUGALLOIS, suivi de la sœur Sainte-Marie et d'un sacristain. Il arrive en causant.

Où est-ce? où est-ce? Est-ce que c'est pressé, ma sœur? Quel numéro?

SOEUR SAINTE-MARIE.

Oh! que je suis fâchée, mon révérend, de vous avoir dérangé de votre sainte table.

L'ABBÉ.

Non, ma bonne sœur, vous ne m'avez pas dérangé. J'avais déjà fini de déjeuner. — D'ailleurs, ne nous devons-nous pas à nos fidèles?

SOEUR SAINTE-MARIE.

Sans doute. Allons, rangez-vous donc, sœur Catherine.

THÉVENEAU, *étendu dans son lit.*

Ma faiblesse me reprend... Ma vue se trouble... il me semble qu'on m'a parlé... Catherine !...

L'ABBÉ.

C'est moi, mon frère.

THÉVENEAU.

Un ecclésiastique !... Vous venez sûrement pour mon pauvre voisin... C'est un ouvrier... un père de famille... sa vie est précieuse... ménagez-le, monsieur... l'aspect de votre habit peut frapper un esprit qui décline... Ah ! mes membres se roidissent encore...

L'ABBÉ.

Résignons-nous, mon enfant.

(D'un ton distrait.)

Nous sommes nés pour mourir. Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur ! Vous frappez à la porte du saint temple, il vous sera ouvert.

(Psalmodiant.)

Requiem dabo tibi, dicit Dominus; invenisti enim gratiam coram me, et teipsum novi ex nomine.

THÉVENEAU.

Que me dites-vous ?... Je vous entends mal...

L'ABBÉ.

Réjouissez-vous, mon frère. Le Seigneur vous fait une grande grâce en vous appelant à lui. Sommes-nous en état de contrition?

THÉVENEAU.

Moi ?

(Souriant.)

On ne peut pas être plus contrit, mon frère.

L'ABBÉ.

Bien, mon enfant; faites le signe de la croix.

SAINTE-MARIE, bas au prêtre.

C'est un savant, voyez-vous; un esprit renversé; et puis il est un peu paralytique.

L'ABBÉ.

Recueillez-vous, mon frère. Dites le *Credo*.

(L'abbé le dit à voix basse.)

Cherchons dans nos souvenirs, mon frère. Ne nous reprochons-nous rien qui nous gêne; n'avons-nous pas de fardeau qui nous pèse pour monter au ciel ?

THÉVENEAU.

Quoi !... c'est donc pour moi que vous venez?... Ah ! monsieur, une vie studieuse comme la mienne n'a pas eu de tems à donner au péché...

L'ABBÉ.

Oui, mon frère, nous avons le don des larmes et celui de la foi. L'orgueil de la science est un orgueil que nous pouvons nous reprocher. Dites : « J'ai eu de la vaine gloire; je n'ai pas rapporté à Dieu les avantages qu'il m'a don-

nés. » Dites : « J'ai aimé le faste et la dépense, j'ai désiré et recherché passionnément les richesses. » Dites : « J'ai mené une vie molle et oisive..... »

THÉVENEAU.

Eh ! si je n'étais pas si malade, mon père, je rirais peut-être avec vous de la soif de richesses que vous me supposez. J'ai traversé cinquante ans de gloire, de guerres et de désastres ; j'ai vu une monarchie, une république et un empire ; toujours pauvre et toujours content de moi. Voilà ma vie !... Je vous l'abandonne, car vous venez de m'apporter la mort...

(Sa tête retombe en arrière.)

SOEUR SAINTE-MARIE, bas au prêtre.

Faut-il commencer les Litanies ?

(Elle chante à voix basse.)

Domine, audi nunc orationem mortuorum Israel...

L'ABBÉ.

Ad te, Domine, levavi anima mea...

THÉVENEAU, sans ouvrir les yeux, d'une voix très-faible.

Pardon, mon père... il faudrait dire *animam meam*... C'est ce que nous appelions un barbarisme chez les oratoriens de Juilly... Le verbe actif gouverne...

(Il meurt.)

SOEUR SAINTE-MARIE.

Mea, meam! C'est bien envie de parler! Comme si le bon Dieu ne savait pas ce qu'on veut dire!

L'ABBÉ.

Est-ce que vous croyez qu'il a passé?

SOEUR SAINTE-MARIE.

Sœur Sainte-Magloire, détachez le miroir du numéro 23, pour voir s'il respire.

(Elle lui place le miroir devant la bouche, et regarde si la respiration a laissé des traces.)

J'en étais sûre. J'ai tant l'habitude!

L'ABBÉ.

Requiescat in pace.

(Il fait signe au sacristain de le suivre.)

LA MÈRE SAINTE-ANGÈLE, arrivant.

Qui a-t-on administré?

SOEUR SAINTE-MARIE.

Personne, ma mère, il est mort sans confession. C'est une horreur.

LA MÈRE SAINTE-ANGÈLE, à un infirmier.

Vous le porterez à la salle des morts. Il sortira par la porte de la rue de la Bûcherie.

(A Sainte-Marie.)

Vous sentez bien qu'il ne peut pas sortir par la grande porte.

(Elle passe.)

SOEUR SAINTE-CATHERINE, se mettant à genoux près du lit, et baisant la main de Théveneau.

C'est égal. C'est un bien brave homme de moins.

SOEUR SAINTE-MARIE.

Vite, tirez les draps ! fermez les rideaux ! Voilà M. le préfet ! voilà Madame !..... Pauvre chère princesse, qu'elle ne se doute pas de ce qu'il y a là.

SCÈNE II.

UNE CHAMBRE DE LA SAGE-FEMME.

Le père Chapuis est assis auprès du feu, dans un fauteuil de paille. Il a des cartons peints en bottes à revers sur le devant des jambes, pour les préserver du feu.

MADAME POUPART, allant et venant dans la chambre.

Voyons, papa, ne vous mettez donc pas si près du feu. Il faut que vous vous mettiez sur les chenets donc? Au moins, faites attention au pot au feu. Vous savez bien manger; mais vous n'aureriez seulement pas la chose d'écumer la marmite.

LE PÈRE CHAPUIS.

Quesque tu dis, quesque tu dis? — Laisse-moi tranquille. Où qu'est le petit?

MADAME POUPART.

Il est allé chercher de l'oseille.

LE PÈRE CHAPUIS.

Est-ce que ta femme n'est pas accouchée? Ça n'en finit pas donc?

MADAME POUPART.

Est-ce que ça vous regarde? Elle accouchera quand elle voudra. Vous me donnez tant de peine après vous. Vous êtes comme un enfant. J'ai toujours peur que vous ne tombiez dans la cheminée.

LE PÈRE CHAPUIS.

T'es bien bête quand tu t'y mets. Où qu'est le petit? Où qu'est le petit? Je veux qu'il me lise quelque chose.

MADAME POUPART.

Pardi oui, il n'a que ça à faire, il court depuis ce matin. Il a déjà été deux fois chez le docteur. — Une femme exigeante comme tout.

LE PÈRE CHAPUIS.

L'y as-tu dit qu'il me prenne du tabac?

MADAME POUPART.

Tenez, voilà mon accouchée qui m'appelle. Mon père, ayez soin de vous, que vous ne me donnassiez pas de souleurs.

(Elle entre dans la chambre à côté.)

LE PÈRE CHAPUIS.

Mme Poupart! ma fille! Réponds-moi donc! Mme Poupart!

MADAME POUPART, dehors.

C'est bon, j'y suis. Laissez-moi tranquille.

AGLAÉ, entrant. Il tient une motte de beurre dans une feuille de chou, et de l'oseille dans un petit panier.

Qu'est-ce qui appelle donc? Est-ce qu'elle est accouchée la femme?

LE PÈRE CHAPUIS.

Qu'est-ce que t'apporte là, petit?

AGLAÉ.

Tiens, c'est du beurre! Sont-elles voleuses les marchandes! Dites donc, ça pour vingt-deux sous.

LE PÈRE CHAPUIS.

Ah! montre donc.

(Il regarde le beurre de très-près, et en mange.)

AGLAÉ.

Tiens, vous êtes encore pas gêné, vous, grand-papa; maman va rire.

LE PÈRE CHAPUIS.

Eh bien! ne lui dis pas, bête! Il est frais ton beurre! Prends donc mon livre qui est là. Donne-moi donc encore mon mouchoir qui est sur la fenêtre.

AGLAÉ.

Allez, pour un grand-père, vous êtes joliment ennuyeux, vous!

LE PÈRE CHAPUIS.

Tu vas donc pas à l'école aujourd'hui?

AGLAÉ.

Tiens, des écoles le jeudi, je t'en fiche; c'est bien assez tous les jours. — D'ailleurs, je veux plus y aller, parce que les autres me font trop enrager à cause que je m'appelle Aglaé. Ils disent que c'est un nom de fille.

LE PÈRE CHAPUIS.

Ah!

AGLAÉ.

La sœur Sainte-Marie a dit qu'elle me ferait aller aux frères.

LE PÈRE CHAPUIS.

Ah!

AGLAÉ.

Tiens, la v'là, la sœur, avec l'autre.—Avez-vous des images, la sœur? donnez-moi-en!

LA SOEUR SAINTE-MARIE, entrant avec la sœur Sainte-Magloire.

Ave, père Chapuis. Bonjour, tout le monde. Ah! comme ça sent le renfermé ici!

(A Aglaé.)

Tu n'aurais donc pas la chose d'ouvrir la fenêtre donc, toi?

(Elle ouvre la fenêtre.)

Eh bien! bon homme, comment que ça va? Est-ce qu'il y a du bon sens de se mettre dans le feu comme ça?

(A Aglaé.)

Tu vas laisser griller ton grand-père, toi! Re-

garde donc ses jambes, son carton est tout brûlé; mais retire-le donc! retire-le donc!

LE PÈRE CHAPUIS.

Voyez donc la marmite.

(Il crie.)

Mme Poupart, donne-moi donc un peu de bouillon!

MADAME POUPART, accourant.

Si on peut vivre tranquille ici. — Ah! vous v'là, mes sœurs.

(Elle s'accroupit devant le feu, et découvre le pot.)

Ah! mon Dieu! il est tari comme tout! Faudrait être à tout, quand on a trois femmes sur les bras.

SOEUR SAINTE-MARIE.

Est-ce que votre accouchée en a fini?

MADAME POUPART.

Ah! ne m'en parlez pas, j'en perds la tête! J'en ai deux, c'est pour la semaine prochaine; mais celle-là à côté m'inquiète bien. Pardon, ma sœur, je ne puis pas quitter, il faut que je fusse partout, sans compter que voilà trois jours que j'accouche en ville...

UNE VOIX DE FEMME, dans la chambre à côté.

Mme Poupart!

MADAME POUPART.

Voyez si on peut respirer?

SOEUR SAINTE-MARIE.

Il est sûr que dans l'état de sage-femme on a bien du mal. — Eh bien ! apprends-tu bien, petit?

AGLAÉ.

Dame, j'apprends le catéchisme.

SOEUR SAINTE-MARIE.

C'est bien; sois toujours gentil, tu iras aux frères le mois prochain, et si on est content de toi, nous te mettrons enfant de chœur à Saint-Séverin.

AGLAÉ.

Ah ! dites donc, ma sœur, c'est qu'on dit que les frères, quand les écoliers ils lisent pas bien, ils leus y flanquent des grandes calottes.

SOEUR SAINTE-MARIE.

Il ne faut pas dire ça, mon garçon, les frères sont des saints hommes, et quand le commandement dit : « tes père et mère honoreras, » c'est pour les frères aussi. Voyons si tu sais bien ton catéchisme.

Elle prend un catéchisme.)

« Qu'est-ce que Dieu?

AGLAÉ.

» Dieu est un esprit éternel, indépendant, » aimable et infini...

SOEUR SAINTE-MARIE, le reprenant.

» Immuable et infini...

AGLAÉ.

» Infini, qui est présent partout, qui voit » tout, qui peut tout, qui a fait toutes choses, » et qui les gouverne toutes. »

SŒUR SAINTE-MARIE.

Bien répondu. — « Pourquoi dites-vous pré- » sent partout ?

AGLAÉ, récitant.

» Dieu est présent partout, parce qu'il est au » ciel, en la terre et en tous lieux. »

SŒUR SAINTE-MARIE.

Très-bien. — « Pourquoi dites-vous qu'il » peut tout ?

AGLAÉ.

» Parce que rien n'est impossible à sa per- » sonne. »

SŒUR SAINTE-MARIE.

Je vois que tu sais ça. — As-tu bien appris la prière du renouvellement des vœux du baptême ?

AGLAÉ.

Oui, je l'ai récitée à M. Gachais.

(Il récite très-vite.)

« J'étais par ma naissance enfant de colère, et » vous m'avez rendu participant de la nature » divine que vous avez répandue sur moi avec » effusion, afin qu'étant justifié par votre grâce

» je devinsse héritier de la vie éternelle. Que » je n'oublie jamais qu'en recevant le baptême, » je me suis dépouillé du vieil homme, et que » j'ai été revêtu de l'homme nouveau... »

SOEUR SAINTE-MARIE, fermant le livre.

C'est très-bien; quand tu feras ta première communion, je te donnerai des gants blancs et une casquette.

AGLAÉ.

Fameux! Ma sœur, quand vous me donnerez quet chose, ou des images, faudra pas les montrer à grand-papa, parce qu'il les déchire; il abîme tout, on n'en peut pas jouir!

SOEUR SAINTE-MARIE.

Mon enfant, c'est l'âge.

AGLAÉ.

Ah! et pis, dites donc, ma sœur, je voudrais bien ne plus m'appeler Aglaé.

SOEUR SAINTE-MARIE.

Oui, j'y ai pensé. Ta mère t'a appelé comme ça dans le tems, parce qu'on te croyait une fille; mais on s'était trompé. — Comme tu es un petit garçon, tu t'appelleras Bénédicité.

AGLAÉ.

Ah! j'aimerais mieux m'appeler Félisque, comme chose.

SOEUR SAINTE-MARIE.

Et puis, il faut avoir bien soin de ton grand-père, c'est un vieillard d'âge, qui réclame de toi. Lui as-tu bassiné son dos avec l'eau-de-vie camphrée que je t'ai apportée?

AGLAÉ.

Oh! si vous saviez, ma sœur, grand-papa est un farceur, il a bu toute la bouteille.

SOEUR SAINTE-MARIE.

Sainte-Vierge! qu'est-ce que tu me dis là! Mais il ne fallait pas le laisser faire, tu sais qu'il est en enfance.

AGLAÉ.

Il a dit que c'était bon.

SOEUR SAINTE-MARIE.

Êtes-vous fou, père Chapuis?

(Elle le réveille.)

LE PÈRE CHAPUIS, se réveillant.

Quoi donc! quoi donc! Est-ce que les tisons ont roulé?

SOEUR SAINTE-MARIE.

Comment, vous buvez les drogues qu'on vous donne? C'est abominable!

AGLAÉ.

Et ça peut vous donner la colique.

SOEUR SAINTE-MARIE.

Mieux que ça. C'est un péché qui participe

de la gourmandise qui est un péché capital, puisqu'elle produit l'intempérance, la sensualité, le mépris des lois de l'église et la dissension.

LE PÈRE CHAPUIS.

Oui, oui, dans vingt ans tous ces marmots-là seront bien vieux, et il ne restera plus que moi pour écumer la marmite.

AGLAÉ.

Voyez-vous, il répond toujours comme ça.

SOEUR SAINTE-MARIE.

Tu vois, ça te regarde, il faut que tu aies de la raison pour lui. Pour t'encourager, voilà une image que je te donne. Tâche d'en faire ton profit.

LE PÈRE CHAPUIS.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

AGLAÉ.

Oh! grand-papa, c'est pas pour vous. —Une belle couronne d'épines avec un cœur enflammé! Et une prière imprimée! Je la mettrai dans mon livre de messe.

LE PÈRE CHAPUIS.

Gamin, viens ici, je veux que tu me le lises.

AGLAÉ.

Faut-il, ma sœur?

SOEUR SAINTE-MARIE.

Oh ! je te le permets. — Ce qui est de bon exemple est toujours bon.

AGLAÉ, lisant.

Alors : « Révélation de J.-C. à sainte Bri-
» gitte et à sainte Élisabeth, touchant les excès
» douloureux de sa sainte Passion.

» Sachez, mes bien-aimées, que, quand je
» fus pris dans le jardin des Olives par les juifs
» cruels, je reçus en diverses parties de mon
» corps 122 coups de gantelet, puis sur mes
» joues 30 coups de poings; je tombai 7 fois
» depuis le jardin jusqu'à la maison d'Anne;
» pour me relever de terre, je reçus 1225 coups
» sur mes jambes et sur mes cuisses, 8 coups
» sur mes épaules, je fus tiré en haut avec les
» cordes dont j'étais lié; 38 fois il sortit de ma
» bouche 5 soupirs, je fus tiré et élevé de
» terre par la barbe 32 fois; étant lié à la co-
» lonne je reçus 6667 coups de fouets entre
» lesquels je reçus un coup mortel; je fus fla-
» gellé 22 fois, me mettant par diverses fois la
» couronne d'épines sur la tête; je reçus 100
» pointes; ils me crachèrent au visage 33 fois.
» Les soldats qui me conduisaient étaient 508,
» les suivans étaient 153, ceux qui me te-
» naient lié étaient 55; je répandis 1000125
» gouttes de sang. — Qui dira 7 *pater* et 7 *ave*

» tous les jours, et au nombre des gouttes de
» sang que je répandis depuis le jardin des
» Olives jusqu'à ce que je fus dans le sépulcre,
» je lui ferai 5 grâces.—La 1re, que son ame
» n'ira point en purgatoire; —la 2me, qu'il lui
» sera de même que s'il eût donné son sang
» pour la foi;—la 3me, que les ames de ses
» parens n'iront point en purgatoire; — la 4me,
» que n'ayant point accompli le nombre des
» dits *pater* et *ave* avant de mourir, je les tien-
» drai pour dits et achevés;—la 5me et der-
» nière grâce, que, portant ce billet sur soi,
» on ne pourra mourir qu'on ne soit assisté de
» ma sainte mère. »

SOEUR SAINTE-MARIE.

Voyez-vous, mon frère, nous sommes tous mortels.

LE PÈRE CHAPUIS.

Ah! oui, quoique ça y en a bien qui ne meurent pas.—J'ai servi moi, et avec l'ancien. J'y étais!

SOEUR SAINTE-MARIE.

L'ancien, eh bien! qu'est-ce que c'était que l'ancien?

MADAME POUPART, accourant.

Ah! ma sainte sœur, voilà mon accouchement qui vient. Il se présente mal.

SOEUR SAINTE-MARIE.

Comment, est-ce que vous craignez pour la mère?

MADAME POUPART.

Vous sentez que je craignisse que l'enfant vinsse mort-né.

SOEUR SAINTE-MARIE.

Vous me faites frémir, Mme Poupart. Tâchez de prévenir un malheur comme celui-là!

MADAME POUPART.

Et comment voulez-vous que je fisse, ma sœur?

SOEUR SAINTE-MARIE.

Délivrez cette femme! Sauvez l'enfant de la damnation!

MADAME POUPART.

Mais je ne puis laisser la mère dans un pareil danger.

SOEUR SAINTE-MARIE.

Eh! la mère, la mère est baptisée! C'est son pauvre enfant qu'il faut sauver! Songez-y bien, Mme Poupart, c'est vous qui êtes responsable: vous aurez envoyé une ame en purgatoire! Chez vous, dans votre maison, ça peut vous compromettre.

MADAME POUPART.

Vous croyez?

SOEUR SAINTE-MARIE.

Essentiellement.

MADAME POUPART.

Avec ça que mon embarras se compliquasse : son monsieur n'est pas à Paris, et pis, c'est un protestant.

SOEUR SAINTE-MARIE.

Un protestant, sainte Vierge! à plus forte raison! Vous lui devez ça!... Pressez les choses, pressez les choses!

MADAME POUPART.

C'est bien critique, bien critique... parce que j'expose la mère. On peut trouver que je fusse répréhensible.

SOEUR SAINTE-MARIE.

Sauvez cet innocent, ma chère dame; avez-vous caractère pour ondoyer?

MADAME POUPART.

Ma sœur, je perds la tête! —Elle dit encore qu'elle veut attendre le médecin en chef de votre hôpital.

SOEUR SAINTE-MARIE.

Attendre, attendre!... et si l'enfant meurt!... plaisantez-vous?... Venez avec moi.

(Elle entre avec elle.)

AGLAÉ.

Eh bien! vous, l'autre sœur, vous n'entrez pas?

SOEUR SAINTE-MAGLOIRE.

Non, sœur Sainte-Marie ne me l'a pas dit.

AGLAÉ.

Elle est donc votre maîtresse?

SOEUR SAINTE-MAGLOIRE.

Non, elle est ma sœur.

AGLAÉ.

Pourquoi donc que vous êtes toujours avec elle?

SOEUR SAINTE-MAGLOIRE.

Parce que c'est l'ordre de ne jamais sortir seule.

AGLAÉ.

Pourquoi donc que vous êtes sœur?

SOEUR SAINTE-MAGLOIRE.

Pour obéir, mon enfant.

LE PÈRE CHAPUIS.

Mais voyons donc, petit Jeanfesse, on ne dîne donc pas aujourd'hui? Je veux dîner!

SOEUR SAINTE-MAGLOIRE.

Oh! ne faites pas de bruit, mon frère. Il y a des malades.—Voulez-vous que je vous serve?

AGLAÉ.

Ah bien ! si vous l'écoutez vous êtes encore bonne enfant. Pensez donc, il dînerait toujours. Il mangerait toute la journée. — Ah çà ! mon grand-père, restez tranquille, et ne demandez rien, parce que je vas appeler maman.

(On sonne, la sœur va ouvrir.)

LE MÉDECIN.

Vous ici, sœur Sainte-Magloire, tant mieux, vous êtes une digne fille.

SOEUR SAINTE-MAGLOIRE.

Je suis venue avec sœur Sainte-Marie.

LE MÉDECIN.

Ah ! tant pis. Vient-elle faire de la médecine à sa façon ici ?

MADAME POUPART, revenant.

Ah ! mon Dieu ! je m'en doutais, cette pauvre dame-là est morte !

LE MÉDECIN.

Comment, elle est morte !

SOEUR SAINTE-MARIE, revenant.

Oui, mais l'enfant est baptisé. Tout s'est passé à la plus grande gloire du Seigneur.

LE MÉDECIN.

Est-il possible ! Un accouchement dont je me croyais certain.

(A Mme Poupart.)

Il était donc arrivé quelque accident ?

MADAME POUPART.

Non, mais sœur Sainte-Marie a voulu que l'enfant vivasse pour le baptême. Je me suis prêtée à son pieux désir, mais je crois que nous avons été trop vite.

LE MÉDECIN, hors de lui.

Malheureuse fanatique, vous ou moi nous sortirons de l'hospice ! Si je ne respectais mon nom et mon caractère, je vous ferais sauter par la fenêtre !

SOEUR SAINTE-MARIE.

Ni vous, ni personne, monsieur le docteur, ne m'empêcherez de faire mon salut. Suivez-moi, sœur Magloire.

LE PÈRE CHAPUIS, criant.

On s'occupe joliment de moi ici !

LA CHANOINESSE.

— *Margaret.* Moral? no by my troth, I have no moral meaning.

SHAKSP.—*Much ado about Nothing*

PERSONNAGES.

Le Marquis D'ESQUEVILLE, pair de France, gentilhomme de la chambre, maire, grand louvetier, etc., etc., etc.

La Marquise, dame d'honneur, vice-présidente de l'OEuvre de Saint-Joseph, de la Société Maternelle du département, etc., etc.

La Comtesse VALENTINE, chanoinesse du chapitre de Saint-Hubert de Bavière. Le Comte ANATOLE, élève de l'école d'état-major. Le Comte HECTOR, auditeur au conseil-d'état.	enfans du marquis.

M. DE FULBERT, oncle de Mme d'Esqueville.

Le Vicomte DE BARJANE, ancien chevau-léger de la reine.

VITRI, BERCHET, WILMOT,	amis d'Anatole.

Mme HUBERT, femme de charge.

BRIFFAULT, valet de limier.

DOMINIQUE, valet de pied du marquis.

LA CHANOINESSE.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN SALON DANS LE CHATEAU DE MONTIGNY, PRÈS DE VOUZIERS, DÉPARTEMENT DES ARDENNES.

1829.

MADAME HUBERT, apportant une pile de serviettes.

Dominique, il faudra ôter les housses de la chambre bleue, c'est là que doit loger Mme la chanoinesse. —Tenez, Victor, débarrassez-moi de toutes ces serviettes. Vous descendrez à la galerie pendant que je vais donner un coup d'œil à l'office, vous vous chargerez des biscuits montés. — Je vous recommande la plus grande propreté, le plus grand soin; Mme la marquise y tient essentiellement. Elle veut que son château des Ardennes soit tenu comme l'hôtel de Paris.

UN LAQUAIS.

C'est bon, madame Hubert.

UN DEUXIÈME LAQUAIS.

Ça suffit, madame Hubert.

DOMINIQUE.

Ils arriveront donc tous aujourd'hui ?

MADAME HUBERT.

La voiture de M. le marquis est arrivée presque en même tems que la nôtre. On n'attend plus que ces dames : M. le comte Anatole et M. le comte Hector sont allés à leur rencontre tout en chassant.

DOMINIQUE.

Quoique ça, nous nous amuserons pas tant ici, nous autres, que cet hiver à Paris. Nous avions du bon tems à toutes les soirées de la cour : d'abord les loges ; nous en avions à choisir. — Il y avait la loge des pairs à l'Odéon ; mais celle-là c'était pas le plus amusant. — M. le marquis est gentilhomme de la chambre ; nous avions la loge de la maison du roi à l'Opéra-Comique. Je ne me souciais d'y aller que pour voir la nouvelle salle. — Après ça, nous avions, nous avions encore la loge du ministre de l'intérieur, parce que M. le comte Hector est auditeur au conseil-d'état. — Après ça, les cartes de l'état-major, à cause de M. le comte Anatole. — Le Gymnase, c'était assez gentil ; j'ai vu Malvina, une pièce bien écrite ; il y a de l'esprit, mais c'est trop bourgeois, et puis on jouait tous les soirs la même chose, ça a fini par m'ennuyer.

Par exemple, les Variétés, c'était plus drôle : il y a là ce coquin d'Odry, qui me faisait rire. Ce farceur-là, je ne sais pas où il va chercher tout ce qu'il dit. Avez-vous vu Tony, l'Ours et le Pacha et la Neige?

LE CHASSEUR.

Ma foi, non; je suis toujours M. le marquis. Je reste dans les corridors des Italiens; on chante des grands airs, ça ne m'amuse pas : j'aime encore mieux qu'il aille à l'Opéra, parce que je monte aux amphithéâtres des quatrièmes, et je vois un petit bout de la danse.

MADAME HUBERT.

Mme la marquise nous a donné bien de l'agrément cet hiver, et son bal de domestiques a été de très-bon ton. On en a parlé chez la duchesse de Berri.

LE CHASSEUR.

Nous avons eu tout ce qu'il y avait de mieux. J'ai dansé avec la femme de chambre de l'ambassadrice d'Angleterre, une petite Écossaise assez gentille.

MADAME HUBERT.

Si j'avais voulu danser, j'ai été invitée par le basque de Mme la duchesse de Gontaut-Biron ; mais comme femme de charge, j'ai voulu garder le décoron.

DOMINIQUE.

Par exemple, on n'aurait pas dû recevoir les cochers, parce qu'ils ont mauvais genre. Ils n'ont pas, comme nous, l'habitude des salons.

MADAME HUBERT.

Allons, allons, allons, ne causons pas; que chacun aille à son département.

DOMINIQUE.

Dites donc, madame Hubert, je voulais vous demander quelque chose: pourquoi donc qu'on appelle maintenant Mlle Valentine Mme la comtesse?

VICTOR.

C'est vrai, ça m'a paru singulier.

DOMINIQUE.

Est-ce qu'elle s'est mariée à Paris?—Personne n'a vu son mari.

MADAME HUBERT.

Mais non, mais non, Mlle Valentine n'est point mariée, elle est chanoinesse.

DOMINIQUE.

Qu'est-ce que c'est que ça, chanoinesse?

VICTOR.

Est-ce qu'elle a épousé un chanoine?

DOMINIQUE.

Quelle bêtise!

VICTOR.

Puisque tu sais ce que c'est, dis-nous le.

DOMINIQUE.

Je ne sais pas, mais c'est pas ça : et puis, si elle avait épousé un chanoine, on l'aurait vu. Elle porte un grand ruban bleu, et on l'appelle madame.

MADAME HUBERT.

Ce sont des dispositions... des affaires de famille... Vous sentez qu'on ne vous consulte pas... et je ne puis pas vous en dire davantage.

DOMINIQUE.

Parce que vous n'en savez pas plus que les autres, maman Hubert. D'abord, ça m'est égal, moi, je passe au service de M. le comte Anatole, qui sort du collége Henri IV pour être pair de France.

VICTOR.

Pair de France, après M. le marquis.

DOMINIQUE.

En attendant, le voilà à l'école d'état-major, et il a l'air de vouloir joliment s'amuser.

LE CHASSEUR.

Ah ! dites donc, avez-vous vu ces trois jeunes gens qui sont venus dans la calèche avec lui ?

sont-ils drôles avec leurs grandes barbes ! ils ont l'air de jeunes caniches.

DOMINIQUE.

Si vous aviez été à la Comédie-Française dans la loge de M. de Duras, vous sauriez que ce sont des barbes à la Henri III, c'est la mode.

VICTOR.

A la bonne heure!

MADAME HUBERT.

Allons, allons, au travail, mes enfans.

VICTOR.

Oui, madame Hubert.

BRIFFAULT, entrant.

Voilà donc tous les amis de la joie. Tayaut ! tayaut! quand je les ai vus de loin, j'ai dit : A la bonne heure ! je ne suis pas si fâché que j'étais.

DOMINIQUE.

C'est le père Briffault.

MADAME HUBERT.

Bonjour,. père Briffault. Ne venez pas nous déranger, nous sommes très-occupés.

BRIFFAULT.

Oh ! ça se conçoit, tant de monde ! La forêt est superbe à présent, les jeunes pousses ont donné passablement, mais les clapiers sont bien

découverts. — Savez-vous si M. le marquis a ramené Télémaque ?

DOMINIQUE.

Comment ! Télémaque ? Il n'a jamais eu ce nom-là à son service.

BRIFFAULT.

Pas ça, pas ça. C'est un grand braque noir et blanc. Vous avez dû voir ça ici, un peu sourd ; mais bien jambé et double nez !

VICTOR.

Au fait, lui il est valet de limier, il s'occupe de sa famille. Tiens, qu'est-ce que vous avez donc là dans votre carnier, père Briffault ?

BRIFFAULT.

On n'est pas venu voir ses maîtres les mains vides : moi, je venais ici dire un petit bonjour, pour dire : me voilà. En passant du côté de la nouvelle route, dans les bois de l'Échelle, j'entends piétiner en sous bois. Mouif, maf, mouif, maf, que fait mon petit mascareau que vlà. Encore une petite bête qui entend la malice comme pas une pour l'arrêt et pour le courre. Avec deux petites charges de plomb seulement que j'avais dans mon fusil, j'attends à une trouée. Patati, patata, patati, patata ; mon mascareau donne de la voix, je lui dis : là, bellement, mon

belleau : j'étends le bras, et paf! il me tombe dans la main un lièvre de cette espèce-là.

(Il leur montre un énorme lièvre. L'examinant.)

C'était un compère !

MADAME HUBERT, se détournant.

Finissez donc, M. Briffault.

BRIFFAULT.

Eh ! eh ! la petite maman, il faut bien que le chasseur ait son petit mot pour rire, eh! eh! eh !

MADAME HUBERT.

Voyez, personne n'est à l'ouvrage, et voilà Mme la marquise, avec toute sa société et Mme la chanoinesse.

(Tous les domestiques se retirent; Briffault reste dans le fond.)

LE MARQUIS.

Ah! vous voilà, Briffault, c'est bien : nous aurons quelques parties de chasse.

BRIFFAULT.

Bien sûr que, pour ce qui est de ça, nous sommes aux ordres de M. le marquis.

LE MARQUIS.

Bien, père Briffault.

BRIFFAULT.

Comme ça doit être.

LA MARQUISE.

C'est bien, mon ami.

BRIFFAULT.

Et de son auguste famille.

LE COMTE ANATOLE.

Ah! mon vieux Briffault, attends-moi là, nous irons tout à l'heure visiter le chenil ensemble.

BRIFFAULT.

Sans vanité, M. le comte, c'est bien tenu : des réservoirs partout. Nous avons là des petits bassets qui seront des fameux lapiniers... Ça n'a pas une puce, et c'est tenu comme vous pourriez être, vous et moi.

(On rit.)

VITRI, à Anatole.

J'irai voir tes chiens..... J'en suis fou, et j'en prendrai peut-être quelques-uns. J'en ai acheté huit couples magnifiques au marquis de Stacpoole, qui les tenait de d'Osmond. J'ai pris le piqueur avec eux : j'en suis assez content. Mets-tu la livrée à ta meute? Moi, j'en ai fait faire chez Acerbi pour tout mon chenil. Mon chiffre tout bonnement : je ne suis pas aristocrate.

WILMOT.

Nous demandons pardon à Mme la marquise de notre négligé.

LE MARQUIS.

Point du tout, monsieur; ne vous gênez pas. Nous sommes bonnes gens : à la campagne, c'est sans façon.

HECTOR, bas à Wilmot et à Vitri.

En attendant, allez vous mettre en bas de soie, si vous voulez être bien avec mon père.

BERCHET.

On ne dirait jamais que Mme la comtesse Valentine vient de faire soixante lieues en poste ; elle est d'une fraîcheur!

BRIFFAULT.

Ah! Mlle Valentine est dame aussi maintenant. Tant mieux! c'est moins gênant.

VITRI.

Nous ne vous laisserons manquer de rien, belle dame. Vous aurez les journaux, les modes; vous saurez tout ce qui se passe dans la capitale tant que nous aurons le plaisir de séjourner près de vous.

LA MARQUISE, bas à M. de Barjane.

Mon Dieu! vicomte, que ces jeunes gens sont bourgeois! C'est désolant!

BARJANE, bas.

Il ne faut pas vous faire de la peine, marquise; nous les stylerons. Rien que l'air de Montigny

leur donnera des manières. Ils ont l'air bien né, ces petits garçons.

LA MARQUISE, la larme à l'œil.

Mais ce n'est pas né du tout, vicomte : ce sont des gens de rien, des fils de marchands !

(Se frappant les cuisses.)

Je ne sais où mes enfans vont me chercher ça !

BARJANE.

Du tiers-état ? Qu'est-ce que vous me dites-là ? Pas possible ! c'est odieux !

WILMOT, bas à Victor.

Nous allons chausser le bas de soie.

VITRI.

Il ne faut pas se brouiller avec la pairie.

(Wilmot, Berchet et Vitri sortent au moment où la porte s'ouvre.)

VICTOR, annonçant.

M. de Fulbert.

BARJANE, courant à Victor.

Qu'est-ce que c'est ? Comment, Victor, vous annoncez, à la campagne ? Cela ne se fait jamais. Que diable ! nous sommes à Montigny : soyez à votre affaire.

LA MARQUISE, d'un air langoureux.

Merci, vicomte ; je n'y prenais pas garde.

(Barjane lui baise la main.)

FULBERT.

Ah ! que vous me désolez, ma nièce, toutes

les fois que je vous vois dans votre château ! Il y a une fortune à faire avec vos marais : je voudrais dessécher tout cela en deux ans. Bonjour, mon cher d'Esqueville ; bonjour, mes petits enfans... Ne faites pas la grimace, ma nièce; je ne suis presque plus baron : me voilà industriel.

ANATOLE, venant lui frapper sur l'épaule, et lui prenant la main.

Ah ! voilà l'oncle Fulbert arrivé : il va nous parler de sa société de canalisation, de dessèchement et de défrichement.

HECTOR.

Si on veut le laisser faire, mon oncle desséchera toute la Hollande avec des tuyaux de poêle.

FULBERT.

Oh ! petit marmouset, quand tu viendras à Charleville, tu verras les anciennes écluses : j'ai du chanvre qui est plus haut que toi ; cela vaut mieux que des grenouilles et des roseaux.

LA MARQUISE, d'un ton traînant.

Ah bah ! l'oncle, vous vous occupez encore de filasse. Un baron ! c'est ridicule.

FULBERT.

J'en suis bien fâché, ma nièce ; je suis industriel avant tout.

LA MARQUISE.

Nous voulions vous faire député : cela pourrait vous faire du tort dans le grand collége.

FULBERT.

Qu'est-ce que c'est que le grand collége? Je ne reconnais pas le double vote, moi : ce n'est pas dans la loi. En Angleterre...

LE MARQUIS.

Allons, baron, ne tourmentez pas l'Europe : laissez-nous nous débotter.

FULBERT, touchant la boutonnière d'Anatole.

Comment, petit, te voilà avec le ruban rouge? et ton frère aussi! Vous êtes donc devenus deux grands hommes incognito?

ANATOLE.

Oui, papa nous l'a donné aux étrennes. Il faut cela, cela tient à la mise.

LA MARQUISE.

Eh bien! allez-vous encore trouver cela extraordinaire? Ah! mon Dieu! l'oncle, que vous êtes donc petite ville!

FULBERT.

Ma foi, madame, c'est que je suis de ces bonnes gens qui croient que pour avoir la croix...

LA MARQUISE.

Il faut se faire tuer, n'est-ce pas?

(D'un air moqueur.)

Ma foi, mon cher oncle, vous êtes encore plus fabricant que vous ne le croyez.

BARJANE, bas à la marquise.

Mais ne vous faites donc pas de mal, marquise!

HECTOR.

Voyez-vous, mon oncle, tout le monde a la croix. Si vous entriez dans un salon sans cela, on vous prendrait pour un domestique, et l'on vous demanderait du punch et une glace.

FULBERT.

Alors, d'Esqueville, vous devriez proposer à la chambre haute de mettre un impôt sur ces colifichets-là : cela nous allégerait d'autant.

(Il voit le ruban de Valentine.)

Comment, mignonne, et toi aussi? Il y a-t-il un ordre de chevalerie pour les demoiselles?

LA MARQUISE.

Dites : madame; Valentine est chanoinesse. Nous l'avons fait recevoir au chapitre noble de Saint-Hubert de Bavière, et le roi a daigné l'autoriser à en porter la décoration.

VALENTINE, naïvement.

Oui, mon oncle, le roi m'a damée.

FULBERT, la saluant avec ironie.

C'est beaucoup d'honneur pour nous, ma

nièce. Il paraît que voilà le bon tems tout-à-fait revenu.

LE MARQUIS, bas au baron.

Mon cher oncle, c'est un porte-respect; cela m'a permis de la mener à la cour : et puis, après tout, c'est là qu'on fait les mariages titrés.

BARJANE.

Mais c'est une grande faveur, monsieur le baron. Quand j'étais chevau-léger de la reine, j'avais une tante chanoinesse, et elle voulait, parbleu! nous faire beaucoup de bien; elle n'a pas pu... Pauvre femme! Ah! mon Dieu! elle est morte de saisissement, quand elle a appris la suppression des titres. Cela l'a enterrée en trois jours. Mon père l'adorait : il est mort de chagrin en émigration. Je suis revenu à Montigny, moi.

LE MARQUIS.

Ah çà, vicomte, vous avez toujours habité Montigny. Je vous y ai trouvé quand j'ai acheté la terre. C'est M. de Chevreuse qui avait ça autrefois, je crois?

BARJANE.

Oui; je ne le quittais pas, moi. C'est une histoire tout entière. Au retour de l'émigration, je n'y tenais plus; je viens voir Montigny, j'y retrouve ma chambre. Le château avait été vendu à je ne sais qui : il y avait des collatéraux; c'est

resté long-tems en vente. Moi, j'ai repris peu à peu mes petites habitudes : on s'est accoutumé à me voir là. J'avais l'air d'un vieux meuble oublié par M. de Chevreuse. La bande noire est venue remuer Montigny; moi, j'ai fait tant de bruit, tant d'annonces, tant de courses à Paris, qu'un noble pair, M. le marquis que voilà, s'est intéressé à Montigny, qui a enfin retrouvé son ancienne splendeur.

LA MARQUISE.

Ce vicomte a un esprit d'ange!

BRIFFAULT, dans son coin.

C'est vrai, c'est un furet!

BARJANE.

Mme la marquise est bien bonne. Moi, je sais un peu mon monde, voilà tout. Heureux si je n'ai pas tout perdu; aujourd'hui j'occupe mes loisirs...

FULBERT.

Que faites-vous donc, M. le vicomte?... Vous vous occupez d'agriculture?

BARJANE.

Oh! fi donc, je commence une histoire de France moderne.

LE MARQUIS.

Ah! ah!

LA MARQUISE.

Mais c'est fort louable ; nous n'avons rien, là-dessus, pour la bonne compagnie.

BARJANE.

C'est que j'ai des documens..... à l'infini..... Figurez-vous, moi, j'ai d'abord les souvenirs de Montigny... Et puis, quand j'étais chevau-léger de la reine, j'étais là, j'ai vu bien des choses. D'ailleurs je me suis toujours occupé d'histoire... C'est moi qui le premier ai nommé Louis XV le Bien-Aimé.

LA MARQUISE.

Vraiment!

BARJANE, aux jeunes gens.

Oui, messieurs, vous avez beau rire, Vadé m'a volé ce surnom-là. Je le recevais chez moi, parce que le drôle était assez amusant..... mais c'est un polisson.....

FULBERT.

Eh ! monsieur, pensez-vous donc que le métier d'historien consiste à donner des sobriquets ?

BARJANE.

Dans vos manufactures, M. le baron, on n'entend pas l'histoire.

ANATOLE.

Pour moi, je vous laisse dans la chronologie : je vais rejoindre mes amis.

LE MARQUIS.

Mais dites-moi donc, Anatole, où vous avez été prendre ces amis-là ? Point de nom, point de titres, cela n'est pas supportable.

HECTOR.

Au fait, mon frère se compromet terriblement avec des fils de tailleur, de restaurateur.

ANATOLE.

Comment ! ils ont tous cent mille livres de rente... D'ailleurs, toi, avec ton Wilmot.

HECTOR.

Comment ! c'est bien différent : c'est un banquier, un Américain.

LE MARQUIS.

Mes enfans, je vois avec déplaisir que vous fréquentiez ces gens-là. — Vous vous tutoyez ; cela fait le plus mauvais effet.

LA MARQUISE.

Dites donc que c'est scandaleux.

HECTOR.

Habitude de collége ! C'est votre faute, mon père, vous nous avez mis à Henri IV avec eux.

LE MARQUIS, à part.

Ah ! c'est vrai, j'aurais dû les envoyer aux jésuites de Bâle.

VICTOR, ouvrant la porte.

Madame la marquise est servie.

BARJANE, lui offrant la main.

Madame la marquise, voulez-vous me permettre ?

LA MARQUISE.

Vous êtes arriéré, vicomte... C'est de l'ancienne cour ; on n'offre plus la main. Hector, donnez-moi le bras.

(Tout le monde passe.)

BARJANE, stupéfait, et l'imitant.

Donnez-moi le bras ?—Quel tems, quel siècle ! Cela ne s'est jamais fait à Montigny.

(Soupirant.)

Enfin !

(Offrant le bras à Valentine.)

Madame, aurais-je l'honneur.....

VALENTINE.

Volontiers, monsieur le vicomte.

BRIFFAULT, les regardant sortir, avec embarras.

J'aurais bien voulu parler à madame la comtesse, mais je n'ose pas..... Mais j'y pense !

Maintenant que Mlle Valentine est dame, on peut lui dire tout. C'est ça! c'est plus jeune, ça sera moins sévère.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LE PARC DU CHATEAU.

ANATOLE, arrivant avec une paire de pistolets.

Vous n'avez pas encore vu le tir que j'ai établi. C'est que, sans moi, il n'y aurait ici ni faisanderie, ni sellerie à l'anglaise. J'ai un projet d'écurie sur un plan incliné. Vous verrez cela ; les écuries du duc de Guiche ne sont pas mieux établies. Je ferai bâtir cela au bout du tourne-bride.

BARJANE.

Ah! du tout, du tout, nous avons là un point de vue qu'il faut respecter. Du tems de M. de Chevreuse, nous avions là une petite chapelle gothique, et j'espère bien que le marquis nous la rendra.

VITRI.

Allons donc, monsieur le vicomte, laissez donc là le gothique, soyons modernes. D'ailleurs, règle générale, il ne faut jamais bâtir. Regardez-moi; mon père m'a laissé un beau château, eh bien! je n'y fais pas même de réparations. Je m'occupe bien de cela, moi!

ANATOLE.

Oh ! bah ! tu aimes mieux manger ton bien en herbe.

VITRI.

Ah ! je veux jouir.

ANATOLE, lui frappant sur l'épaule.

Au train dont tu jouis, tu finiras par laisser vendre ton château, et aller loger à Sainte-Pélagie.

VITRI.

Parbleu, mon cher, nous nous retrouverons là comme de bons camarades de collége, et la terre de Montigny n'est pas plus assurée dans tes mains, que la terre patrimoniale dans les miennes.

BARJANE.

Pardon, monsieur, veuillez bien me faire la grâce de remarquer que Montigny est érigé en majorat.

VITRI.

Eh bien !

BARJANE.

Eh bien ! c'est insaisissable.

WILMOT, à Anatole.

Oui, mais, toi, on peut te saisir.

ANATOLE.

Pas davantage ; je me trouve naturellement

pair de France. —Tu plaisantes quelquefois l'aristocratie, tu vois qu'elle a aussi son bon côté.

BARJANE.

Il ferait beau voir qu'on nous eût retranché encore cette dernière prérogative! Monsieur, autrefois un créancier n'entrait jamais chez un homme comme il faut. Ils étaient là vingt, trente marauds, à valeter dans les antichambres; on leur donnait un petit bonjour en passant, parce qu'on savait vivre...

BERCHET.

Et on ne leur donnait que cela.

VITRI.

Eh bien! consolez-vous, monsieur le vicomte, les bonnes manières ne sont pas tout-à-fait perdues; Anatole et Hector sont de bons gentilshommes. Ils ne dérogent pas.

ANATOLE.

Non, non, pas de dettes. J'ai la pension de la pairie que mon père a eu la bonté de se voter et qu'il me laisse; je veux faire honneur à mes affaires.

BERCHET.

C'est vraiment très-agréable que de faire le métier de Lycurgue, on est fort bien payé...

VITRI.

Surtout quand on se paie soi-même. C'est égal ; allons tirer le pistolet.

ANATOLE.

Êtes-vous tireur, vicomte ?

BARJANE.

A Montigny, nous ne tirions jamais le pistolet, on laissait cela aux Anglais. Par exemple, c'était de bon air de tirer à la cible avec les vassaux. Moi j'ai parbleu vu M. de Chevreuse, qui n'était pas jeune à cette époque, remporter le prix. — Nous l'avons porté en triomphe !

VITRI.

Ah çà ! mais où est donc Wilmot ?

ANATOLE.

Lui ! il a trouvé les journaux anglais dans le cabinet de mon père, et il est maintenant à Boston et aux deux Indes.

HECTOR.

Je le crois plutôt occupé à méditer sur les mœurs de la France, qu'il croit connaître si bien. Il manque d'usage vingt fois par jour à force de vouloir être Dandy.

VITRI.

Il faut pourtant songer à le former, ce garçon.

ANATOLE.

Le former, c'est très-difficile. Il se croit adoré de toutes les femmes. Il a été perdu par les grisettes.

BERCHET.

En attendant, il nous en montrera à tous au tir. Ces Américains sont exercés de bonne heure. Avec cela, il est d'un sang-froid...

VITRI.

Oh! après tout, c'est un beau-fils. Il faudra le mettre aux prises avec le vicomte; je parie que le petit républicain à l'eau de rose est encore plus galant que le gentilhomme de l'ancien régime.

BARJANE.

Allons donc, mauvais plaisant; quand on a habité trente-deux ans Montigny avec M. de Chevreuse, on a une réputation faite.

ANATOLE.

Allons, messieurs, au tir, au tir. Vitri, je te parie vingt-cinq louis en cinq mouches.

(Ils sortent tous. Entre Valentine suivie de Briffault.)

VALENTINE.

Mais où me menez-vous donc, Briffault?

BRIFFAULT.

Madame la comtesse est si bonne... Moi je

l'ai vue passer dans le parc; j'ai dit: Elle fera bien un tour dans le village ; et j'avais mes raisons pour ça, voyez-vous, madame la comtesse.

VALENTINE.

Mais quelles raisons? je ne vous comprends pas.

BRIFFAULT.

Voilà ce que c'est en deux mots, madamela comtesse, à tout péché miséricorde, n'est-ce pas? une jeune dame comme vous sait ce que c'est.

VALENTINE.

Mais je ne sais rien du tout; voyons, est-ce un service que vous me demandez?

BRIFFAULT.

Précisément, madame la comtesse; vous avez bien connu la nièce de ma défunte?

VALENTINE.

Ah! cette petite, elle était bien gentille.

BRIFFAULT.

Et douce comme un épagneul, faut lui rendre cette justice.

VALENTINE.

Eh bien, est-elle bien grande?

BRIFFAULT.

Eh oui, madame la comtesse, c'est devenu

grand assez... C'est à ce sujet que je voudrais vous dire deux mots.

VALENTINE.

Que lui est-il arrivé?

BRIFFAULT.

Voyez-vous, madame la comtesse, elle m'appelait toujours son oncle... ça partait pour les champs dès le matin... moi, dès les trois heures, jour ou non, je fais ma tournée...Il y a des chasses qu'on ne montre qu'à la nuit noire... Dans notre état, y a pas d'heures; les chiens s'écartent, ils font une lieue, deux lieues, cours après! C'te petite, quand je rentrais fatigué, ça me faisait plaisir de la voir... et puis l'habitude... Ce que c'est pourtant, enfin... excusez l'indiscrétion... mais une jeune dame comme vous, c'est indulgent, ça sait ce que c'est.

VALENTINE.

Comment, mais je ne sais pas si je dois vous comprendre, Briffault?

BRIFFAULT.

Oh! que vous comprenez que de reste... L'histoire est que... on s'oublie et ça devient embarrassant.....

VALENTINE.

Voyons, Briffault, si c'est quelque chose que je puisse entendre, parlez-moi plus clairement.

BRIFFAULT.

Oh! c'est que c'est chatouilleux en diable, madame. Au fait, tiens, dans votre position, ça peut se dire; si bien que...

VALENTINE.

Que voulez-vous dire?

BRIFFAULT.

Oh! dame, c'est que... excusez; mais voyez-vous, nous autres, le curé n'est pas toujours à nos ordres... et cependant m'est avis qu'il est tems d'aller le trouver... Mme la marquise grondera peut-être un peu... et j'étais bien aise de vous en pressentir un mot afin de l'amadouer en notre faveur; parce que, voyez-vous, ça m'inquiète... et je voudrais bien qu'elle nous fasse marier avant qu'on jase.

VALENTINE.

Briffault, je suis très-étonnée qu'à votre âge vous veniez me faire des confidences pareilles. Je ne le dirai pas à ma mère, car elle vous renverrait assurément. Laissez-moi! je vous défends de me reparler!

BRIFFAULT.

Mais, madame.....

VALENTINE.

Éloignez-vous!

BRIFFAULT, bas en s'en allant.

C'est drôle, ces femmes de Paris il n'y a pas moyen de leur rien faire entendre... Me v'là bien, moi!

(Il sort.)

VALENTINE.

Mais, mon Dieu, que s'est-il donc passé dans ce petit village depuis quelque tems?... Quel singulier langage on me fait entendre! c'est à qui me traitera légèrement... jusqu'aux domestiques qui ne se gênent pas pour tenir devant moi mille propos indiscrets.

WILMOT arrive, les journaux à la main.

Rien qui m'intéresse... que m'importe Jakson et sa présidence?

(Il remet les journaux dans sa poche.)

Ah! belle dame, pardon, je ne vous avais pas aperçue. Je ne m'attendais pas à une si aimable rencontre.

VALENTINE.

Si vous voulez me donner le bras, monsieur, nous rentrerons; je crains que la soirée ne soit un peu fraîche.

WILMOT.

Comment donc, madame, c'est une faveur que je n'avais pas osé ambitionner...

VALENTINE.

Eh bien, monsieur, vous n'êtes pas allé avec mes frères visiter nos établissemens? La nature de ce pays doit vous sembler bien pâle... Je ne connais l'Amérique que par Atala, il est vrai, mais elle m'a paru bien belle.

WILMOT.

Elle vous paraîtrait encore plus belle dans Cooper... mais moi, madame, je ne m'occupe pas du tout de la nature... j'aime le monde, le plaisir, les jolies femmes.....

VALENTINE.

Je me figurais les Américains comme des penseurs profonds?

WILMOT.

Ah! fi donc! nous comparer aux Anglais; autant croire que nous sommes encore des sauvages.....

VALENTINE.

Allons, je vois que Paris vous a gâté.

WILMOT.

Est-ce un reproche ou un compliment?

VALENTINE, souriant.

Je vous en laisse le choix.

WILMOT, lui pressant la main.

Ah ! vous êtes charmante.

VALENTINE, souriant.

Ah ! monsieur Wilmot, vous êtes un peu trop civilisé.

WILMOT, à part.

On n'est pas plus agaçante que cela.

(Haut.)

Comment, madame, je croirais manquer aux égards que je vous dois en montrant moins d'empressement. J'ai passé deux ans en Angleterre ; là c'est aux demoiselles que l'on adresse ses hommages, mais en France je sais que c'est tout différent.....

VALENTINE, riant.

Ah! vous croyez les demoiselles moins respectables en France qu'en Angleterre.

WILMOT.

Respectables!... fi donc! c'est un mot de douairière que vous me dites là... Au reste, je suis trop heureux de me conformer à l'usage.

(Il lui baise la main.)

VALENTINE, riant.

Monsieur, monsieur, ne soyez pas si Français, je vous en prie. Au reste, je vous par-

donne, car je vois que vous péchez par ignorance.

WILMOT, à part.

Elle est coquette, bon.

(Haut.)

Et qui nous apprendra les usages, à nous autres pauvres étrangers, si les dames ne prennent ce soin? ce sont elles qui nous produisent dans le monde, qui nous guident, et nous leur devons bien un peu de reconnaissance.

(Il lui baise encore la main.)

VALENTINE, un peu inquiète.

Décidément, monsieur, je vois que nous nous entendons mal sur les mots.

WILMOT.

Au contraire, madame, au contraire.

(Il lui baise les mains plusieurs fois.)

VALENTINE.

Monsieur, laissez-moi... je vous prie... vous m'offensez...

WILMOT, à part.

Elle veut me fuir! je la tiens.

(Haut.)

Moi, vous offenser, madame... quand ma seule pensée est de vous plaire.

VALENTINE.

Encore une fois, monsieur, cessez ce langage inconvenant.

WILMOT, se jetant à ses genoux.

Eh bien, j'implore mon pardon, madame... je l'implore à genoux...

(Il lui prend les mains.)

Ne soyez pas cruelle au point de me désespérer.....

VALENTINE, élevant la voix.

Monsieur!... monsieur!... que faites-vous!... laissez-moi.....

ANATOLE, accourant un pistolet à la main, suivi des autres.

C'est la voix de Valentine!... que vois-je!... Wilmot!...

VALENTINE.

Mon frère.

ANATOLE, s'avançant avec sang-froid vers Wilmot.

Monsieur, vous tirez très-bien le pistolet. Il fait encore assez jour pour nous essayer.

WILMOT.

Mon cher comte... y pensez-vous? Il y a méprise.

ANATOLE, bas.

Silence! Wilmot.

HECTOR.

Suivez mon frère.

WILMOT.

Eh! s'il le faut.

(Il s'apprête à les suivre.)

VALENTINE, au désespoir.

Mon frère... monsieur... arrêtez... ah!...

(A Vitry.)

Monsieur, arrêtez-les, de grâce!

(Elle tombe évanouie.)

HECTOR, courant à elle.

Valentine, remets-toi.

ANATOLE, à Wilmot.

Allons, monsieur, dépêchons-nous.

WILMOT.

Je ne me fais jamais prier, monsieur.

(Ils vont pour sortir.)

LE MARQUIS, entrant suivi de M. Fulbert, et de Barjane donnant le bras à la marquise.

Ma fille!...

(Courant à elle.)

Qu'est-il donc arrivé?

LA MARQUISE.

Ma chère Valentine!...

VALENTINE.

Courez, mon père... ils vont se battre.

FULBERT, allant à Anatole et lui ôtant son pistolet.

Qu'est-ce que c'est, des querelles d'écolier ici?

ANATOLE.

Monsieur a insulté ma sœur, cela doit vous suffire.

LE MARQUIS.

Comment ?

LA MARQUISE.

Ah! mon Dieu!

BARJANE.

Voilà ce qui ne s'est jamais vu à Montigny.

LA MARQUISE.

Ah! mon Dieu! c'est un éclat qui perd ma fille. On parlera de cela à la cour.....

LE MARQUIS, à Wilmot.

Il est bien inoui, monsieur, que vous vous adressiez à une jeune personne dont, si ce n'est la qualité, l'âge et l'innocence devraient vous sembler respectables.....

WILMOT, froidement.

Entendons-nous, monsieur le marquis, je ne veux passer ni pour un lâche ni pour un homme sans honneur. Le langage de la galanterie ne doit pas sembler un crime auprès d'une femme mariée.

LE MARQUIS.

Et qui vous a dit que ma fille fût mariée?

WILMOT.

Vous-même, monsieur le marquis, tout le monde l'appelle madame; loin de penser qu'elle était demoiselle, je l'ai crue veuve.

LE MARQUIS.

Et quand elle serait veuve, monsieur? Est-ce que les veuves...

FULBERT, en fureur.

Voilà le fruit de vos vieilleries qui ne sont plus de mise; quand elles ne sont pas nuisibles, elles sont ridicules! Je ne vois heureusement qu'une insulte réparable.

LE MARQUIS.

Réparable?

FULBERT.

Il n'y a qu'un moyen d'éviter le scandale, c'est que monsieur épouse ma nièce.

LA MARQUISE.

L'épouser! ma fille est destinée à devenir duchesse.

FULBERT.

Eh! madame, il ne fallait pas la faire chanoinesse! Vous cherchez partout des honneurs, vous en êtes insatiable, et vous jouez sans cesse avec l'honneur véritable! Vous appelez cela de la grandeur, de la cour; j'appelle cela de la duperie ou de la sottise.

LA MARQUISE, bas à Barjane.

La marier à un homme sans titre!

BARJANE.

Voilà ce que c'est que de recevoir des républicains chez soi !

FULBERT, l'imitant.

Voilà ce que c'est que d'appeler *madame* une demoiselle.

LA MARQUISE.

Nous sommes perdus! le roi ne signera pas au contrat!

FULBERT.

Corbleu! il s'agit bien du roi là-dedans, ma nièce! L'étiquette, le clinquant, voilà ce que vous comparez au bonheur à venir de votre fille! Quand on veut *damer* une demoiselle, madame la marquise, il n'y a qu'un seul moyen : c'est de lui donner un mari.

UNE INSURRECTION
A SAINT-DENIS.

PHÉDON.

Vous n'avez donc rien su du procès, ni comment les choses se passèrent?

ÉCHÉCRATE.

On n'a pu nous dire autre chose.

PLATON.

PERSONNAGES.

LE MARÉCHAL.

LA SURINTENDANTE du pensionnat.

LA SOUS-INTENDANTE.

Mlle DENIS, sous-maîtresse.

La mère PÉNITENCE, portière.

L'abbé FRESNEL, aumônier.

MARIE-LOUISE,
JOSÉPHINE,
HORTENSE,
ÉLIZA,
CAROLINE,
DELPHINE,
VALÉRIE,
LILI, âgée de sept ans,
} Pensionnaires.

Le Capitaine ARGO, officier en retraite.

Un Sous-Préfet.

Deux Membres du Conseil Municipal.

Un Brigadier de Gendarmerie.

Plusieurs Commères.

UNE INSURRECTION
À SAINT-DENIS.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN DORTOIR.

1828.

MADEMOISELLE DENIS, debout près d'un quinquet, tandis que les pensionnaires se déshabillent.

Mesdemoiselles, la prière est finie. Continuez à faire du silence. Je vais vous lire le saint du jour pendant que vous vous déshabillerez.

LILI.

Mademoiselle Denis, est-il bien long le saint du jour ?

MADEMOISELLE DENIS.

Pourquoi cela, mademoiselle ? Et quand même il serait long ?..... D'ailleurs, c'est une sainte.

LILI.

C'est que, quand c'est trop long, ça m'endort tout de suite, et j'aime bien mieux quand c'est court.

MADEMOISELLE DENIS.

C'est bon. Vous êtes une petite Jacasse. Dites à Mlle Aglaé de vous défaire votre corset, et couchez-vous bien vite.

UNE AUTRE PETITE.

Mademoiselle Denis, voulez-vous m'ôter les poires de mes boucles d'oreilles ?

MADEMOISELLE DENIS.

Ah ! que ces petites-là sont insupportables !
(Elle lui détache ses boucles d'oreilles.)
Voyez-vous comme on chuchote là-bas ! Mesdemoiselles, tout le monde doit être à son lit à présent. Celles qui causeront pendant la lecture auront deux mauvais points.
(Elle commence à lire.)
« Histoire de la bienheureuse sainte Affre, « vierge... »
(Se reprenant.)
C'est-à-dire, non : « martyre.—Affre, née dans » l'idolâtrie, se fit connaître d'abord dans la » ville d'Augsbourg par ses débauches et ses » prostitutions [1]..... »

CAROLINE.

Mademoiselle Denis, qu'est-ce que c'est donc que les débauches et les prostitutions ?

[1] Voyez *la Fleur des Saints*, à sainte Affre.

MADEMOISELLE DENIS.

Mademoiselle, c'est un état qui nous met en dehors des chastes lois de l'église... et qui nous fait oublier... D'ailleurs, monsieur l'aumônier fera des conférences au carême, et vous expliquera cela. Je reprends : « Sa maison » était la perte de la ville, et elle avait trois » servantes qui l'aidaient à corrompre la jeu- » nesse. Dieu fait rarement des saints de ces » sortes de pécheurs. Sainte Affre fut du petit » nombre heureux que Dieu excepte dans sa » miséricorde, et d'une prostituée il fit non- » seulement une pénitente, mais encore une » martyre. — Elle fut convertie par un saint » évêque nommé Narcisse, qui vint chez elle, » et qui la rendit pure, elle, sa mère, et toute » sa maison. Elle avait ramassé de grandes ri- » chesses par ses crimes, elle s'en déchargea » le plus promptement qu'elle put, comme » d'un fardeau pesant et honteux. L'empereur » Dioclétien qui servait, sans le savoir, d'ins- » trument à Dieu pour manifester sa gloire, » persécutait les chrétiens. Affre fut conduite » devant le juge Gaius qui l'exhorta à honorer » les dieux des païens, et ne rougit pas de » l'engager à rentrer dans sa première vie, en » lui représentant le gain qu'elle y ferait en- » core. Gaius lui dit : « Si vous ne sacrifiez pas

» aux dieux, je vous ferai fouetter en présence
» de ceux qui ont eu part à vos débauches. »
» — La sainte répondit : « Je ne rougis de rien
» que de mes péchés. » Gaius la fit alors brûler
» vive. Son martyre arriva l'an de J.-C. 304. »

ÉLIZA, bas à Hortense.

Dis donc, Hortense, comprends-tu ça, toi ?

HORTENSE, bas.

Oh oui ! — Cette sainte-là était d'abord une femme de mauvaise vie.

ÉLIZA.

Bah ! tu crois ?

HORTENSE.

Tu n'as donc pas écouté ?

ÉLIZA.

Mais c'est une horreur, ma chère !

MADEMOISELLE DENIS, s'approchant du lit d'Hortense.

Vous voyez bien, mesdemoiselles, on cause encore.

HORTENSE.

Non, mademoiselle, nous ne disons rien. — Dites donc, mademoiselle Denis, on dit que l'aumônier s'en va aux vacances ?

MADEMOISELLE DENIS.

Qui est-ce qui a dit cela, mademoiselle ? Ce sont des mensonges, des méchancetés. Il reste avec nous.

HORTENSE.

Tant pis !

ÉLIZA.

Tant pis !

PLUSIEURS VOIX.

Tant pis ! tant pis !

MADEMOISELLE DENIS.

Je voudrais bien savoir qui a dit tant pis ?

UNE VOIX.

C'est tout le monde !

MADEMOISELLE DENIS.

Eh bien ! mesdemoiselles, je le lui dirai, et je vous ferai punir par madame la surintendante.

HORTENSE.

Ah ! pas mal !

ÉLIZA.

Cela n'empêche pas que moi je n'irai jamais à confesse à lui.

HORTENSE.

C'est un jésuite.

JOSÉPHINE.

Il dit toujours du mal de l'empereur et du côté gauche.

MADEMOISELLE DENIS.

Mesdemoiselles, je vous préviens que la première qui parlera sera marquée.

(Mlle Denis sort.)

HORTENSE, sortant de son lit, et s'avançant dans le dortoir sur la pointe du pied pour voir si Mlle Denis s'est éloignée.

Mlle Denis est partie ! Écoutez, mesdemoiselles ! j'ai formé un projet. Nous sommes sous le joug de la congrégation... mon papa me l'a avoué lui-même; l'étoile des braves, comme il dit, ne doit pas être avilie. Nos parens ont gagné les places que nous avons ici sur les champs de bataille, et nous ne devons pas souffrir d'inquisition. Jurons donc toutes de faire renvoyer l'aumônier ! Celles qui caponneront ne seront pas dignes de faire partie de la Légion-d'Honneur !

DELPHINE.

Ah ! Mlle Hortense qui nous fait du style de proclamation !

HORTENSE.

Cela vaut mieux que du style de finance. Mon père n'a pas gagné ses épaulettes de colonel dans le trois pour cent. — Entendez-vous, mademoiselle Delphine ?

DELPHINE.

Trois pour cent ! Vous êtes une insolente !

MARIE-LOUISE.

Tiens, Hortense a raison. Nous ne sommes pas entrées ici par protection, comme Mlle Caroline dont le papa a eu la croix dans les bu-

reaux de la grande-aumônerie. Nous n'avons eu besoin que du décret de l'empereur, nous !

CAROLINE.

L'empereur ! — Comment ose-t-on dire l'empereur ici ? On connaît vos opinions, mesdemoiselles. Mlle Hortense qui sera baronne ! elle aura bien bon ton à la cour ! — Oh ! on sait ce que c'est que la noblesse de l'empire !

JOSÉPHINE.

Mademoiselle, elle vaut bien l'ancienne. Je vous conseille de dire du mal de l'empire ! Tout le monde sait que l'impératrice a refusé à votre père une place de chambellan.

HORTENSE.

C'est bien plus facile d'être gentilhomme de la chambre.

JOSÉPHINE.

Il n'y a pas de dangers à courir !

CAROLINE, furieuse.

Mesdemoiselles, je ne vous réponds pas. Vous êtes des troupières !

DELPHINE.

Et des bonapartistes !

JOSÉPHINE.

Et vous, des jésuitesses !

LILI.

Oui, oui... c'est vrai... elles veulent toujours être les maîtresses... elles nous font toujours mettre en pénitence.

DELPHINE.

Je ne suis pas plus jésuite que vous, mesdemoiselles. Je suis gallicane, et il n'y a pas de honte à cela.

CAROLINE.

C'est justement ce qui vous trompe, mademoiselle Delphine; car l'aumônier disait dernièrement qu'il vaudrait mieux ne pas croire du tout que de croire comme cela.

HORTENSE.

L'aumônier, l'aumônier... il ne restera pas long-tems ici, si vous voulez m'écouter... et, s'il le faut, nous ferons une révolte comme à l'École Polytechnique...

PLUSIEURS PETITES FILLES.

Oui, oui, révoltons-nous!

HORTENSE.

Silence, mesdemoiselles, point d'imprudences! Il ne faut pas nous mettre dans notre tort. Nous avons le droit d'avoir un aumônier qui nous convienne, et nous en demanderons un au maréchal quand il viendra nous passer en revue.

JOSÉPHINE.

Mais qui est-ce qui lui parlera ?

MARIE-LOUISE.

Ce n'est pas moi !

ÉLIZA.

Ni moi !

TOUTES.

Ni moi ! ni moi !

HORTENSE.

Je m'en charge, moi ! Je serai votre chef... Oh ! si j'avais été garçon...

JOSÉPHINE.

Oui, Hortense sera notre général.

HORTENSE.

Je suis à la tête de la division... Vous n'aurez qu'à me regarder, et, quand je chiffonnerai le ruban de ma ceinture, vous crierez toutes comme moi.

MARIE-LOUISE, se penchant vers le lit d'Hortense. (Bas.)

Mais dis donc, Hortense, pourquoi donc en voulons-nous tant à l'aumônier?

HORTENSE, bas.

Parce que c'est un ultrà, un cagot... Tu sais bien qu'il n'aime pas les filles de la grande armée. Est-ce que c'est de notre faute si nous sommes de l'ancien gouvernement?

MARIE-LOUISE.

C'est bon. Je suis de la conspiration.

JOSÉPHINE.

Et moi aussi. Nous voulons un aumônier libéral.

ÉLIZA.

Et constitutionnel.

TOUTES.

Oui, oui, vive la charte!

CAROLINE, riant.

La charte! ouiche, vous l'aurez long-tems, votre charte!

HORTENSE.

Mademoiselle, si vous croyez, je n'y tiens pas plus que vous, allez! Moi j'aimerais autant l'acte additionnel.

DELPHINE.

Vous aurez du pain sec et la robe de pénitence, voilà tout.

HORTENSE.

C'est bon, nous verrons! L'opinion triomphera.—Voilà Mlle Denis qui fait sa ronde. Chut, dormons!

(Bas à Joséphine, se penchant vers elle.)

Si tu savais, ma chère, il y a pourtant un prêtre, à Paris, qui a été condamné aux galères!

JOSÉPHINE.

Bah !

HORTENSE.

Je l'ai lu chez nous, dans la Gazette des Tribunaux.

JOSÉPHINE.

Qu'est-ce qu'il avait donc fait ?

HORTENSE.

Oh ! je ne sais pas.

JOSÉPHINE.

Comment s'appelait-il ?

HORTENSE.

Contrafatto.

SCÈNE II.

UNE SALLE A MANGER A PARIS, CHEZ LE MARÉCHAL.

UN DOMESTIQUE, ouvrant une porte.

Monsieur le maréchal est servi.

LE MARÉCHAL entre en robe de chambre, et s'assied seul à table.

Augustin, faites remettre les lettres qui sont sur ma table dans les bureaux de la chancellerie. Qu'on mette les chevaux. Je sortirai après le déjeuner.

LE DOMESTIQUE.

Il y a dans l'antichambre un monsieur qui a demandé monsieur le maréchal.

LE MARÉCHAL.

A-t-il dit son nom?

LE DOMESTIQUE, riant.

Il m'a pris par les deux joues... pardon, monsieur le maréchal... et il m'a dit : Bigre de farceur, va-t'en dire au maréchal que je suis le capitaine Argo.

LE MARÉCHAL.

Argo? — Ah! c'est juste, un de nos plus vieux capitaines. Qu'il entre! qu'il entre!

LE DOMESTIQUE sort et rentre.

(Annonçant.)

Monsieur le capitaine Argo!

LE MARÉCHAL.

Entrez, entrez, capitaine; je suis seul.

ARGO, regardant la table.

Ah! sacrédié, mon maréchal, nous sommes donc encore dans les fricoteurs? Bon!

LE MARÉCHAL.

Eh bien, asseyez-vous, capitaine. Vous déjeunerez bien avec moi?

ARGO.

Ça n'est pas de refus, maréchal. — Corbleu, je suis un bon paysan à présent. Il n'y a pas gras dans notre petit village de Saint-Bris; on n'y mange pas des bons morceaux tous les jours.

LE MARÉCHAL, lui versant à boire.

Buvez donc, capitaine. Qu'est-ce qui me procure donc le plaisir de vous voir?

ARGO.

Ah! je vas vous dire, maréchal. — C'est pas le tout que de vivre. Sept cent cinquante francs de retraite, c'est bien juste pour mettre des ca-

rottes dans le pot-au-feu; et de plus que j'ai une diablesse de femme... la fille d'un ancien adjudant-major du deuxième léger. — Et j'ai maintenant cinq petites marmailles qui mangent l'enfer; le juge de paix là-bas me dit hier : Mais, capitaine, vous parlez toujours du maréchal? — Ah! bigre oui, que je parle du maréchal! Un brave soldat que j'ai vu colonel! — Mais qu'il me dit : Capitaine, c'est une bonne protection, et vous pourriez en profiter.

LE MARÉCHAL.

Eh bien, capitaine, voyons. Vous voulez passer officier de la Légion-d'Honneur? Je vois cela; changer la croix d'argent pour une croix d'or.

ARGO.

Vous l'avez deviné, accent aigu sur l'É. Voilà la chose!

LE MARÉCHAL.

Mais, mon brave Argo, vous espérez avoir mille francs au lieu de deux cent cinquante? C'est que nous ne comptons plus comme cela aujourd'hui. Les décorations de tous grades ne sont plus qu'honoraires.

ARGO.

La rosette sans les espèces! une belle fichaise. Pardieu, la croix, je l'ai depuis vingt-cinq ans,

la croix de troupier; c'est la meilleure! Il me l'a donnée quand j'étais tambour.

LE MARÉCHAL.

Je sais que vous avez de vieux services, capitaine. Oh! j'ai bonne mémoire. Vous rappelez-vous la vingt-troisième demi-brigade? Je vous avais donné à commander une compagnie que vous avez bravement menée.

ARGO, *s'animant.*

Ah! les braves mâtins que ça faisait. Il y avait là-dedans des fameux sous-officiers! Il y en avait trois qui valaient dix capitaines Argo! — Giberne de Dieu! les bons petits voltigeurs que ça faisait. Et des lieutenans... oh! les braves lieutenans.

LE MARÉCHAL.

Je vous ai vu bon sous-officier aussi. Je me souviens même du jour où vous avez été nommé sergent. C'était en Espagne. Vous aviez pris quatorze canons.

ARGO.

Allons donc, maréchal, ne parlons pas de ça. D'ailleurs, le capitaine nous avait dit : Voltigeurs! il n'y a pas de bon Dieu, il faut que vous me preniez ces canons-là. — Ces pauvres fichues bêtes de caracos étaient sur une hauteur, ils n'y entendaient rien du tout : quand nous

sommes sortis du petit bois, nous étions douze ou treize, quinze peut-être, tout au plus. Ils se sont sauvés comme s'il leur tombait sur les reins une division tout entière. Et nous avons gardé les pièces de campagne, les mulets et toute la boutique... Ah! les brigands, avec leurs petits canons... Un paysan les aurait pris comme moi!

LE MARÉCHAL.

Allons, pas de modestie, vous aviez un nom dans l'armée. J'ai entendu l'empereur parler de vous.

ARGO, se levant et fondant en larmes.

Non! je ne veux plus voir de troupiers! Ça me fait trop de peine... ça me fait trop de peine!...

LE MARÉCHAL.

Qu'est-ce donc, capitaine, allez-vous faire l'enfant?... Que voulez-vous, ce tems-là est passé. Allons!

(Il lui prend la main.)

Ne suis-je pas votre vieux camarade aussi?

ARGO, pleurant plus fort.

Ah! triple Dieu... ce sont ces poignées de main qui me tuent!... Je ne veux plus venir vous voir, vous autres!...

LE MARÉCHAL, le regardant.

(A part.)

Avec ces gens-là, est-il étonnant qu'on ait fait l'empire!...Cette trempe d'hommes n'existe plus.

(Haut.)

Voyons, Argo, asseyez-vous.

ARGO, s'essuyant les yeux.

Ah! maréchal, laissez-moi me remettre.

(Il boit et se rassied.)

LE MARÉCHAL.

Voyons, êtes-vous tranquille dans votre village? Avez-vous de l'aisance?

ARGO.

Ah! pour ce qui est de ça, on est paysan. Je me lève à la diane. Je vas boire le petit verre chez un ami. Je me promène; toujours de l'indépendance. Je reviens jouer avec les marmots; quand ça fait trop de bruit, j'ai en haut quatre bottes de paille avec une capote du régiment : assez causé, je dors un somme la tête sur mon premier sac. Je dîne. Le soir, on fera une petite partie; on se couche de bonne heure; et, mon ami Argo, je te souhaite une bonne année, en voilà jusqu'au lendemain matin.

LE MARÉCHAL.

Vous avez des enfans? — Nous pouvons en mettre un ou deux à Saint-Denis.

ARGO.

Ah! bigre, tant mieux. Vous me placerez d'amitié, militairement, deux ou trois de mes mioches, qui mangeront le pain du roi en attendant la gamelle..

LE MARÉCHAL.

C'est faisable. Quel âge ont vos enfans?

ARGO.

Ah! je ne vous dirai pas au juste. Ça pourrait bien courir comme ça du côté de neuf ou dix ans. Il faut me fourrer tout cela à Saint-Denis, maréchal, puisque c'est un établissement pour les légionnaires.

LE MARÉCHAL.

Tous vos enfans sont donc des filles?

ARGO.

Au contraire, giberne de Dieu! Tous garçons. — Cinq garçons du sexe masculin, comme a dit le curé, et qui boivent déjà la goutte sans faire la grimace.

LE MARÉCHAL, riant.

Alors, capitaine, nous ne nous entendons pas. La maison de Saint-Denis n'est que pour des jeunes filles.

ARGO, riant aux éclats.

Ah! j'en bâille tout bleu. Voilà une bonne

bambochade. — Je n'ai pas de bonheur, le bon Dieu m'est toujours tombé sur les reins. Après ça, c'est égal. Monseigneur le maréchal, j'ai l'honneur de vous saluer et de boire à votre santé.

LE MARÉCHAL, vivement.

A la vôtre, capitaine! Je vous tiendrais encore tête! Cela me fait vraiment plaisir de vous voir! J'aime à retrouver les vieux boulets de notre armée.

ARGO.

Ah! diable, que voulez-vous? On se perd de vue. Moi, je suis là dans mon presbytère, je ne vois personne. Les ducs, les généraux sont mes amis; je ne sais pas ce que tout ça devient. — Ah! par exemple, le brave général Brière, tous les jours de paie, nous dînons chez lui en grande tenue, et nous trouvons encore un petit mot au fond de la bouteille.

LE MARÉCHAL.

C'est bien, c'est très-bien. Je veux aussi que vous veniez dîner chez moi.

ARGO.

Vous aurez cet honneur, maréchal! Et sans compter que je vous en amènerai plusieurs qui vous feront plaisir.

(Il chante à pleine voix en élevant son verre.)

Payez la dîme à l'indigence,
Et le bon Dieu vous bénira!

LE MARÉCHAL.

Ah! çà, capitaine; mais au fait, depuis quand servez-vous?

ARGO.

Ah! je ne puis pas vous dire. Vous sentez bien, je suis né sous le drapeau que j'étais tout petit. Je marchais au cul de toutes les armées, comme enfant de troupe et tout ce que vous voudrez. Après ça, ils m'ont fait tapin. Et comme on grandit, je me suis trouvé dans toutes ces affaires d'Espagne, du Portugal, d'Allemagne, et j'ai roulé ma bosse partout. Mais au moment de la débâcle, je ne pensais à rien du tout et j'étais à la caserne de la rue du Foin, voilà que le colonel me dit : « Argo, tu te trouves à la demi-solde, comme les autres.—Bon! que je dis, qu'est-ce que c'est que ça? — Et il faut que tu te rendes dans tes foyers respectifs. » Oh! pour le coup, je ne savais pas le chemin, et je m'en vas chez M. Despinois; je lui dis : « Mon général, j'ai l'honneur de vous saluer. Vous avez rendu l'ordonnance pour les foyers. Eh! qu'est-ce que vous voulez que je fasse? Je suis le capitaine Argo, du deuxième léger, et je veux obéir aux lois; mais je n'ai pas de foyers, moi. Je suis né sur une grande route, du côté de l'Égypte, avec le régiment, et j'ai eu le nom d'un village

du pays. Où sont mes foyers? » Il me dit : « Il faut choisir un domicile. — Bon! je lui dis : mon général, envoyez-moi aux Tuileries, c'est un bon domicile et je m'y arrangerai. » Là-dessus on annonce, comme qui dirait votre domestique, M. le duc de Bellune. Ah! je dis, assez causé, je ne te perds pas de vue, parce que le duc de Bellune est mon parrain, comme vous savez; il me dit : « Te voilà! qu'est-ce que tu fais ici? » Je dis : « Monseigneur, vous savez bien que j'étais tambour avant d'être capitaine?» Lui aussi il a été tambour, triple Dieu!

(Avec enthousiasme.)

Et c'est son titre d'honneur!!!

(Se levant.)

A la santé des enfans de giberne, maréchal!

LE MARÉCHAL, s'animant.

A verre plein, morbleu! A tous nos braves!

ARGO.

Pour lors, pour en revenir, mon parrain dit : « M. Despinois, je me charge de celui-là. » Et je suis parti dans la légion de Seine-et-Marne, habit blanc, pantalon blanc; et puis après ça, j'ai eu ma petite retraite. Que diable voulez-vous? Il faut laisser couler l'eau sous le pont.

UN LAQUAIS, annonçant.

Madame la sous-intendante de Saint-Denis et M. l'abbé Fresnel.

ARGO, à part.

Un confesseur! — Ah! j'en bâille tout bleu.

(Bas au maréchal.)

Et qu'est-ce que vous faites de ces gens-là donc?

LE MARÉCHAL, riant.

Chut! chut!

LA SOUS-INTENDANTE.

Monsieur le maréchal, nous sommes désolés de vous déranger; mais monsieur l'abbé et moi sommes députés vers vous. Il s'agit d'une affaire très-pressée.

LE MARÉCHAL.

Que se passe-t-il donc? Vous paraissez tout effrayée? — Donnez donc des siéges, Augustin.

LA SOUS-INTENDANTE, assise.

Monsieur le maréchal, l'esprit de vertige s'est emparé de toute la maison de Saint-Denis. La Quotidienne a bien raison de dire que la révolution va recommencer. Où allons-nous? Bref, monsieur le maréchal, toutes ces demoiselles sont démoralisées!

LE MARÉCHAL, souriant.

Allons, allons, madame Frémont; cela n'est pas possible.

LA SOUS-INTENDANTE.

Ah! parlez, parlez, monsieur l'abbé. Instruisez monsieur le maréchal.

L'ABBÉ.

Malheureusement, monsieur le duc, rien n'est plus vrai. Je ne sais à quoi attribuer ce désordre, cette insubordination; mais plusieurs de ces demoiselles ont, en quelque sorte, refusé de se présenter au tribunal de la pénitence.

LE MARÉCHAL.

Oh! oh!

L'ABBÉ.

Oui, monsieur le duc, et vous sentez combien cela est affligeant. Ce sont des prétextes, des hésitations pour remplir les devoirs les plus sacrés. L'une, Mlle Élisa, a prétexté une indisposition; Mlle Hortense a prétendu qu'elle n'était pas assez préparée; une troisième, et je crois que c'est Mlle Delphine...

LA SOUS-INTENDANTE.

Oui, oui, c'est Delphine.

L'ABBÉ.

Nous a annoncé, d'un petit air fort indiscipliné, qu'elle voulait consulter sa famille, et que sa mère était de la communion réformée!

LE MARÉCHAL.

Monsieur l'abbé, que voulez-vous que j'y fasse? Ces détails ne sont pas de mon ressort. Consultez Mme la surintendante.

LA SOUS-INTENDANTE.

Mais c'est elle justement, monsieur le maréchal, qui nous envoie pour vous prévenir, pour implorer votre assistance dans un danger aussi imminent. Si vous n'y mettez ordre, les idées vont pénétrer dans la maison, et y porter le ravage, l'incendie!

ARGO, à un laquais qui lui présente du café et des liqueurs.

Ah! peste, la bonne eau-de-vie!

LE MARÉCHAL.

Mais, monsieur l'abbé, ne pouvez-vous pas parler à ces petites filles? Est-ce que nous n'avons pas la robe grise et le bonnet de pénitence?

L'ABBÉ.

Oh! monsieur le duc, il ne s'agit pas ici de peccadilles : ces demoiselles annoncent de fort mauvais sentimens, et vous sentez que ce serait d'un très-mauvais effet si cela se répandait à la cour.

LE MARÉCHAL.

Oui, je le conçois.

LA SOUS-INTENDANTE.

Nous comptons sur vous, monsieur le maréchal. Votre présence seule opposera un frein à cet esprit d'effervescence qui menace de s'étendre. C'est une victoire que nous vous devrons.

ARGO, toujours à table.

Ah! triple Dieu, ce ne sera pas la première qu'il aura gagnée!

LE MARÉCHAL, bas à l'abbé.

Ne faites pas attention. Les vieux soldats!... — Eh bien, j'irai à Saint-Denis, madame Frémont. Nous verrons tout cela. Je parlerai; monsieur l'abbé prêchera.

(Souriant.)

Il ne faut pas que ces petites filles croient qu'elles nous feront peur.

LA SOUS-INTENDANTE.

Elles nous font tourner la tête, monsieur le maréchal!

L'ABBÉ.

Oh! il faudra un exemple, je le crains.

LA SOUS-INTENDANTE, bas au maréchal.

Et si je vous disais qu'il y a eu des romans saisis! des pièces de théâtre... et certains propos qui sentaient bien le Bonaparte....

LE MARÉCHAL, à mi-voix.

Oh! les petites séditieuses.

(Haut à un laquais.)

Demandez ma voiture.

(A la sous-intendante.)

Je vous rejoindrai là-bas avant une heure.

ARGO.

Ma voiture à moi, elle n'est pas loin d'ici !
(Il frappe sur ses jambes.)
Le pas de route! en avant, mon ami Argo! c'est quinze sous que tu ne dépenseras pas.

LE MARÉCHAL, bas.

Attendez-moi, capitaine, vous irez jusqu'à Saint-Denis dans ma voiture; ce sera une étape de moins!

ARGO, très-animé.

Vive le maréchal! vivent les braves! vive la France!

LA SOUS-INTENDANTE, bas à l'abbé.

Ah! mon Dieu, cet homme m'épouvante.

L'ABBÉ, bas.

Bon, bon, ne dites rien : soldat et boisson.

LE MARÉCHAL.

Augustin, ma toilette! Je vous reverrai, monsieur l'abbé. Adieu, madame Frémont.

(Il rentre dans son appartement.)

LA SOUS-INTENDANTE, s'en allant avec l'abbé.

Partons vite, je crains toujours qu'il n'arrive quelque chose pendant mon absence.

L'ABBÉ.

Heureusement que nous avons grand'messe demain.

(Ils sortent.)

ARGO, jetant sa serviette sur la table.

Ah ! il me laisse boire tout seul. Ça me coupe l'appétit. Assez causé.

SCÈNE III.

UNE SALLE DE CONFÉRENCE.

MADAME FRÉMONT, vivement.

Vous êtes bien sûre que ces demoiselles ne se doutent pas que j'ai été à Paris ?

LA MÈRE PÉNITENCE.

Oh ! pas le moindrement ; comment voulez-vous qu'elles s'en doutent ? Elles ont eu l'étude, la messe et la récréation comme à l'ordinaire.

MADAME FRÉMONT, avec chaleur.

C'est que la moindre indiscrétion pourrait nous perdre.

LA MÈRE PÉNITENCE.

Oh ! mon Dieu ! Est-ce qu'il y a quelque chose ?

MADAME FRÉMONT.

Eh ! chère dame, une révolte qui couve. Rien que cela.

LA MÈRE PÉNITENCE.

Qu'est-ce que vous me dites-là ? — Eh bien, ça a commencé à Écouen comme ça en 1808.

C'était pour le pain des haricots, du tems de la guerre d'Espagne ; mais il fallait voir Mme Campan, quel sang-froid! elle ne leur a pas fait de discours, de menaces... Elle a envoyé à Gonesse chercher quarante pains de munition...

MADAME FRÉMONT.

Autre tems, chère dame, autre tems ! les joujoux militaires ne conviennent plus ; il nous faut des disciplines plus sérieuses.

LA MÈRE PÉNITENCE.

Nous avons la robe grise, nous avons le béguin blanc; le pain sec à genoux a toujours réussi. En 1814, c'était bien pis que cela. Des opinions foudroyantes ; elles voulaient passer la Loire...

MADAME FRÉMONT.

Enfin, M. le maréchal est prévenu.
(Faisant un mouvement d'yeux.)
C'est à l'abbé Fresnel qu'on en veut.

LA MÈRE PÉNITENCE.

Et pendant les cent jours, vous n'avez pas vu tout ce qui s'est passé !... Une anarchie ! une horreur! — Plus de réglement, la surintendante d'alors était aux abois... Et les cosaques !... vous sentez ! — Ah ! j'ai couru bien des dangers.

MADAME FRÉMONT.

Le maréchal approuve tout. Il est fort content

de ma vigilance. — Entre nous, Mme la surintendante est trop tiède. Elle parlait de douceur, d'accommodement, de s'entendre avec l'abbé. Moi j'ai pris la route de Paris. Nous aurons le maréchal aujourd'hui.

LA MÈRE PÉNITENCE.

Eh! eh! nous avons bien vu l'empereur. — Ah! qu'est-ce que je dis-là?

MADAME FRÉMONT.

Voilà ces demoiselles, tenez-vous, composez-vous.

MADEMOISELLE DENIS, arrivant à la tête des jeunes filles.

Mesdemoiselles, ne marchons pas si vite. Que chacune reste à son rang.

HORTENSE, souriant.

On va passer l'inspection?

LILI.

Il n'y aura pas de zéographie, tant mieux.

ÉLISA, mangeant une pomme.

Ah! voilà la portière.

JOSÉPHINE.

Bonjour, mère Pénitence, m'avez-vous acheté du chocolat?

MADAME FRÉMONT.

Mesdemoiselles, nous ne sommes plus en récréation; vous devez vous tenir ici comme en

classe, avec la même décence. Mademoiselle Denis est trop bonne.

MADEMOISELLE DENIS.

Pardon, madame, c'est que...

MADAME FRÉMONT.

Vous ne vous faites pas assez respecter.

MADEMOISELLE DENIS.

C'est que n'ayant pas reçu d'ordre positif...

MADAME FRÉMONT, bas.

Vous ne voyez pas plus loin que votre nez!

(Le maréchal entre avec la surintendante.)

TOUTES.

C'est monsieur le maréchal! c'est monsieur le duc!

(Elles font toutes la révérence.)

MADAME FRÉMONT, à demi-voix aux jeunes filles.

Deux révérences! deux révérences!

(Bas à la mère Pénitence.)

Allez prévenir l'abbé Fresnel.

(La mère Pénitence sort.)

LE MARÉCHAL.

Bonjour, mesdemoiselles, bonjour, mes enfans. Sommes-nous bien sages? Madame la surintendante et moi, nous voulons donner des prix à tout le monde cette année.

(Il s'approche des plus grandes en riant.)

On m'a dit que quelqu'un ne se souciait pas trop du prix de sagesse dans ce côté-là?

LA SURINTENDANTE, à l'oreille du maréchal.

Vous voyez que personne ne répond!

MADAME FRÉMONT, à l'oreille de la surintendante.

Comme monseigneur est adroit!

LE MARÉCHAL, caressant une toute petite fille.

Qu'est-ce que c'est que ce petit bijou-là?

LA PETITE, récitant tout-à-coup.

Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme
La nature a gravé dans le fond de notre ame...

LE MARÉCHAL.

Bien, mon enfant, c'est très-bien. Nous aurons un petit prix de mémoire.

LA PETITE.

Merci, monsieur.

LE MARÉCHAL, bas à la surintendante.

A qui cet enfant-là?

LA SURINTENDANTE, bas.

Le marquis d'Orsant, colonel de chasseurs. C'est très-bon.

LE MARÉCHAL, s'approchant de Marie-Louise.

Ah! voyons ces broderies... Très-bien, mesdemoiselles; mais je vais vous dire un petit secret. On ne brode plus comme cela maintenant: les semés se font au plumetis avec des laines de cachemire nuancées. Le crochet est bien vieux! (Se retournant vers la surintendante.) Vous tenez cette jeunesse-là bien en arrière!

HORTENSE, bas à Joséphine.

Pour un homme d'épée, le maréchal est bien fort en couture.

LE MARÉCHAL.

Ah! c'est vous, ma belle demoiselle, qui vous nommez...

MARIE-LOUISE.

Marie-Louise, monseigneur...

LA SURINTENDANTE.

Vous vous appelez Marie, c'est convenu. — Hortense, Joséphine, Élisa, faites voir votre ouvrage à monsieur le duc.

LE MARÉCHAL, faisant un mouvement.

(A part, souriant.)

Tous ces noms-là ressemblent à des souvenirs!

HORTENSE.

Monseigneur, voici mon dernier dessin.

LE MARÉCHAL.

Oh! oh! la tête de Léonidas! c'est du grandiose.

LA SURINTENDANTE, sèchement.

Mademoiselle n'a pas voulu d'une fort belle tête d'étude de sainte Thérèse.

HORTENSE, finement et regardant le maréchal.

C'est qu'elle n'était pas dessinée par David, madame.

LE MARÉCHAL, doucement.

Nous avons donc une petite mauvaise tête? David a pourtant fait quelques tableaux d'église.

HORTENSE, souriant.

Ah! le Sacre.

MADAME FRÉMONT, bas au maréchal.

Vous voyez, monsieur le maréchal, l'esprit de vertige qui règne ici!

LE MARÉCHAL, très-bas.

Chut! chut! chut! — Mademoiselle Hortense, vous avez une fort belle mémoire, il faut vous en servir ici beaucoup, et la laisser reposer pendant les vacances.

HORTENSE.

Mais, monsieur le maréchal, pendant les vacances je suis chez mon père; et lui, il n'a pas de motifs pour rien oublier.

LE MARÉCHAL, avec bonté.

Qui est votre père, mon enfant?

HORTENSE, fièrement.

Le baron Borel, colonel de l'ex-garde.

LE MARÉCHAL, cherchant à demi-voix.

Borel... Borel... dans la garde...

HORTENSE, s'avançant davantage.

Monsieur le maréchal, nous avons une demande à vous faire. Nous avions un aumônier

que nous aimions toutes, un bon vieux prêtre qui nous avait vues grandir; on nous l'a ôté. L'abbé Fresnel le remplace. Il n'a de protection que la nôtre, monseigneur... Rendez-nous-le!...

(Elle porte la main à sa ceinture.)

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

Rendez-nous-le!

LE MARÉCHAL, souriant.

Comment donc, c'est une levée de boucliers! Ce sont des petits janissaires!

MADAME FRÉMONT, bas à la surintendante.

Madame, cela devient effrayant! je crains pour le maréchal lui-même.

LA SURINTENDANTE, haussant les épaules.

Allons donc!... mais je vois qu'il faut sévir.

LE MARÉCHAL.

Hortense, j'ai connu votre père, je me le rappelle parfaitement, c'est un de mes vieux compagnons; vous avez un peu de sa tête. Ne lui faisons pas de peine, mon enfant. Quant aux petites amies, nous calmerons tous leurs chagrins.

(Passant la main sur la joue d'Hortense.)

Nous ne voulons pas vous rendre malheureuses.

(Souriant.)

La fille du colonel Borel doit savoir que les vieux soldats ne sont pas méchans.

HORTENSE, avec enthousiasme.

Vive monsieur le maréchal !

TOUTES.

Vive le maréchal !

LE MARÉCHAL, s'en allant, prend le bras de la surintendante.

Ce sont de bonnes petites diablesses. Vous voyez qu'on en fait tout ce qu'on veut. Laissez-là les caquets. Si cet abbé Fresnel leur fait trop peur, nous leur donnerons l'aumônier des Cent-Suisses. C'est un bonhomme qui s'ennuie là-bas.

(Il sort avec elle.)

JOSÉPHINE.

Ah ! est-il bon enfant le maréchal !

MARIE-LOUISE.

On le disait si terrible.

LILI.

Il n'a pas seulement de moustasses !

ÉLISA.

Vive le maréchal !

TOUTES.

Vive le maréchal !

(Elles se mêlent et sautent.)

MADAME FRÉMONT.

Vous n'êtes pas où vous croyez, mesdemoiselles. L'indulgence de M. le duc ne nous fera pas négliger nos devoirs. Quant à moi, je sais

ce que j'ai à faire. — Mademoiselle Hortense, vous allez suivre mademoiselle Denis, qui va vous conduire à la salle de pénitence où vous prendrez la robe grise.

HORTENSE, d'un ton ironique.

Comment, madame, le gris est une très-jolie couleur. On dit que cela sied fort bien à une brune.

MADAME FRÉMONT, en colère.

Mademoiselle, je vous déclare que je demanderai à Mme la surintendante une punition exemplaire en votre faveur!

HORTENSE.

Je dois donc bien vous remercier de m'être si favorable.

L'ABBÉ, arrivant.

Est-ce que M. le maréchal est reparti?

MADAME FRÉMONT.

Vous venez trop tard, monsieur l'abbé, vous auriez vu des merveilles!

L'ABBÉ.

Mesdemoiselles, je n'ignore pas toutes les petites menées que l'on dirige contre moi personnellement. Je vous les pardonne de tout mon cœur; le Sauveur a dit : Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Mais je vous mènerai au bien malgré vous. Je ne parle pas pour vous

toutes, mesdemoiselles, je sais qu'il y a du bon grain dans l'ivraie. Nous le séparerons et nous rejetterons le reste. Pour celles en qui règne l'esprit de rebellion, elles ne sauraient nous effrayer ni intimider notre zèle. Qu'elles prennent garde au résultat de leur endurcissement dans la fausse voie. Quelques-unes de vous ont rapporté, dans cette sainte maison, des principes condamnables qu'elles ont puisés dans leurs familles...

HORTENSE.

Monsieur l'abbé, notre ancien aumônier nous disait tout le contraire. Il nous répétait bien souvent : Tes père et mère honoreras...

L'ABBÉ.

Mesdemoiselles, l'ancien aumônier était trop bon! Il est coupable de sa faiblesse. Il ne savait pas à qui il avait affaire. J'ai été envoyé ici pour réprimer le mauvais esprit qu'il avait laissé germer. Nous ne sommes plus au tems où on faisait de l'éducation à coups de sabre. Celles qui entretiennent ici la discorde et l'irréligion ne sont pas dignes de la munificence royale. Nous devons purger le sanctuaire de toute souillure. Elles ne sont pas dignes de figurer auprès des filles des nobles et loyaux chevaliers, soutiens du trône, celles qui ne sont à nos yeux que les rejetons des brigands de la Loire!

JOSÉPHINE.

Des brigands de la Loire!

ÉLISA.

Mon papa un brigand!

MARIE-LOUISE, pleurant.

Monsieur l'abbé, ne dites pas cela, je vous en prie!

(Grand tumulte et grand bruit; beaucoup de jeunes filles pleurent.)

HORTENSE.

Mesdemoiselles, on ne nous a jamais parlé ainsi! Nous avons toujours été traitées comme des enfans de la patrie!

JOSÉPHINE.

On ne nous apprendra pas à mépriser nos parens!

MADAME FRÉMONT.

Oh! ciel, une insurrection! Mesdemoiselles, je vous impose silence.

ÉLISA.

Nous connaissons nos droits!

JOSÉPHINE.

Oui, nos droits! — Vive la charte!

MARIE-LOUISE.

A bas la congrégation!

HORTENSE, qui a gardé le silence, s'élance sur une chaise.

Des brigands! La garde, des brigands!
(D'une voix forte.)
Vive l'empereur!

TOUTES.

Vive l'empereur! vive l'empereur!
(Elles montent toutes sur les bancs, et crient à tue-tête.)

LA MÈRE PÉNITENCE, levant les mains au ciel.

Ça a commencé comme ça en 1811!

SCÈNE IV.

UN SALON D'UNE SOUS-PRÉFECTURE.

(Le sous-préfet et plusieurs membres du conseil municipal sont rassemblés en groupes.)

LE SOUS-PRÉFET.

Asseyez-vous, messieurs. Prenez place... Aidez-moi de vos conseils. Je suis plus incertain, plus indécis que jamais!

UN CONSEILLER.

Il est sûr que cela est fort embarrassant.

UN AUTRE CONSEILLER.

Le cas est très-grave.

LE SOUS-PRÉFET.

Vous concevez mon embarras. Je suis forcé d'agir et d'y mettre des ménagemens. — Il faut de la rigueur et des égards.

TROISIÈME CONSEILLER.

Ah! messieurs, il ne faut pas se le dissimuler, l'autorité est bien lourde aujourd'hui; et tenez, je le disais dernièrement à M. le prési-

dent du tribunal, je ne voudrais pas être préfet pour tout l'or du monde.

UN MEMBRE DU CONSEIL.

Allons, allons, M. Blard, ne nous faites pas de modestie comme cela. — Voyons, mon cher sous-préfet, je vous confesse que dans tout cela je ne vois qu'un enfantillage.

LE SOUS-PRÉFET.

Un enfantillage ! Vous voilà bien. Vous ne voyez pas les suites que peut avoir cette affaire-là.

UN CONSEILLER.

Oh! la plaisanterie est hors de saison. C'est un coup monté de longue main : toutes ces révoltes de colléges-là s'enchaînent et ne sont pas sans importance. Vous avez celles de Versailles, de Saint-Cyr, de l'École Polytechnique; tout cela se donne la main.

LE SOUS-PRÉFET, marchant dans la chambre avec agitation.

Et puis le mauvais effet pour une ville aussi pure!

UN CONSEILLER, s'exaltant.

Non, monsieur le préfet, il ne doit pas être dit qu'il y aura un scandale, une sédition dans la ville où est le dépôt des mânes de nos rois!

UN CONSEILLER, assis, bas à un autre.

Très-bien, très-bien. C'est une forte tête.

LE PREMIER CONSEILLER.

Mais il paraît qu'elles ont tout brisé, crié : vive l'empereur ! par les fenêtres ; à deux pas des quartiers de la garde ! C'est d'un exemple tout contagieux. Et vous sentez que si des petites filles s'insurgent...

DEUXIÈME CONSEILLER.

Ah ! l'idée en fait horreur.

PREMIER CONSEILLER.

Des grenadiers... vous pensez !

DEUXIÈME CONSEILLER.

Monsieur le préfet, il ne faut pas transiger avec vos devoirs et votre manière d'être... Moi qui vous parle, j'ai vu ici tout ce qu'il est possible de voir de plus affreux... le roi de Prusse, les alliés. Et une fermentation dans la ville !... On ne voulait pas fournir de vivres. Monsieur, je n'ai pas hésité. Au premier murmure, j'envoyais chez les mécontens quinze hussards de la mort !

LE PREMIER MEMBRE.

Eh ! mon cher monsieur Geoffrin, laissez-là votre administration passée... Dieu merci, nous n'avons plus affaire à des cosaques.

LE CONSEILLER.

Monsieur, c'est bien pis. Et je me mets à la place de monsieur le préfet, qui dit : Ferai-je ou

ne ferai-je pas, irai-je ou n'irai-je pas? et qui en somme demande à son conseil : Messieurs, que ferai-je?

UN AUTRE.

Il n'y a rien à répliquer. C'est cela.

UN CONSEILLER, gravement et lentement.

Ah! çà, mais je pensais à une chose!... Si nous faisions de la diplomatie?... Par exemple, si, au lieu d'employer... et cela pourrait se faire... d'ailleurs on s'en rapporterait parfaitement à monsieur le préfet... et on pourrait prendre ce moyen-là... c'est-à-dire, monsieur le préfet et un, deux, trois membres du conseil... comme pour visiter la surintendante... se présenteraient ou se montreraient... et je ne doute pas que le costume... que l'aspect imposant de cette émanation de l'autorité civile. — Mais, messieurs, je ne soumets ici qu'un avis, qu'une conception...

LE SOUS-PRÉFET.

Eh! sans doute, j'ai pensé à tout cela; mais je ne peux pas. Les circulaires que je reçois sont précises. En cas de rebellion ouverte, je ne dois, je ne puis employer que la force.

LE PREMIER MEMBRE.

La force! Eh! messieurs, y a-t-il réellement rebellion quand il s'agit de petites filles qui ba-

vardent et qui piaillent? J'ai cent cinquante ouvriers dans ma fabrique, et il m'en arrive autant toutes les semaines sans que j'y fasse attention.

UN CONSEILLER.

Cela peut vous jouer un très-vilain tour.
(S'échauffant de plus en plus.)
Ah! vous ne voyez pas une rebellion là-dedans, quand il y a cris séditieux, tumulte, résistance ouverte, bris de carreaux, bris de bancs, bris de portes, bris de lanternes!... Tous ces cas sont prévus par l'article...

LE PREMIER CONSEILLER.

Le préopinant a raison. Et puis c'est que je ne vois pas seulement la maison d'éducation, je vois la ville, et Paris qui est là derrière, et le ministère et la cour!

LE DEUXIÈME CONSEILLER.

Nous vous approuvons tous, monsieur le préfet. Tout ce qui est zélé vous approuvera. Il faut agir. Il faut donner un vigoureux coup de collier.

LE PRÉFET.

Eh bien! je le donnerai. Voici le rapport qui m'a été fait. Les jeunes filles sont barricadées dans les dortoirs. Je ne vois qu'un moyen: c'est d'y introduire de vive force la gendar-

merie, les pompiers, et, si besoin est, un bataillon de la garde royale !

PREMIER CONSEILLER.

Bravo !

UN AUTRE.

C'est la seule manière d'en finir.

LE PREMIER MEMBRE.

Eh ! messieurs, au lieu de gendarmes, envoyez à ces petites perrettes des poupées et des confitures, quand nous devrions nous imposer extraordinairement pour cela.

PREMIER CONSEILLER.

Du tout, monsieur Lamarre. Vous êtes toujours pour les mesures de douceur.

LE PREMIER MEMBRE.

Ce sont les bonnes, messieurs ; et, dans de telles circonstances, il n'en faut pas d'autres.

LE SOUS-PRÉFET, se levant.

Vous m'approuvez, messieurs ?

PRESQUE TOUS.

Oui, oui !

LE PREMIER MEMBRE.

Alors, messieurs, je me retire.

(Ironiquement.)

Je ne suis pas pour les coups de collier.

LE SOUS-PRÉFET sonne, un domestique paraît.

Prévenez le lieutenant de gendarmerie.

UN CONSEILLER, regardant partir M. Lamarre.

Voyez! un homme sans idées. Il se croit administrateur. On voulait le faire maire de Pierrefitte.

(Se frottant les mains.)

Heureusement que la loi communale est retirée!

SCÈNE V.

UNE RUE DE SAINT-DENIS.

(Deux sentinelles sont à la porte de la maison d'éducation. Le capitaine Argo et un brigadier boivent des petits verres à la porte d'un café voisin.)

ARGO.

Comment, tu es de poste à la maison des filles? Eh! triple Dieu, tu fais aller ton ancien, toi.

LE BRIGADIER, avec flegme.

Mon capitaine, voilà la chose; c'est des bêtises.

ARGO.

Allons donc, on ne met des factionnaires qu'à la porte du colonel. Tu me prends pour un conscrit.

LE BRIGADIER, tranquillement.

Eh bien! oui. C'est les petites là-haut. Elles ont cassé les vitres...

(Haussant les épaules.)

Des bêtises.

UNE COMMÈRE, arrivant.

Ah! voyez-vous, madame Nanteuil? La garde

y est encore. Qu'est-ce que je vous disais. Faut-il que ça soit possible que des petites demoiselles bien élevées fassent des choses comme ça! On leur montre pourtant à lire, à écrire, la croix de Jésus et tout!

SECONDE COMMÈRE.

Quesque tu veux, mon enfant, c'est comme un sort. Il paraît qu'elles ont fait les cent coups. Elles ont assassiné la portière!... Tiens, la v'là, pauvre chère femme; c'était donc pas vrai?

LA MÈRE PÉNITENCE, ouvrant la porte.

Laissez passer la voiture, monsieur le soldat.

UNE PETITE FILLE, passant sa tête par la porte du fiacre qui sort de la maison.

Adieu, mère Pénitence! Au plaisir de vous quitter!

DEUXIÈME COMMÈRE.

Tiens, la preuve, en v'là une qui lui fiche des sottises! — Ah! bonjour, madame la concierge, c'est une petite fille qu'on vous débarrasse. Ah! faut le dire, elle a l'air bien scélérate.

LA MÈRE PÉNITENCE.

Au nom du père et du fils. Ah! mon Dieu, je lui pardonne. Une petite rieuse qui me faisait enrager, mais pas méchante. Je suis sûre qu'elle n'a rien fait dans tout ça, c'est pas les plus mauvaises qu'est les plus punies.

DEUXIÈME COMMÈRE.

C'est égal. On a bien raison de les traiter si correctement. La révolution est toujours perbalente, et s'il y avait pas eu depuis le tems des livergemens d'opinion, on ne serait pas aujourd'hui dans le cas de lever partout des monumens épilatoires!

PREMIÈRE COMMÈRE.

Ah! c'est bien vrai, madame Bochet. Dire qu'il y a des garnemens partout. On voit des crimes, ça fait frémir.

DEUXIÈME COMMÈRE.

Des crimes! Moi, ma chère, quand j'ai été à Beauvais pour mon nourrisson. — Les horreurs de la vie! Des enfans que j'ai vus naître pas plus grands que ça... condamnés à la récidive, qu'ils ont eu des deux, trois peines inflammantes que j'en suis restée putrifiée.

PREMIÈRE COMMÈRE, parlant vite.

La jeunesse d'aujourd'hui, je la connais, allez! — Est-ce que c'est vrai, madame la concierge, qu'elles ont commis un assassin dans la maison? Il paraît qu'elles avaient des pistolets. Elles ont tiré trois coups sur la chaire.

DEUXIÈME COMMÈRE.

Faut-il être malicieuses!

PREMIÈRE COMMÈRE.

Le pauvre cher homme n'a eu que le tems de se tapir sous son crucifix qu'il était massacré !

LE BRIGADIER, tranquillement.

Eh ! les anciennes, allez-vous-en de là.

DEUXIÈME COMMÈRE.

Brigadier, nous n'offensons personne, nous sommes posément sur la voie publique.

ARGO.

Voilà des langues qui parlent. Je vas leur causer deux mots, savoir ce que c'est que tout cela. — Eh ! la mère aux écus, prenez ici un petit verre.

DEUXIÈME COMMÈRE.

C'est pour vous obéir, mon major.

ARGO.

Qu'est-ce que c'est que tout ce tremblement là-dedans ?

DEUXIÈME COMMÈRE.

Vous ne savez donc pas tout ce qui s'est passé ?

ARGO.

Eh ! non, je ne sais pas. J'arrive ce matin avec le maréchal. Il m'a déposé là de sa voiture, comme un paquet. Je lui ai dit : « Maréchal, c'est très-bien, faites vos affaires. » J'ai

trouvé là quelques casseurs de croûtes, j'ai dit : C'est bon, nous allons rire un moment.

(Au brigadier.)

A ta santé.

LE BRIGADIER.

A la vôtre, capitaine.

DEUXIÈME COMMÈRE, trinquant et buvant.

Pour révérence vous faire, mon colonel. — Tenez, voilà la portière de la maison. On l'appelle la mère Pénitence.

ARGO.

Eh! dites donc, la maman, est-ce que la marmite est renversée là-dedans?

LA MÈRE PÉNITENCE.

Les pauvres petites! Ça me fait de la peine. Est-ce que monsieur vient chercher une des huit qui sont renvoyées?

ARGO.

Ah! j'en bâille. C'est tout le contraire : je voulais placer mes marmots dans cette cambuse-là. Il paraît que la garnison a fait des farces.

LE BRIGADIER, tranquillement.

Je vous disais, des bêtises. Capitaine, voyez-vous, je vas vous expliquer la chose : l'insurrection, quand elle est modérée, elle est bonne. On a des chefs vexatoires, des fois. Tenez, je

suis prévôt de danse, moi. Je dis au commandant : « J'ai mes petites économies, commandant, si ça vous faisait plaisir je ferais faire un pantalon bleu. Le dimanche, on aime à se mettre. » Il n'a pas voulu : assez causé, j'en ai fait faire un rouge.

DEUXIÈME COMMÈRE.

Un rouge ! C'est pas d'ordonnance, brigadier.

ARGO.

Eh ! la vieille, t'entends donc pas qu'il a bu son pantalon. Il était sûr de la mesure.

LE BRIGADIER, tranquillement.

Le vin de Saint-Denis à quatre sous. On s'amuse. Des bêtises.

DEUXIÈME COMMÈRE.

Ah! si vous voulez y mettre six et sept, c'est esquis comme du neptar. Tenez, demandez à la commère. Pas vrai, la commère? t'as pu t'en trouver témoin que nous avons dîné dimanche avec mon cousin et ma cousine la blanchisseuse. Un pari qu'il avait fait sur la rivière. Il s'est conduit élégamment. Nous avons eu un lapin et des pigeons à la clapaudine. Vous vous en seriez pas essuyé les doigts !

LE BRIGADIER, tranquillement.

Allons, allons, c'est bon. Allez donc vendre vos talmouses. Vous ennuyez le capitaine.

DEUXIÈME COMMÈRE, à sa camarade.

Est-il grossier ce soldat là !

LE BRIGADIER.

Au large, les vieilles !

LA MÈRE PÉNITENCE.

Est-ce que vraiment monsieur le capitaine vient chercher cette petite?

ARGO.

Quelle petite? Qu'est-ce que vous me chantez là !

LA MÈRE PÉNITENCE.

C'est qu'il n'y a plus qu'elle. Pauvre enfant, son père est mort à la guerre ! Elle n'avait plus qu'un oncle qui vient de mourir. Si je la mets à la porte, il faudra qu'elle couche dans la rue.

ARGO.

Elle est donc comme le capitaine Argo, la petite? Elle n'a pas de foyers.

PREMIÈRE COMMÈRE.

Elle n'a qu'à prendre mon homme. Il est coucou. Il la mènera à la porte Saint-Denis.

LA MÈRE PÉNITENCE.

Oui, et puis elle se trouvera sur le pavé de la place Louis XV à dix ans !— C'est vrai que ses petites camarades ont fait une quête pour elle.

ARGO.

Comment, triple Dieu, cet enfant est à l'abandon de tout le monde! —

(Il boit un dernier petit verre.)

Attends que je te parle. C'est la fille d'un militaire?

LA MÈRE PÉNITENCE.

Son père était chef de bataillon.

ARGO.

Une fille de bataillon abandonnée dans les rues ! Je l'adopte. Justement que je n'ai que des garçons. Donne-moi-la, la vieille, que je l'emmène à Saint-Bris au pas accéléré.

LA MÈRE PÉNITENCE.

Comment, monsieur, vous voulez?...

ARGO.

Allons, allons, militairement, ma grand'mère. Si on vous demande où est la petite, vous direz vivement : « Chez le capitaine Argo du deuxième léger, paysan à Saint-Bris. »

LA MÈRE PÉNITENCE.

Elle a beaucoup de talens. Elle lit toutes les écritures et elle brode au tambour.

ARGO.

Au tambour? Ça sera une bonne troupière !

Je voulais placer un de mes enfans; c'en est un autre qui m'arrive. Allons, mon ami Argo, ce sera un carré de pommes de terre de plus à planter. — Voilà tout.

(Il entre chez la concierge en la poussant et en chantant:)

Payez la dîme à l'indigence,
Et le bon Dieu vous bénira!

L'AMOUR QUI TUE.

§ 13. Vous avez été parée d'or et d'argent, et vêtue de fin lin et de robes en broderie de diverses couleurs.

§ 14. Et après cela, vous avez mis confiance en votre beauté, et vous avez rendu votre beauté abominable.

Ézéchiel, c. 16.

PERSONNAGES.

ADÈLE.

M. DOVILLIERS.

EUGÈNE D'ANGERVILLE.

LE COMTE DE SIVRI.

LA COMTESSE DE SIVRI.

ATHÉNAIS, leur fille.

FANNY, femme de chambre d'Adèle.

L'AMOUR QUI TUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BOUDOIR D'ADÈLE.

FANNY, ADÈLE, couchée sur un divan, une lettre à la main.

FANNY.

A la bonne heure! madame, vous êtes gaie aujourd'hui. Il y a bien six mois que je ne vous ai vue comme cela.

ADÈLE.

Oui, ma pauvre Fanny, je suis gaie; je ris, je pleure : je n'ai pas bien ma tête. Eugène est revenu!

FANNY.

M. Eugène?

ADÈLE.

Oui, ma Fanny; après une longue absence, des voyages qui m'ont tuée, je vais le revoir.

FANNY.

Je n'osais pas vous le dire, madame; mais je me doutais bien que son absence vous faisait du mal.

ADÈLE.

Je l'aime tant! Tu es heureuse, toi, pauvre petite : tu n'entends pas l'amour comme cela.

FANNY, naïvement.

Ah! je n'oserais pas, madame.

ADÈLE, comme à elle-même.

Sans lui, sans mon amour pour lui, que serais-je à mes propres yeux? — Une femme entretenue! une femme avilie!..... Mon amour m'élève : je le trouve noble, je le trouve grand. Eugène est un homme de mérite. Que je l'aime!... Et je t'assure qu'il m'estime, Fanny...

(Souriant.)

Mais je te parle un langage étranger : tu ne me comprends pas beaucoup.

FANNY.

Ah! madame, quand je ne comprends pas, je devine.

ADÈLE.

Tiens, je ne puis pas tenir en place. Je suis plus enfant que toi. Aujourd'hui, sois bonne, ma Fanny! Va t'informer de son retour. Dis-lui qu'il vienne. — Ah! que le tems est long!

FANNY.

Mais vous savez que M. Dovilliers doit venir...

ADÈLE, avec désespoir.

Ah! ne me désenchante pas, malheureuse!

Ne me parle pas de celui-là!..... Tu vas encore me rendre mes migraines, mes impatiences... Laisse-moi l'oublier!

FANNY, tremblante.

Madame, je ne vous en parlerai plus.

ADÈLE, à elle-même.

On dit que la pauvreté est un vice! — Oh! oui. Si j'étais née riche, quelle femme je serais! — Et quand je songe à ce que je suis!... M. Dovilliers est si bon! Il me traite comme sa fille. J'ai des momens où je rêve qu'il est mon père; mais quand je le vois, avec ses cheveux blancs, mendier un de mes regards, un mot... me donner de l'or pour que je l'aime!... Ah! il me fait pitié! Je le plains et je me déteste.

(Avec impatience.)

Tu es encore là, Fanny; je te croyais partie.

FANNY.

Remettez-vous, madame. Le voilà.

ADÈLE, se levant vivement.

C'est lui!... Ah! j'existe!

(Elle court à la porte, et s'arrête tout-à-coup en voyant M. Dovilliers.)

SCÈNE II.

Les Mêmes, M. DOVILLIERS.

M. DOVILLIERS.

Eh bien! qu'avez-vous donc toutes les deux? J'ai l'air d'un événement, moi, aujourd'hui...

FANNY, balbutiant.

Ah! c'est que... On n'attendait pas monsieur si tôt..... Madame s'ennuyait... et elle est bien contente de vous voir.

M. DOVILLIERS.

J'en suis, parbleu! charmé. Est-il vrai, mon ange, que vous en soyez contente?

ADÈLE, s'efforçant de rire.

Oui... sans doute...

(A part, se jetant dans une bergère.)

Ah! sans Eugène, je me jetterais par la fenêtre!

M. DOVILLIERS, frappant sur la joue de Fanny.

Bonjour, espiègle.

(Fanny sort en faisant signe à Adèle de se contenir.

M. DOVILLIERS, s'asseyant auprès d'Adèle.

Savez-vous, ma belle enfant, que je ne suis pas accoutumé à vous voir si rayonnante... je suis tenté de regarder cela comme une bonne fortune.

ADÈLE, distraite.

Hein!... que disiez-vous?...

M. DOVILLIERS, lui prenant la main.

Je dis que je ne t'ai jamais vue si jolie, si séduisante... Tes couleurs sont revenues; tu souriais en me voyant... Tu m'aimes donc un peu? — Ah! si tu me traitais comme cela tous les jours, je n'aurais bientôt plus que vingt ans!

(Il se rapproche.)

ADÈLE, se contraignant.

Si je vous traitais autrement... je serais bien ingrate!

(A part.)

Jouer la comédie!... quelle fange!

M. DOVILLIERS.

Tu deviens encore sérieuse?...

(Il lui baise la main.)

Sois bonne fille... tu sais que je me désespère quand je te vois triste. Il ne faut pas te gêner avec moi. As-tu envie de quelque chose?

ADÈLE, frappant du pied.

Ah! les voilà bien! Quel homme vous êtes! Croyez-vous que mon bonheur dépende d'un

cadeau?... Tenez, je vous dois beaucoup de reconnaissance; mais avec vos cadeaux continuels, vous m'êtes insupportable! — Laissez-moi!... j'ai besoin de ne pas vous voir! Vous ne savez que donner: votre amour a l'air d'une aumône!

M. DOVILLIERS.

Mais je n'ai pas voulu t'humilier, mon Adèle. Suis-je coupable de chercher à te plaire?

ADÈLE; elle le regarde attentivement, à part.

Pauvre homme! Il a raison.

M. DOVILLIERS.

Comment! voilà que tu pleures à présent?

ADÈLE.

Oui... je vous demande pardon... Je vous afflige, je le sais... Je me le reproche.

M. DOVILLIERS, ravi.

Ah! parle-moi donc ainsi, mon ange.

(Il vient se placer plus près d'elle.)

Ris un peu... Dis que tu n'es plus fâchée... Oh! que tu es jolie comme cela!

(Il l'embrasse.)

ADÈLE, le repoussant.

Laissez-moi... laissez-moi...

(Elle veut se lever.)

M. DOVILLIERS.

Ah! mon Adèle, reste... Aime-moi donc si peu que rien.

ADÈLE, à part, au désespoir.

Ah ! si je pouvais avoir un coup de sang !

(On sonne.)

M. DOVILLIERS, contrarié.

Qu'est-ce donc ?...

FANNY, entrant.

Madame, c'est un monsieur qui vous demande. Il serait bien aise de voir aussi M. Dovilliers.

ADÈLE, éclatant.

C'est Eugène !

(Fanny sort au moment où Eugène entre.)

SCÈNE III.

ADÈLE, M. DOVILLIERS, EUGÈNE.

ADÈLE.

Oui, c'est Eugène !

M. DOVILLIERS.

En effet; mais ce cher garçon, qu'est-il donc devenu? J'ai cru qu'il nous boudait parce que nous ne sommes pas Rossinistes.

EUGÈNE, *embarrassé.*

Mais point du tout, point du tout... j'ai voyagé, j'arrive d'Italie...

M. DOVILLIERS.

Adèle ne m'en avait rien dit.

ADÈLE, *à part.*

Quel supplice! quel supplice!

(*Elle froisse son mouchoir. Affectant de rire.*)

Ah! la Suisse, l'Italie, la terre classique, les arts, l'antiquité... c'est la passion des jeunes gens maintenant.

M. DOVILLIERS.

Eh! ma foi, je suis de son avis... Nos jeunes gens sont des penseurs aujourd'hui : ils étudient! Ils nous appellent l'ancien régime : ils disent que nous sentons la régence... Eh! verdieu! nous sommes encore les plus aimables auprès du sexe! Les femmes ont bien affaire de jeunes chimistes, de jeunes économistes, que sais-je?

(A Adèle.)

Tu souris : n'est-ce pas, mon ange, que j'ai raison?

EUGÈNE, souriant.

Allons, M. Dovilliers, vous nous faites meilleurs que nous ne sommes.

M. DOVILLIERS.

Non, non, non. Je tiens à ce que je dis. Je vais aller plus loin même : vous autres jeunes gens, vous avez gâté les jeunes femmes... Mais elles se mêlent de penser aussi! C'est ce que nous, nous n'eussions jamais souffert dans le tems.

EUGÈNE, regardant Adèle.

Autre siècle, M. Dovilliers.

M. DOVILLIERS.

Ah! voilà! autre siècle. — C'est le grand mot. La génération actuelle, les lumières : on n'entend que cela...

(*Se levant et prenant son chapeau.*)

Ah, çà! sans rancune. Venez-vous avec nous au Barbier, ce soir? Vous donnerez le bras à Adèle.

EUGÈNE, *avec embarras.*

Mais je ne sais... non. Cela m'est impossible. En ce moment surtout... A peine arrivé, des visites, des devoirs impérieux m'empêchent...

M. DOVILLIERS.

Liberté! liberté!... Eh bien! tenez compagnie à cette pauvre mignonne. Contez-lui vos voyages; tâchez de l'égayer.

(*Bas à Eugène, en s'en allant.*

Elle est toujours triste. Charmante enfant, mais froide en diable!

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ADÈLE, EUGÈNE.

(Adèle se jette à son cou, et reste quelques minutes en silence.)

EUGÈNE.

Mon Adèle!

ADÈLE, les larmes aux yeux.

Que je t'embrasse encore!... Laisse-moi me dédommager!... encore!...

(Elle se place près de lui, et garde ses mains dans les siennes.)

Ah! qu'il y a long-tems!... qu'il y a donc long-tems!

EUGÈNE, légèrement.

Et tu m'attendais toujours?

ADÈLE.

Non... Je ne t'attendais plus..... Je ne savais plus rien... Je me figurais être dans un veuvage dont le terme serait une vie nouvelle... Ah! ne ris pas de mon exaltation... Laisse-moi encore t'embrasser.

(Elle le regarde.)

Comme te voilà bruni! Voyons ta jolie petite

main de femme : elle est un peu moins douce. Mais tu as toujours l'air si jeune. Depuis un an que je ne t'ai vu, tu n'as pas pris un jour.

EUGÈNE.

Mais toi, Adèle, je te trouve changée...

ADÈLE.

J'ai été si malheureuse !

EUGÈNE.

Comment!... M. Dovilliers aurait-il?...

ADÈLE, avec violence.

Eugène, si tu m'aimes, ne prononce jamais ce nom-là !

(Avec douleur.)

Oh ! sans lui, j'aurais eu le droit d'exiger que tu fusses à moi toujours !

EUGÈNE.

Mais, Adèle, crains-tu donc?...

ADÈLE.

Craindre ! non.—Mais ta fortune est bornée ; moi perdue de bonne heure, habituée au luxe. Je t'ai vu : alors j'aurais voulu redevenir une autre femme... Mais, pour te plaire, il fallait briller; il fallait que tu fusses glorieux de ta maîtresse. Elle brille déshonorée !

(Elle pleure.)

Dans ta classe, on ne peut songer qu'à un ma-

riage, à une dot... à ce que la société nomme des vertus... Oh! tu te marieras... Il le faudra... C'est une époque de la vie pour vous. Promets-moi de me le dire?

EUGÈNE, vivement.

Oui, Adèle, je veux...

ADÈLE, l'interrompant.

Ou plutôt, je te le dirai moi-même. Une femme comme moi sait quand elle vieillit. Alors je ne serai plus que ton amie; tu es si bon, si parfait, tu me rendras encore heureuse. N'est-ce pas, mon Eugène, je suis une folle raisonnable?

EUGÈNE, l'embrassant.

Voilà comme je t'aime. N'est-ce pas que tu seras toujours mon amie?

(Gaîment et lui secouant la main.)

Mon camarade? L'amour passe, et puis, vois-tu, nous autres, nous ne pouvons pas échapper aux affaires... On a des supérieurs, des parens, qui veulent vous voir arriver et qui n'entendent rien au sentiment... Que mon père vienne me proposer un poste diplomatique, un... mariage...

ADÈLE, le regardant attentivement.

Continue.

EUGÈNE, hésitant.

Que lui dirai-je? que je suis amoureux, que

je t'adore... Il ne se fâchera pas, il ne me déshéritera pas, parce que les pères ne se fâchent et ne déshéritent plus que dans les comédies; mais il me rira au nez, il le contera à tous ses amis, aux femmes, aux ministres, et, en moins de huit jours, tout Paris saura que je vis avec...

ADÈLE, d'une voix altérée et tremblante.

Achève... ne crains rien... Je puis tout entendre... Pourquoi tant de détours?...

(Avec force.)

Tu es amoureux d'une autre femme!

EUGÈNE, lui prenant les mains.

Non, mon Adèle; je te le jure, je n'aime que toi... En Italie, en France, je ne pensais qu'à toi...

ADÈLE, se jetant à son cou.

A la bonne heure! Pourquoi donc me tourmenter? Ne me parle ni de ta famille, ni de places, ni d'ambition... As-tu donc cessé de me connaître? Ne sais-tu pas comme je t'aime, pour toi seul?... Eugène, sois heureux à ta manière: je jouirai de ta grandeur, de tes succès... Pourvu que je te voie de tems en tems, que tu ne m'oublies pas... Tiens, quand je t'ai vu pour la première fois, je t'ai deviné comme si je te connaissais de toute la vie. Je prévoyais qu'il y avait autre chose en toi que ce jeune élégant que tu étais alors. Oh! que ta mise était de bon

goût! — Cela te fait rire. Sans doute, l'élégance nous charme; mais ce n'est pas ce qui nous retient: moi surtout, il ne faut pas me confondre avec ces femmes frivoles..... Ah! le joli camée que tu as-là?

EUGÈNE.

C'est une Érigone. Je l'ai achetée à Rome.

ADÈLE, détachant le bouton.

Il faut me le donner, monsieur; maintenant que les femmes mettent des chemises d'hommes, je le porterai. Il m'ira très-bien.

(Examinant la pierre.)

Mon Dieu! que cela fera de l'effet! Il n'y a que mon Eugène pour avoir de ces choses-là.

(Elle l'embrasse à plusieurs reprises.)

Répète-moi que tu m'aimes.

EUGÈNE.

Mais sans doute, ma chère Adèle.

ADÈLE, l'imitant.

Sans doute...

(Avec violence.)

Cette réponse! J'aimerais autant que tu me dises que tu ne m'aimes pas?—Autrefois, quand je te demandais cela, tu me serrais les poignets à me faire mal, et tu me disais que tu me tuerais si je pouvais douter de ton amour.

(Soupirant.)

Ah! ce n'est plus comme cela.

EUGÈNE.

Voilà bien les femmes! Quand on ne perd pas l'esprit avec elles...

ADÈLE.

Les femmes! Si tu éprouvais encore quelque chose pour moi, tu ne parlerais pas ainsi : on n'est pas une femme pour son amant. Tu ne m'aurais jamais comparée à personne autrefois! Mais, tandis que je passais ma vie dans ma chambre à pleurer, à me désoler, tu as appris à vivre sans moi : tu n'as plus besoin de me voir. Tu es venu parce qu'il fallait venir, parce que tu es bon, que tu aurais cru me faire de la peine... Mais, je le vois bien, tu ne m'aimes plus!

EUGÈNE, la prenant dans ses bras.

Adèle!...

ADÈLE.

Peux-tu me cacher, à moi, ton air détaché et tranquille? Non, tu ne m'aimes plus, mais tu me trompes par générosité.

(Pleurant.)

Il eût mieux valu ne pas te revoir... Ta pitié me fera mourir!...

(Elle fond en larmes, et se cache le visage dans le sein d'Eugène.)

EUGÈNE.

Adèle, ne pleure pas! Encore les scènes d'au-

trefois... Tu connais bien mon cœur; je t'aime, je t'adore...

ADÈLE.

Eugène... je te crois... j'ai besoin de te croire... Oh! mon Eugène... Sans lui rien ne m'est rien... Avec toi... vivre un an... et... mourir...

SCÈNE V.

LA CHAMBRE A COUCHER D'ADÈLE, LE LENDEMAIN.

(Adèle est couchée. Sa toilette de nuit est galante et recherchée. Elle prend du chocolat tout en causant avec Fanny qui va et vient dans la chambre.)

ADÈLE.

Tiens, ôte-moi tout cela..... Je n'ai pas faim; je suis trop heureuse, trop contente.

FANNY.

La drôle de chose!... Quoi! madame, le plaisir vous ôte l'appétit?... Moi, c'est tout le contraire : quand j'ai du chagrin, je ne mange pas...

ADÈLE, souriant.

Oui, mignonne, cela arrive aussi le plus souvent.

(Se fâchant tout-à-coup.)

Ah!... maladroite! vous avez manqué de casser la tasse... Elle me vient de lui! Tu le sais bien, et tu n'y mets pas la moindre précaution... Posez-la sur cette table; je vous défends d'y toucher jamais.

FANNY.

Heureusement, il n'y a pas de mal.

ADÈLE, regardant la tasse.

Comme elle est simple ! mais aussi qu'elle est de bon goût !...

(A Fanny.)

Il va venir, n'est-ce pas ? N'a-t-il pas dit hier qu'il viendrait ce matin ?...

FANNY.

Non, madame ; il me semble que M. Eugène vous a annoncé que beaucoup d'occupations... des visites importantes le priveraient...

ADÈLE.

C'est juste !... je l'avais oublié... Je devrais être faite à son absence !...Au contraire; depuis hier, c'est un siècle.

FANNY.

On sonne... Je suis sûre que c'est M. Dovilliers... Voilà déjà deux fois qu'il...

ADÈLE.

Et l'imbécile de Georges qui ouvre !... Si c'est lui, qu'il n'entre pas... dis-lui que je suis très-mal, que je me meurs... Non, non... il s'alarmerait, il me tuerait de tendresse..... Va, ma Fanny, congédie-le : délivre-m'en; aie de l'esprit, bonne petite... Si je le vois ce matin, je serai maussade toute la journée.

FANNY, entr'ouvrant la porte.

C'est une voix de femme... C'est M[lle] Félicie.

ADÈLE.

Cette folle-là se lève donc à neuf heures?..... Laisse-la entrer... Son babil me distraira. Toute sotte qu'elle est, je me figure qu'elle me comprend quand je parle de lui.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FÉLICIE.

FÉLICIE, en négligé galant.

Bonjour, mon ange; encore couchée : es-tu malade?

ADÈLE.

Non, je sors du bain.

FÉLICIE l'embrasse.

Ah! que j'aime ta marmotte!... Est-ce du tulle anglais?...

(Fanny sort et rentre plusieurs fois pendant cette scène.)

ADÈLE.

Que sais-je?...

FÉLICIE.

Te voilà heureuse : ton prince Eugène est revenu.

ADÈLE.

Elle sait déjà cela!

FÉLICIE.

Je viens de le rencontrer.

ADÈLE.

Bah!

FÉLICIE.

Il entrait dans la rue de l'Échelle; une voiture très-élégante... Il portait un uniforme tout neuf...

ADÈLE.

C'est singulier!... il ne m'a rien dit. Sans doute, il veut me surprendre... Il doit être charmant sous ce costume!

FÉLICIE.

Un amour.

ADÈLE.

Il a de l'ambition; je le sais. Oh! il parviendra! J'en suis bien aise : moi, je ne puis avoir d'ambition que pour lui.

FÉLICIE.

C'est un bien faux calcul, va!... Je t'avoue, ma chère, qu'à ta place, je tremblerais toujours...

ADÈLE.

Comment?

FÉLICIE.

C'est si dangereux!... Car enfin, M. Dovilliers t'aime, n'est-ce pas?

ADÈLE.

Il m'aime... Quelle impertinence! Malheureusement il m'aime trop.

FÉLICIE.

Comme chacun est fait différent!... Vois-tu, je ne pense pas comme toi... Ah! ma chère, les jeunes gens, c'est si dangereux!... Mon petit baron est bien : tu l'as vu deux fois... n'est-ce pas? Mais un jeune homme de vingt-trois ans!...

ADÈLE, souriant.

S'il n'a que ce défaut-là...

FÉLICIE.

Oui, ça te fait rire; mais je m'entends, un homme d'un certain âge est toujours plus attaché, et plus généreux.

ADÈLE, à part.

La malheureuse! quelle vilenie!

FÉLICIE.

Nous ne sommes pas toujours jeunes, ma chère : je compte avec moi-même; moi, j'ai de l'ordre... D'ailleurs, j'ai toujours craint les jeunes gens... Du reste, le petit baron ne me déplaît pas... Il me fait des cadeaux... Mais aussi je suis sage.

ADÈLE, à part.

Ignoble tout-à-fait.

(Haut, avec ironie.)

Comment donc? mais, je vous admire : avoir de l'ordre, c'est une qualité précieuse..... être sage, c'est fort estimable!

FÉLICIE.

N'est-ce pas donc? on doit songer, avant tout, à se faire un sort?... Toi tu es madame aux grands sentimens... M. Dovilliers lui-même se plaint que tu ne lui demandes jamais rien... Ah! si c'était moi!

ADÈLE, malignement.

Oh! oh! tout le monde n'a pas les mêmes vertus.

FÉLICIE.

Cela vient du caractère... Moi, je ne te blâme pas... mais je te donne un conseil d'amie : ton Eugène est bien gentil... je ne dis pas... mais c'est très-dangereux, et cela peut te jouer un mauvais tour.

ADÈLE, avec affectation.

Bonne petite!..... C'est par intérêt pour moi qu'elle parle ainsi.

FÉLICIE, s'animant.

Oh! oui... Vois-tu, tu as trop bon cœur, et tu en seras dupe... On ne doit pas dédaigner le certain pour l'incertain.

ADÈLE, riant très-fort.

Ah! ah!... jusqu'à des proverbes... C'est de l'or.

FANNY, rentrant.

Madame, voici vos journaux.

ADÈLE, les prenant, à part.

Ils viennent bien pour interrompre le sermon.

(Haut.)

Follette, tu n'es pas gauche au moins?

FÉLICIE.

Comment! tu lis des journaux?... Moi, il n'y a pas de danger : je n'y comprends rien... Mais j'achète toutes les pièces des Variétés et les romans de Paul de Kock; ça m'amuse au moins, et puis ça me fait une bibliothèque.

ADÈLE, lisant.

Je tombe précisément sur un article qui concerne Eugène.

FÉLICIE.

Tiens, le journal parle de lui : cela te flatte.

ADÈLE.

C'est bien cela...

(Elle lit.)

« M. Eugène d'Angerville est nommé gentil-
» homme honoraire de la Chambre du Roi... »

FÉLICIE.

Je l'ai toujours dit : si tu ne l'aimais pas tant, cet homme-là pourrait te faire un sort.

ADÈLE, lisant toujours.

Encore : « Immédiatement après la messe,
» S. M. a reçu en audience particulière M. le

» comte d'Angerville, et a signé le contrat de
» mariage du jeune comte Eugène d'Angerville
» avec Mlle Athénaïs de Sivry...» Son contrat...
lui!...Non, non, ce n'est pas lui!...

FÉLICIE.

Comment! il se marie donc?

FANNY.

Est-il possible, madame?

ADÈLE, stupéfaite.

Marié!... Eugène marié!...
(Désespérée.)
Ah! on n'assassine pas comme cela!
(Elle déchire le journal avec ses dents. Pleurant.)
Il faut donc le croire!... C'est donc vrai!... Ah! je suis bien malheureuse!
(Elle se cache la figure.)

FANNY, émue.

Quelle trahison!...

FÉLICIE.

Voilà ce que c'est que les jeunes gens!
(A Adèle, qui reste comme anéantie.)
Reviens, calme-toi, ma poule: le premier moment, je sais ce que c'est... Enfin quand je le disais, il n'y a qu'un instant, je l'aurais parié.

ADÈLE, reprenant son calme.

S'il me l'eût dit hier, je lui aurais pardonné...

Oui, parce qu'il aurait montré du courage...

(Se tordant les doigts.)

Ah! une femme comme moi qui veut de la vertu, qui croit à la vertu!

(Regardant Félicie et Fanny fixément.)

Les sottes femmes! elles ne pleurent pas.

FÉLICIE.

Pauvre Adèle, ne dis pas cela; nous nous affligeons avec toi... Tu sais combien j'ai eu de malheurs!...

ADÈLE, froidement.

Moi, non plus... je ne puis pleurer; ma gorge est en feu, mais pas une larme... Est-ce force ou faiblesse?

(Tendrement.)

Mes amies, parlez-moi donc, consolez-moi... dites-moi quelque chose... Je suis dans un état que je ne comprends pas : il me semble que je viens de supporter une opération douloureuse... Je souffre encore... Il me semble que c'est ce bras-là que l'on vient de me couper.

FÉLICIE.

Oui, ça fait toujours cet effet-là... Dieu! peut-on se faire du mal comme cela à plaisir! Ce n'est pas raisonnable, car enfin si M. Dovilliers...

ADÈLE, furieuse.

Malheureuse!... Je te demande des consolations, et tu me parles de cet homme?

FANNY, s'approchant.

Madame, vous êtes très-mal : je vais envoyer chez le docteur...

ADÈLE, sèchement.

Je vous le défends.

FÉLICIE.

Voyons, voyons, ma bonne : il faut se faire une raison... Est-ce qu'on doit aimer comme cela ?... Je te jure que moi, dans ta position...

ADÈLE, avec amertume.

Toi !... toi !... Eh ! sans doute, toi !... Es-tu une femme, toi ?...

FÉLICIE.

Tu t'agites, tu vas prendre du froid.

(Bas à Fanny.)

Voilà sa tête qui bat la campagne.

(Haut à Adèle.)

Ma chérie, tu me fais de la peine de te voir comme ça.

ADÈLE.

Eh bien ! je suis un enfant, je l'avoue ; pardonne-moi... Donne-moi des conseils : ne parlons plus d'Eugène ; je ne veux plus y penser...

FÉLICIE.

A la bonne heure ! voilà comme je t'aime... Ah ! si tu m'avais toujours écoutée... Je t'assure que tu avais tort de rudoyer ce pauvre mon-

sieur... C'est un bien brave homme : et, si tu avais su t'y prendre, je voudrais seulement avoir le demi-quart des cadeaux qu'il t'aurait faits...

ADÈLE, à part, avec un sourire forcé.

Voilà comme elle me comprend !.. la pécore !

FANNY, vers la porte.

Madame, c'est lui-même, M. Dovilliers.

FÉLICIE, se rapprochant d'elle.

Ah ! contiens-toi, contiens-toi !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. DOVILLIERS.

M. DOVILLIERS.

Qu'est-ce donc? En vérité, je m'attends toujours à quelque malheur. Voilà trois fois que je viens.

FÉLICIE.

Ah! c'est monsieur. Prenez donc la peine de vous asseoir.

M. DOVILLIERS.

Comment! elle est couchée! Pauvre petite, je m'attendais à quelque caprice; mais il paraît que c'est plus sérieux.

FÉLICIE, s'approchant du lit.

Adèle, c'est monsieur; dis donc bonjour à monsieur.

(Bas à Adèle.)

Ne sois donc pas comme cela; il va se douter...

(Se retournant vers M. Dovilliers.)

C'est ses palpitations, voyez-vous...

M. DOVILLIERS.

Allons, allons, calme-toi, mon enfant... Je ne veux pas te chagriner.

(Il se met dans un fauteuil près du lit, prend la main d'Adèle, et la baise.)

ADÈLE, d'une voix étouffée.

Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il est bien tard ?

(Regardant M. Dovilliers.)

C'est vous, monsieur... mon ami...

(Avec un mouvement brusque.)

Ah ! quel rôle ! quel rôle !

FÉLICIE, allant vivement à elle, à M. Dovilliers.

Tenez, un mouvement nerveux...

(Haut.)

Veux-tu que je te donne ton flacon ?...

(Bas.)

Encore, tu vas te perdre...

M. DOVILLIERS.

Eh bien ! vous savez la grande nouvelle ? Notre gentil voyageur, Eugène d'Angerville, se marie...

ADÈLE, prenant tout-à-coup un air calme et gai.

Ah bah !... vraiment ?

M. DOVILLIERS.

Oui ; il paraît que cela se passera à la campagne. J'ai quelques liaisons d'intérêt avec la famille ; j'ai reçu la lettre d'invitation ce matin.

ADÈLE, avec un sourire plus forcé.

Ce matin?...

M. DOVILLIERS, la tirant de sa poche.

La voilà, ma foi.

ADÈLE, la prenant nonchalamment, et l'examinant.

Ah! oui... c'est vrai... Les noms de la femme... les titres du mari...

M. DOVILLIERS.

Une riche héritière... C'est un parti convenable.

ADÈLE, d'une voix à demi étouffée.

Très-convenable...

M. DOVILLIERS.

Une charmante famille... Il sera très-heureux.

ADELE, se levant tout-à-coup sur son séant, et froissant la lettre dans ses doigts.

Heureux!... Ah! cette lettre est écrite avec mon sang!...

(Elle sort de son lit avec précipitation; M. Dovilliers se recule effrayé.)

M. DOVILLIERS.

Qu'est-ce donc?

FANNY, se jetant au-devant de sa maîtresse.

Madame!

FÉLICIE, retenant Adèle.

Le transport! Ah! quelle imprudence!

M. DOVILLIERS.

Eh! mon ange, calme-toi...

ADÈLE, hors d'elle.

Non, je n'aurai pas la lâcheté de me contraindre plus long-tems!... La vie m'est odieuse!...

FÉLICIE, tremblante.

Décidément elle n'a plus sa raison...

ADÈLE, prenant le bras de M. Dovilliers, et le regardant fixément.

Je vous plains. C'est lui que j'aime, lui, lui qui me tue!—Ah! laissez-moi! laissez-moi donc mourir!

(Elle court à la croisée, et l'ouvre précipitamment.)

M. DOVILLIERS, la retenant avec force.

Adèle! arrête!

FÉLICIE.

La malheureuse!

FANNY, se jetant aux genoux d'Adèle, et les embrassant en pleurant.

Est-il possible! madame! Est-ce que nous ne sommes plus vos amis?

ADÈLE, émue et la regardant.

Ah! toi!... oui...

(Portant la main à son front.)

Mon désespoir est encore une faiblesse. Ce sera la dernière.

(Avec calme.)

Vous savez vous tous maintenant. Eh bien! qu'attendez-vous?... Chassez-moi... M'écoutez-vous, monsieur? me comprenez-vous bien?

M. DOVILLIERS, avec douceur.

Assieds-toi, Adèle... Sois calme, et écoute-moi. Je te pardonne, j'oublie tout... Tu as aimé Eugène?...

ADÈLE, se levant avec fierté.

Je l'aime encore!

M. DOVILLIERS, la faisant rasseoir de nouveau, avec calme.

Et je te plains à mon tour : car moi aussi je t'aime... Je t'en ai donné bien des preuves, je crois... Veux-tu la dernière, la plus forte de toutes?... Oublie un amour fatal : l'absence et mes soins pourront te guérir.—Nous quitterons Paris...

FÉLICIE.

Quel bonheur!

ADÈLE, se tordant les bras.

Votre maîtresse!... toujours votre maîtresse!

M. DOVILLIERS, s'animant.

Tu seras ma femme! Oui, je t'épouse. Mes biens, mon nom, je t'offre tout. Adèle, aime-moi.

ADÈLE, lui prenant les mains, et avec une émotion vraie.

Oh! monsieur, vous êtes bien généreux, sans doute... Mais le serai-je moins que vous en re-

fusant? Non, je ne mérite ni votre main, ni votre cœur... Je vous ai trompé...

(Avec énergie.)

J'en suis bien punie : voyez comme il me méprise!...Vous me parlez de fortune, de mariage : voulez-vous épouser une femme perdue, une femme morte!...

M. DOVILLIERS.

Mon Adèle... mon Adèle... ta raison est égarée!

ADÈLE.

Ah! c'est assez, monsieur; ceci devient un supplice! Éloignez-vous... sortez... Tout ici vous appartient. Vous pouvez en disposer. Demain je ne serai plus chez vous.

M. DOVILLIERS, tombant à ses genoux, et lui prenant les mains.

Adèle, seras-tu sans pitié?...

ADÈLE.

Laissez-moi!... Sortez!... Je le veux... Je veux être seule...

M. DOVILLIERS, toujours à ses genoux.

Adèle!...

ADÈLE.

Ah! c'est trop!

(Elle ouvre une porte, et se précipite dans une chambre voisine.)

M. DOVILLIERS, se relevant.

Fanny, ne la quittez pas.

FANNY, pleurant.

Éloignez-vous, monsieur; n'augmentez pas son désespoir.

(Dovilliers sort en silence; Félicie le suit jusqu'à la porte.)

FÉLICIE, à M. Dovilliers.

Vous êtes un bien honnête homme. Ce n'est pas un jeune homme qui ferait cela!

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

LE BOUDOIR D'ADÈLE.

FANNY, ADÈLE.

(Adèle est sur un sopha, le visage caché contre les coussins, et sanglote. Fanny entr'ouvre timidement la porte.)

ADELE, se relevant avec précipitation.

Que voulez-vous encore? m'épier toujours... Craignez-vous que je me détruise? La sotte!

FANNY.

Madame, promettez-moi bien...

ADÈLE.

Allez! — Si j'ai besoin de vous, je sonnerai.

(Fanny jette un dernier regard dans la chambre, et referme la porte.)

ADÈLE.

Oui... ma première idée a été de me tuer... Mais quelle pâle vengeance! Il triompherait dans le monde... Une femme morte pour lui!... Son amour n'a jamais été comparable au mien : car il supportait Dovilliers, il flattait ce vieil-

lard, il lui serrait la main... Ah ! le misérable !... Non, je ne l'aime plus ; j'ouvre les yeux... Mais il me tue en me désabusant... Cet air naïf... tant de noirceur, quand je lui ouvrais le fond de mon ame... Ah ! la confiance trahie à ce point-là est un crime : j'y répondrai par un crime !... Cependant il est bien jeune !... il est charmant ! — Mais moi, ne suis-je pas jeune aussi, belle?... Oh ! il m'a assassinée le premier !... le poison... le poison... Je serai aussi lâche que lui... Je ne suis pour lui qu'une créature dont on jouit à son gré... Oui, je sens déjà qu'il m'a dégradée, car je ne pense plus qu'à la vengeance !... Me voilà une femme commune, une fille !...

(Elle entend un orgue dans la rue.)

Il est tard... Il y a donc bien long-tems que je suis seule, car c'est l'heure où ces gens-là rentrent.

(Elle s'approche de la fenêtre, lève le rideau, et regarde.)

Tout fermé... les rues obscures... l'isolement du vice et du crime... et là des femmes !... Leur amour est funeste... Et me voilà réduite à être leur camarade !...

(Elle s'approche d'une toilette et chiffonne plusieurs robes.)

Du luxe, partout du luxe !... Je voudrais des haillons !

(Elle jette négligemment un schall sur ses épaules, prend un bonnet élégant, et le rejette ; elle se dispose à sortir tête nue. Fanny ouvre la porte.)

FANNY, avec crainte.

Madame, ne vous couchez-vous pas ?

ADÈLE, s'arrêtant tout-à-coup.

Non. Attends-moi. Je rentrerai tard.

FANNY.

Quoi ! vous sortez ? Ah ! madame... cet état... ce désordre dans votre toilette...

ADÈLE, se regardant.

Ah ! oui... Cette toilette, elle est bonne pour le cloaque où il m'a plongée !

FANNY.

Ma chère maîtresse, laissez-moi vous suivre !... Je ne vous quitterai pas !...

ADÈLE.

Pauvre enfant !... Me suivre... me suivre partout... Tu as donc bien du dévouement ?

FANNY, émue.

Eh ! mon Dieu ! si tout le monde vous abandonne ?

ADÈLE.

Ah ! tu me déchires le cœur ! Eh bien ! viens, viens donc. J'y consens...

SCÈNE IX.

UNE RUE.

Le même soir.

ROSALIE, CHAMPEAU.

CHAMPEAU, se retournant avec vivacité, brusquement.

Eh bien! qu'est-ce que c'est?

ROSALIE.

Vous passez bien fier, monsieur.

CHAMPEAU.

Laissez-moi! Ce n'est pas l'heure de causer dans les rues.

ROSALIE.

Pardi! n'avez-vous pas peur?

CHAMPEAU.

Peut-être.

ROSALIE s'éloigne en riant.

Ah! ah! prenez donc garde qu'on vous enlève!

CHAMPEAU, s'arrêtant.

Eh! Dieu me pardonne, c'est Rosalie!...

ROSALIE.

Oui... Tiens, vous me connaissez?

CHAMPEAU.

Malheureuse! c'est toi! Que fais-tu ici? Quel tableau pour ton pauvre père, s'il te rencontrait là?

ROSALIE.

Ah! mon père!...

(Avec colère.)

Pourquoi me parlez-vous de mon père? vous.

CHAMPEAU.

Le brave homme! il aimerait mieux te savoir morte que là où tu es.

(La regardant.)

C'est là cette Rosalie..... qui était gentille..... sage... Qui venait jouer avec mes enfans... Que je traitais comme mes propres filles.

ROSALIE.

Oui, dans le tems, c'est vrai..... Vos filles... n'en soyez pas si enorgueilli... Quand un homme les aura séduites... vous les chasserez aussi, vous, car vous êtes dur..... Ça fera des filles comme moi... Il ne faut pas grand'chose pour faire une fille comme moi, allez!

CHAMPEAU.

Mes filles! J'aimerais mieux les égorger de

mes mains que de les voir sur le pavé comme toi!

ROSALIE, lui prenant le bras, avec force.

Vous feriez bien! Elles seraient plus heureuses!

(Émue.)

C'est égal, ne dites pas à mon père que vous m'avez rencontrée. — Adieu, père Champeau.

(Elle fredonne en s'éloignant :)

Toi qui connais les houzards de la garde...
Ta, la, la, la...

CHAMPEAU, la regardant.

Pauvre fille! Faut-il la plaindre ou la blâmer?

(Il s'éloigne.)

SCÈNE X.

ADÈLE, suivie de FANNY.

FANNY.

Oh! madame, au nom du ciel, dites-moi où vous allez?

ADÈLE, s'arrêtant d'un air égaré, à elle-même.

Oui, ma résolution est prise... Ma vengeance est prête!..... c'est la seule. On a vu des femmes sacrifier leur vie; mais leur beauté!... C'est un sacrifice humain que je fais-là!... Ce qui me console, c'est que je n'y survivrai pas!

(Elle regarde autour d'elle.)

FANNY, timidement.

Madame, vous êtes bien agitée... Voyez donc où nous sommes.

ADÈLE, regardant.

Que suis-je pour lui?..... une prostituée..... rien de plus... Il m'a foulée aux pieds... Il m'a

jetée dans la fange; je l'y entraînerai avec moi!

(A Fanny, avec force.)

Entrons!

FANNY, épouvantée.

Là! madame!!!

ADÈLE, froidement.

Oui, là.

SCÈNE XI.

LA CHAMBRE A COUCHER D'EUGÈNE.

Trois jours plus tard.

EUGÈNE seul, puis ADÈLE.

(Il est en négligé, debout, près d'une table sur laquelle est une bougie. Il est occupé à brûler quelques lettres.)

(Jetant un coup d'œil sur la lettre qu'il tient à la main.)

J'étais à Rome quand je reçus celle-ci..... Je m'en souviens encore..... Je revenais du Corso avec la belle comtesse Martinetti... Quand on me l'apporta, elle se mit à rire...

(Il regarde l'adresse.)

Au fait, Adèle aurait dû apprendre à mieux former son écriture... Il y a des choses qui décèlent toujours ces femmes-là... Point de faiblesse.

(Il suspend la lettre au-dessus de la flamme, et la lit tandis qu'elle brûle ; lisant :)

« Tout me manque... Je suis triste, de mauvaise
» humeur... Celui qui peut seul me rattacher à
» la vie n'est plus là... Plus de plaisir, plus de
» bonheur sans toi... »

(Il retire la lettre à demi brûlée.)

Pauvre Adèle, elle m'aime! Je ne pourrai jamais lui dire que je me marie. Comme elle écrit pour une fille comme celle-là!

(Il lit encore.)

« Trois mois de bonheur avec toi et la mort
» m'eussent consolée de tout!..... Oh! reviens,
» reviens... Mais si tu avais changé, reste loin
» de moi, car malheur s'ensuivrait!... »

(Avec colère.)

Encore des menaces!

(Il remet la lettre au feu, la jette sur le parquet, et trépigne sur les cendres.)

Croit-elle me faire peur? Si elle était là, je lui dirais tout!

(Adèle est entrée très-doucement, et se place devant lui; l'apercevant :)

Ah!

ADÈLE, avec intention.

Je ne voulais pas vous faire peur.

EUGÈNE, troublé.

Adèle... y songes-tu?... Venir me voir... dans l'hôtel de mon père... Si l'on t'avait vue!...

ADÈLE.

Est-ce aujourd'hui que tu te maries?

EUGÈNE.

Elle sait tout!—Adèle, je te jure que je voulais... mais... la crainte... Que tu es pâle!... Es-tu malade?...

ADÈLE.

Le chagrin, n'est-ce pas? Monsieur craint peut-être que je ne meure? Orgueilleuse bonté!

EUGÈNE.

Adèle, je t'en supplie... crois bien...

ADÈLE.

Ne craignez rien, Eugène. Vous m'avez rendue raisonnable.

(Elle s'assied.)

Vous eussiez pu me montrer plus d'amitié, plus de confiance. Je ne vous cacherai pas que votre dissimulation m'a fait un mal affreux... que la découverte de votre perfidie m'a jetée dans un délire qui vous ferait frissonner... J'ai cru que je deviendrais folle..... Je roulais dans ma tête des projets épouvantables!... Maintenant, Eugène, c'est fini : je suis calme... J'avais juré de m'en aller bien loin, de ne plus vous voir... Il m'a été impossible... J'étouffais, je serais morte, si je n'étais venue ici! Laisse-moi là encore quelques momens; ensuite je m'en irai, et tu n'entendras plus parler de moi!

EUGÈNE, se mettant à genoux auprès d'elle.

Adèle... un jour, tu me rendras plus de justice... Tu ne sais pas combien il m'en a coûté pour renoncer à toi!... combien de tems j'ai résisté à mon père...

ADÈLE.

Eugène, te rappelles-tu la première fois que je vins te voir? C'était aussi dans cette chambre. C'est toi qui m'ouvris la porte... Je vins m'asseoir là, sur ce canapé, et toi tu pris un coussin sur lequel tu te mis à genoux devant moi... comme te voilà...

EUGÈNE.

Adèle... je me marie pour obéir à mon père... à ma mère qui m'en a supplié en me baisant les mains; mais je t'aime encore, je t'adore toujours comme ce jour-là.

ADÈLE, le regardant attentivement.

Non; tu veux paraître malheureux pour me faire plaisir.

EUGÈNE.

Mon Adèle, nous pourrions être heureux encore! Ce n'est pas mon cœur que je donne aujourd'hui... Tiens, je sens que j'ai eu tort de ne pas tout te dire; mais tes violences m'effrayaient. A présent je vois que tu es remplie de raison, que tu comprends bien la nécessité...

(Adèle le regarde fixément, et l'écoute avec une attention extrême.)

Moi, n'ai-je pas été obligé de me soumettre à partager avec un Dovilliers?...

ADÈLE.

Vous avez raison. Mon chagrin n'est qu'une

impertinence... Je suis une malheureuse... une catin qui trompe celui qui la paie!

(Elle se lève.)

Ah! laissez-moi!... Laissez-moi partir!... Je sens que je ne pourrais résister à l'envie de me venger!

EUGÈNE, la retenant.

Je ne te comprends plus, Adèle. Que t'ai-je dit qui pût t'offenser ?... Je ne te parlais de cet homme que pour t'offrir de le quitter... Désormais je pourrai te donner tout ce qu'il faisait acheter si cher... Tu ne dépendras plus de lui, de personne... Tu me disais que nous serions amis un jour... Tiens ta promesse : accepte ce que je t'offre...

ADÈLE.

Tu m'aimes! Tu m'aimes comme tu peux aimer, en me méprisant!

(Elle se frappe le front.)

Que je suis lâche! j'aimerais mieux être sa maîtresse que la femme d'un autre!

EUGÈNE, lui prenant les mains.

Ma bonne petite Adèle, ne te rends pas malheureuse par des chimères... Tu vis hors de la société; tu te crées un monde à ta façon...

(Lui baisant la main.)

Il ne faut pas être exaltée comme cela!...

ADÈLE, à elle-même.

Ce n'est pas sa faute... Il ne m'a jamais comprise... J'en ai fini avec ma vie... Mais point de vengeance... point de crime... Qu'il soit heureux !

EUGÈNE.

Tu as la fièvre... C'est moi... c'est moi... Je suis bien coupable; mais je te forcerai de me pardonner.

(Il la prend dans ses bras et l'embrasse.)

ADÈLE, cherchant à se soustraire à ses caresses.

(D'une voix altérée.)

Eugène !... Eugène ! ne m'embrasse pas !... Tes baisers me font frémir !... Non, non, je t'en supplie !... Eugène, je me tuerais, si je ne pouvais pas te résister !

EUGÈNE, légèrement.

Ah ! je vois, tu as fait le serment de me tenir rigueur.

(Avec ironie.)

Est-ce un conseil de Mlle Félicie ?

ADÈLE, hors d'elle.

(A elle-même.)

Me juger ainsi !... L'infâme !...

EUGÈNE.

Tu ne dis rien ? C'est bien cela. Oh ! vous voilà bien toutes !...

ADÈLE, en fureur.

Nous autres filles, n'est-ce pas?...

(Cessant de le repousser.)

Eugène, j'avais tort de te résister... Maintenant je n'ai plus rien à te refuser.

SCÈNE XII.

UNE SALLE DE BAL, RICHEMENT DÉCORÉE. ON DANSE DANS PLUSIEURS SALONS. DES DOMESTIQUES VONT ET VIENNENT, PORTANT DES RAFRAICHISSEMENS.

MADAME D'ANGERVILLE, arrivant avec EUGÈNE.

MADAME D'ANGERVILLE.

Ah! te voilà, mon enfant : je te cherche partout; j'avais besoin de te voir. Notre bal est charmant. Et comme ta femme est jolie! — Oh! rends-la bien heureuse! mon ami. Elle le mérite.

EUGÈNE, lui prenant la main.

Ma bonne mère!

MADAME D'ANGERVILLE.

Et demain nous irons en visites du soir chez Mme de Morfontaine. C'est reçu. Il le faut. C'est une entrée dans le monde.

EUGÈNE.

Vous savez que je ferai tout ce qui vous sera agréable.

MADAME D'ANGERVILLE.

Ce n'est pas cela. Tu sais que ma mère nous disait que des nouveaux mariés débutaient toujours par la maison de Mme la maréchale de Luxembourg. Cela vous ouvrait la société. Aujourd'hui, il faut passer par le salon de la marquise.

EUGÈNE, plus inquiet.

Je ne vois plus Athénaïs.

MADAME D'ANGERVILLE.

Elle danse dans le salon bleu avec Don... je ne sais qui... le secrétaire d'ambassade d'Espagne... Qu'as-tu donc? Mais je te trouve triste.

(Riant.)

Allons, qu'est-ce que c'est donc? monsieur le marié; n'est-ce pas *le plus beau jour de la vie?*

EUGÈNE, d'un air contrarié.

Je me sens fatigué.

MADAME D'ANGERVILLE.

Allons, allons, voilà notre jeune docteur, M. Alphonse... Je vous laisse ensemble... Tâchez de l'égayer, docteur.

(A Eugène, en sortant.)

Fi donc, il ne faut pas prendre le mariage au sérieux comme cela!

SCÈNE XIII.

ALPHONSE, EUGÈNE.

(On danse dans les salons.)

ALPHONSE.

Allons, mon cher, en attendant que tu fasses ce que les Anglais appellent le *reshsteep*, la grande enjambée, viens dire adieu à l'amitié : buvons un verre de punch.

EUGÈNE.

Mon ami... je me sens mal... Je suis inquiet.

ALPHONSE.

En effet, je te trouve pâle...
(Légèrement.)
Oh! oh! une séparation cruelle... une Malvina désolée...

EUGÈNE.

Que dis-tu? — Je te le répète, je suis très-inquiet.

ALPHONSE, plus sérieux.

Comment?... de ta santé?...

EUGÈNE, avec hésitation.

Oui, j'éprouve un malaise... une douleur... J'étouffe... Ma tête se brise...

ALPHONSE, le regardant.

Tu m'effraies...

EUGÈNE.

Viens, suis-moi : j'ai besoin de tes conseils, de tes soins...

(Lui prenant la main, et la serrant fortement.)

Alphonse! Alphonse! s'il est vrai... si ton art est impuissant, je suis perdu!

ALPHONSE.

Allons, tête folle!...

(Eugène regarde si on les observe, et l'emmène.)

SCÈNE XIV.

ATHÉNAIS, M. D'ANGERVILLE, M[me] D'ANGERVILLE, LE COMTE, LA COMTESSE.

(Ils entrent ensemble dans le salon.)

LE COMTE.

Eh bien ! où donc est mon gendre ?

MADAME D'ANGERVILLE.

Il était ici. Je le quitte à l'instant.

(A Athénaïs.)

Nous resterons ici, ma chère fille. Il y a tant de monde dans ce salon : la chaleur est suffocante.

M. D'ANGERVILLE.

Comment ! Eugène n'est pas là ? C'est bien singulier !

ATHÉNAIS, riant.

Allons, voilà tout le monde en mouvement. Il me cherche peut-être : il va savoir que je suis ici ; il y viendra.

M. D'ANGERVILLE, riant.

Eh ! eh ! notre jeune dame compte sur elle : c'est bon signe.

LA COMTESSE, à sa fille.

Allons, ne rougis pas, mon enfant, parce que l'on t'appelle madame. Demain tu seras habituée à ce nom.

LE COMTE.

En somme, mon gendre est peu galant : il nous néglige pour une impériale.

M. D'ANGERVILLE, riant.

Ne faites pas sitôt le beau-père, mon cher comte... Vous aurez le tems de gronder.

LE COMTE.

Ce n'est pas cela... Mais j'aime les convenances...

M. D'ANGERVILLE.

Tenez, voilà le jeune docteur, son inséparable... Eugène n'est pas loin.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ALPHONSE.

(Il entre préoccupé, d'un air abattu, et paraît surpris en voyant la famille réunie.)

MADAME D'ANGERVILLE.

Eh bien! docteur, notre Eugène est-il donc invisible?

ALPHONSE, hésitant.

Madame... pardon... Il est indisposé... légèrement...

ATHÉNAIS.

Oh! ciel!

MADAME D'ANGERVILLE, courant vers la porte.

Mon fils!...

ALPHONSE, la retenant.

Oh! restez... restez, madame.

(S'approchant de M. d'Angerville, à voix basse.)

Il est important que je vous parle.

M. D'ANGERVILLE, effrayé.

Qu'est-ce donc?...

ALPHONSE, du même ton.

Que je vous parle seul...

M. D'ANGERVILLE.

Vous m'alarmez !...

ALPHONSE, de même.

Cachez votre effroi devant ces dames... Venez, venez... On n'a point de secret pour un père.

(Il lui parle bas en marchant avec lui vers la porte. M. d'Angerville lève les mains au ciel, avec indignation. Tout le monde les regarde avec inquiétude et en silence.)

M. D'ANGERVILLE, troublé.

Ah ! je cours...

(Au moment où il va entrer dans la chambre voisine, on entend un coup de pistolet.

TOUS.

Ah !

MADAME D'ANGERVILLE.

Eugène !... Grand Dieu !...

(Elle veut se précipiter sur la porte. Athénaïs la suit.

ALPHONSE, se jetant devant la porte.

Ah ! madame, je vous en supplie !...

MADAME D'ANGERVILLE.

Laissez-moi !... laissez-moi !...

M. D'ANGERVILLE, l'éloignant et tirant la porte à lui.

(Avec froideur.)

Je vous défends d'entrer.

LE PRODUCTEUR.

Nous entreprenons d'élever les industriels au premier degré de considération et de pouvoir.

Catéchisme de Saint-Simon.

PERSONNAGES.

Le Marquis DE SAINT-SIMON, ⎫
Le Baron DE STENDHALL, ⎪
M. DE SCHLEGEL, ⎬ hommes de lettres.
Mme DE STAEL, ⎭
Le Baron COTONNET, industriel.

LE PRODUCTEUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE JARDIN DES TUILERIES.

COTONNET.

A quoi rêvez-vous, mon cher Saint-Simon? Ne trouvez-vous pas qu'un ciel étoilé est une chose merveilleuse après un dîner comme le nôtre? J'ai toujours voulu vous demander une chose : croyez-vous au système des anciens?

SAINT-SIMON, *préoccupé.*

Oh! baron, vous êtes toujours pastoral au moment de la digestion.

COTONNET.

J'aime à m'éclairer de vos lumières, vous le savez.

SAINT-SIMON.

Faisons-nous chacun notre part, mon cher baron. Vous avez vos faiblesses méridiennes; j'ai les miennes aussi. Après le café, vous êtes bavard, pédant et aristocrate; moi, je suis vert et véridique en diable.

COTONNET, avec un rire forcé.

Vous voyez que vous me rendez justice puisque vous souffrez mes faiblesses.

SAINT-SIMON.

Hem, hem, ne vous y fiez pas. — Après cela, vous êtes un bon diable de baron. Je vous ai toujours aimé et estimé à votre fortune près.— Vous, c'est différent : il y a bien des honnêtes gens que vous n'aimez et n'estimez qu'entre la poire et le fromage.

COTONNET.

Saint-Simon, vous êtes dans vos boutades.

SAINT-SIMON.

Puisque vous y êtes fait, ne vous en plaignez pas.

COTONNET.

Si vous n'étiez pas mécontent et un peu misanthrope, vous seriez le meilleur homme du monde.

SAINT-SIMON.

Oh ! baron, que vous êtes gauche en raisonnant ! Moi misanthrope ! Comprenez la valeur des mots, baron, ou n'ouvrez jamais la bouche. Moi misanthrope ! J'aime non-seulement ceux qui n'ont pas ; cela est facile, ils ne choquent pas par leurs richesses : mais j'aime encore ceux qui ont, ceux qui possèdent. Je leur sais

gré d'avoir leurs aises, je leur en fais un mérite : est-ce là le système d'un misanthrope?

COTONNET, riant.

Ainsi vous me savez bon gré d'être riche?

SAINT-SIMON, brusquement.

Oui, sans doute. Si vous n'étiez pas un millionnaire, vous seriez un loup-garou.

COTONNET, riant aux éclats.

Ah! ah! le drôle de corps!

SAINT-SIMON.

Drôle de corps! D'un autre, ce serait une impertinence; de vous, c'est de l'amitié. Pour en revenir à mon système, baron... Vous êtes bien fier d'être baron : votre plus beau titre c'est d'être industriel, ne vous y trompez pas. Moi, je suis né marquis, grand d'Espagne; ma noblesse remonte peut-être à la bataille de Toro. Je pourrais prendre le haubergeon, me blasonner, comme vous, être plus ridicule encore... si c'est possible... Mais tout cela n'est que du vent en face de l'industrie. Votre mérite à vous autres, c'est de l'or bien monnayé; et après avoir bien pesé tout cela, j'ai reconnu que vous êtes les capacités de l'époque... quoique vous ne soyez pas grand'chose!

COTONNET.

C'est au mieux. — Ah! çà, Saint-Simon, pour

la centième fois, qu'entendez-vous par l'industrie intrinsèque?

SAINT-SIMON.

Ah! Il ne vous faut pas de discours, de déroulemens, baron : il vous faut un mot. L'industriel est l'homme du besoin, de la civilisation, l'homme qui fait, qui produit; et l'homme qui paie, qui fait produire, est industriel comme celui qui fait et qui produit. C'est Lafitte, c'est Ternaux, c'est Bréguet, c'est le savetier du coin, c'est tout le monde, excepté moi, les rois, les ducs, les marquis et les pairs.

COTONNET.

Il faut être producteur avant tout. Je sais cela, et nous sommes d'accord.

SAINT-SIMON.

Cela posé, vous faites du calicot, c'est-à-dire vous manipulez au profit de deux cents individus des produits exotiques qui centuplent au sortir de vos mains. Vous êtes dans mon système ce qu'étaient les hauts-barons autrefois : vous conduisez à la grande bataille industrielle deux cents hommes d'armes qui combattent sous votre bannière. Voilà comme j'entends la gentilhommerie moderne, mon cher baron; et ceux qui sortent de là, qui ne font ni calicot, ni souliers, ni savon, ni chandelles, qui ne sont pas

producteurs, ils ne sont rien, et je les retranche comme des membres gourmands de l'espèce humaine.

COTONNET, riant.

Mais... les gourmands ont leur mérite dans ce monde.

(M. de Stendhall s'est approché d'eux sans qu'ils le voient.)

SAINT-SIMON, gravement.

Les gourmands ont le mérite de consommer: c'est une qualité et une façon de produire...

M. DE STENDHALL, qui les a écoutés.

Je dis plus, ce sont les hommes actifs de la civilisation; ils font mouvoir la machine : ils méritent des récompenses nationales.

COTONNET.

Ah! c'est vous, Stendhall; comment avez-vous trouvé mon dernier discours à la chambre?

M. DE STENDHALL.

Pas meilleur que votre dernier dîner.

COTONNET.

Ah! voilà, parce qu'on donne à dîner, il semble qu'on ne soit bon qu'à cela.

M. DE STENDHALL.

C'est quelque chose; selon M. Saint-Simon, c'est beaucoup.—En mangeant, en faisant manger les autres, vous faites vivre un cuisinier,

six marmitons, dix fournisseurs et des intermédiaires à perte de vue. — Cincinnatus avec ses vertus et ses lentilles était un homme à pendre ! Et vous, chacune de vos indigestions est un bienfait pour l'état. Le canon russe a fait raison du système de Napoléon : je ne vois, pour en finir avec celui de Saint-Simon, que les pâtés de foie gras qui tuaient les fermiers-généraux, et qu'on nommait la vengeance du peuple.

SAINT-SIMON.

Vous n'y entendez rien, l'homme d'esprit. Vous avez toujours des lunettes qui raccourcissent, qui rétrécissent, qui ressassent. Il n'y a rien d'amplifiant dans votre enveloppe. Élevons-nous donc en faveur de la prospérité...

M. DE STENDHALL, riant.

Soutenons ces pauvres riches qu'on persécute...

SAINT-SIMON, gravement.

Pour moi, tout homme est bon d'après sa valeur spécifique ; s'il ajoute à ce poids par sa capacité, par son travail, il se range naturellement dans l'ordre des êtres supérieurs, et, dans mon système, je l'appelle à gouverner les autres, fût-il inepte, absurde, sot...

M. DE STENDHALL.

Comme un coffre-fort.

COTONNET, riant.

Ils sont très-amusans. Si nous allions chez Tortoni?

M. DE STENDHALL, se jetant sur une chaise.

Tenez, vous n'êtes pas plus neuf que les autres. Vous venez après La Rochefoucault, après Cabanis, Volney, Vauvenargues, Broussais, Azaïs! — Tous ces gens-là nous font vivre d'amour-propre, d'intérêt personnel, de matérialisme, de concentration, de compensation: vous y ajoutez le pot au feu!

SAINT-SIMON.

Me comparer à ces hommes-là, c'est ne pas me comprendre! L'avenir prouvera mes idées: le système de l'argent, de la production, est le seul qui convienne aux peuples civilisés...

M. DE STENDHALL.

Mais vos peuples civilisés sont les plus ennuyeux du monde!

SAINT-SIMON.

Mais vous, mon cher, vous êtes l'ennuyé par perfection.

M. DE STENDHALL.

Eh! je gémis, pardieu! quand on nous parle des progrès et des nécessités de l'époque. A force de centraliser, vous êtes assommans. Tout ce

qui n'est pas vous vous met au désespoir. Vous nous avez ôté la peste, la lèpre, tout ce qui faisait le charme de nos chroniques; vous n'avez plus que des endémies, des entérites aiguës comme on en voit à Saint-Germain-en-Laye. Vous nous donnez des nausées, vous et les vôtres! N'allez-vous pas porter une charte sur le mont Olympe, et salir l'Acropolis d'une chambre de députés? Il nous restait en Europe un peuple coloré : on le chasse, on le police; et quand nous irons sur les rives du Bosphore chercher du pittoresque, nous y trouverons des spahis en schakos, mangeant des échaudés et buvant de la bière! Quand vous nous aurez rendus bien ennuyeux avec votre civilisation, nous reviendrons à la barbarie et nous nous amuserons comme des sauvages!

COTONNET.

Allons, allons donc, voilà de l'exagération et de la futilité. Nous ne raisonnons pas, mon cher...

M. DE STENDHALL, les prenant chacun par le bras et leur montrant la statue de Diane.

Vous êtes deux hommes civilisés : regardez cette statue.

(A Cotonnet.)

Vous, que voyez-vous là? Une statue de huit pieds, ayant hauteur, largeur et profondeur

pour monter sur votre poêle, dans la niche de votre salle à manger.

(A Saint-Simon.)

Vous, l'homme superbe, un bloc de marbre, pesant six cents kilos, ayant coûté tant d'exploitation, tant de transport, tant de main d'œuvre, ayant fait vivre cinq cents manans, sculpteurs et autres. La Vénus du Capitole a été produite par un artiste et non par un industriel : tous les chefs-d'œuvre sont des épigrammes contre votre système.—Tenez, voulez-vous que je vous dise? Vous êtes un homme supérieur qui engendrera des fous. Bonjour.

(Il s'éloigne en riant.)

COTONNET.

Comment diable l'entend-il?

SAINT-SIMON, se fâchant.

Eh! mon cher baron, ne vous cassez pas la tête; vous n'y comprenez rien. Vous êtes l'industrie matte : nous en viendrons à vous vivifier.

(A lui-même.)

Des fous, des fous... Il a raison... Mais j'ai tout prévu... J'ai un projet, un grand projet... C'est en effet urgent; je songeais à le remettre... Mais non, je pars demain pour la Suisse.

COTONNET.

Allons donc chez Tortoni!

SCÈNE II.

AU CHATEAU DE COPPET.

M. SCHLEGEL.

Vous me pardonnerez si je ne suis pas de votre avis, madame; mais je ne vous accorderai jamais cela. Ce n'est pas le spiritualisme qui a renversé Napoléon. Sa chute est matérielle, toute matérielle; et des idéologues à cheval feraient de fort mauvais soldats. Vous ne nous ferez jamais passer Blucher pour une idée.

MADAME DE STAEL.

Vous allez faire de l'esprit, vous me mettrez en colère; je prendrai ma plume et ma feuille de vigne, et je ne vous écouterai pas...

M. SCHLEGEL.

De l'humeur, vous voilà redevenue femme. — Rendez-vous donc à l'évidence. Les idées font les hommes, les élèvent; elles ne les renversent pas.

(Avec humeur.)

Que diable! ne comparez pas le règne de Napoléon au système de Ptolémée... Je vous accorde tout le génie de Copernic, tout le mordant de Lichtenberg, la vigueur de Jean-Paul; vous prêchez mieux que Mme de Krudener, vous persuadez comme Pestalozzi; eh bien! avec tout cela, vous n'auriez pas soulevé une des planches couvertes de velours sur lesquelles Napoléon posait sa botte; parce que l'opinion n'est rien, et qu'elle n'est bonne qu'avec les faibles!

MADAME DE STAEL.

Vous niez l'opinion! Savez-vous ce que c'est que l'opinion? — Avez-vous jamais vu semer un sillon? Une main grossière qui répand la graine; elle tombe au hasard, où elle peut, où cela se trouve; et un jour la semence lève, enfle, pousse, grandit, gagne, s'étend, et si vite, que, tout-à-coup, cette poussière qui était sous vos pieds, s'élance au-dessus de votre tête, en branches, en feuillages, en fleurs; vous êtes au milieu de gerbes, de forêts qui vous couvrent, qui vous gènent, qui vous écrasent, qui vous protègent, qui vous donnent de la nourriture, des médicamens, des fruits savoureux, du poison: il y a une main comme celle-là sur le monde, une main gauche et lourde, qui sème l'union et la discorde, qui

fait des balourdises et des miracles, qui fait tout : c'est l'opinion; elle existe, voilà son être, voïlà sa force ; et vous, vous n'êtes qu'un entêté !

M. SCHLÉGEL.

J'ai été bien sot de quitter la Gazette de Gœttingue pour vous écouter. — Vous êtes un despote d'Orient, madame la baronne. Vous voulez nous ameuter tous contre Napoléon ; mais votre querelle est de vous à lui ; c'est une affaire de grand homme à grand homme.

MADAME DE STAEL.

Vous me regardez comme une puissance ; bien obligée. Mais je tiens à vous prouver que l'opinion *est*. — Que vous la méprisiez... oh ! d'accord... mais il faut y croire et la craindre ; lui faire des politesses et des avances ; et quand on veut comme nous la combattre, mon cher Schlégel, il faut ouvrir de grands yeux pour la bien voir.

M. SCHLÉGEL.

Allons, je veux bien. Au fait, si l'opinion se fait de paroles, elle germera, elle poussera, elle grandira fort bien en France.

MADAME DE STAEL.

Oh ! en France, l'opinion est une folle. Voyez ce qu'elle a fait depuis la restauration. La guerre a tourné à l'industrie, l'empire de Bo-

naparte est devenu une grande boutique, et d'un peuple de lions, nous avons une colonie de castors.

M. SCHLÉGEL.

L'Angleterre est industrielle, et vous ne lui en voulez pas, cependant.

MADAME DE STAEL.

L'Angleterre ! je vous arrête là. Il n'y a que les Anglais qui sachent être industriels sans devenir des Shylock ou des marchands à l'aune. Chez nous, un fabricant, pour être quelque chose, se fait baron; en Angleterre, un grand nom se fait brasseur, pour ne pas être rien. Oh ! parlez-moi d'une aristocratie comme celle-là, Schlégel; elle peut faire de l'industrie. Au fait, les Français n'ont plus que cela à apprendre.

SCHLÉGEL.

Et l'allemand, qui leur serait fort utile.

UN LAQUAIS, annonçant.

M. Saint-Simon.

MADAME DE STAEL

Bah !... Saint-Simon... c'est lui... ici ?...

SAINT-SIMON, entrant.

Madame, me permettrez-vous de vous présenter...

MADAME DE STAEL, lui secouant la main.

Bonjour, Saint-Simon, vous venez nous voir

en Suisse. C'est bien aimable. Soyez le bien-venu.

M. SCHLÉGEL, le saluant.

Monsieur le marquis, je suis charmé de faire votre connaissance. Je ne vous connaissais que par vos idées...

SAINT-SIMON, gravement.

C'est ainsi que les hommes se rapprochent, monsieur.

M. SCHLÉGEL.

Certes, je regarde comme une bonne fortune de...

MADAME DE STAEL.

Eh! mon cher Schlégel, la vie est trop courte pour la perdre en révérences. Mettez-vous plutôt là, et causons.

(A Saint-Simon.)

Si les Médicis vivaient encore, je croirais que vous allez porter votre système en Italie, mon cher Saint-Simon; mais que voulez-vous faire de gens qui ne s'entendent qu'à fabriquer des vers *sciolti* et de la mosaïque? — Il a du bon, votre système, je l'aime beaucoup; il aide au développement de l'intelligence humaine, et il fait une base. Allons, convenez-en, vous venez nous recruter. Schlégel, prenez y-garde, voilà un homme qui veut faire de tous les millionnaires autant de gens d'esprit.

SAINT-SIMON.

Au contraire, madame; je voudrais de tous les gens d'esprit faire autant de millionnaires.

MADAME DE STAEL.

Saint-Simon, vous êtes un homme charmant. Il y a mille ans que nous avions compris, nous esprits pensans, qu'il n'y a que deux réalités dans le monde, le génie et la richesse; mais, vous, vous seul, vous avez senti qu'il fallait ôter toutes les choses intermédiaires, vous avez trouvé le point d'appui que cherchait Archimède : vous souleverez le monde.

SAINT-SIMON, brusquement.

Pensez-vous qu'un système puisse se perpétuer par la force de la vérité?

MADAME DE STAEL.

Non.

SCHLÉGEL.

Pythagore et Socrate n'ont pas été remplacés par leurs disciples; il faudrait une succession de génies de la même trempe, pour établir la moindre des vérités.

MADAME DE STAEL.

Voyez Bonaparte! un génie dans sa famille le sauvait. Il n'y en avait pas.

SAINT-SIMON, riant.

Eh! eh! madame, on a prétendu qu'il n'y

avait pas de votre faute, si ce génie là n'est pas venu en tems opportun...

MADAME DE STAEL.

On a fait des jeux de mots et des diatribes d'une chose sérieuse. Je ne suis pas une reine des Messagètes... je ne me soucie ni des Cyrus ni des Alexandre... Au reste, un tel arrangement eût été fort rationnel, et il y a bien des gens qui eussent appelé cela un coup d'état. Cependant, je n'y ai jamais songé : il vaut mieux chercher à procréer des bienfaiteurs de l'humanité que des mangeurs d'hommes.

M. SCHLÉGEL.

Nous avons soulevé un petit coin de votre amour-propre. Ne vous en fâchez pas. Vous êtes bien convaincue que vous auriez fait un foudre de guerre. Vos gens à coups d'état eussent été bien ébahis s'il ne fût sorti de cet œuf merveilleux qu'un académicien.

MADAME DE STAEL.

Vous êtes un fou comme Sénèque!

M. SCHLÉGEL.

Mais j'en tire grande gloire! N'en déplaise à votre supériorité, le bonhomme Sénèque, prophète moins pleurant que Jérémie, a osé dire sous Néron : « Il n'est pas de roi qui ne » descende d'un esclave, et d'esclave qui ne des-

» cende d'un roi. » Venez donc me parler de mégalanthropogénésie maintenant !

MADAME DE STAEL.

Vous êtes un imposteur, Schlégel. Je vous prendrai avec Sénèque lui-même, quand il dit : « Il n'est point de loi dans la nature, qui n'en a » jamais eu besoin ni pour créer ni pour dé» truire; ses œuvres seules témoignent leur » origine; et dans la plus vile écaille que vous » tirez de la fange, brillent les perles et la » pourpre des rois. »

M. SCHLÉGEL.

Que me contez-vous là ! J'ai fait une traduction métrique de Sénèque, et je n'y ai jamais trouvé vos perles ni votre pourpre.

MADAME DE STAEL, avec autorité.

Vous n'avez que des éditions allemandes, et je les récuse.

M. SCHLÉGEL.

Je n'en aurai pas le démenti. Vous ne récuserez pas l'édition Laurentine ! Je l'ai là haut, et je reviens vous montrer que vous êtes une femme atrabilaire !

(Il sort.)

MADAME DE STAEL, riant.

C'est le meilleur homme du monde; mais je ne pourrai jamais lui faire perdre sa naïveté

universitaire ! Il aura bien de la peine à trouver le passage de Sénèque, je viens de le forger tout à l'heure.

SAINT-SIMON, se levant.

Madame, j'ai eu un but en venant ici...

MADAME DE STAEL.

Dans le sens absolu, Schlégel a raison ; mais dans le fond, il a tort. Il ne veut pas en convenir, mais il est routinier.

SAINT-SIMON, continuant.

Nous régénérons Paris, vous demeurez à Coppet, il faut bien venir vous trouver...

MADAME DE STAEL, continuant.

Et puis d'ailleurs est-ce qu'on cite Sénèque? Je devais le punir de sa fatuité de rhétorique.

SAINT-SIMON.

Madame, vous êtes sans contredit, comme femme, une des meilleures têtes connues. Moi, je puis me dire, comme homme, une des plus fortes organisations de l'Europe.

MADAME DE STAEL.

C'est vrai, Saint-Simon.

SAINT-SIMON.

Suivez mon système, embrassez-en la force,

l'essence, l'importance, et vous me comprendrez.

MADAME DE STAEL.

Pas le moins du monde.

SAINT-SIMON, se rapprochant d'elle.

Madame, nous sommes au-dessus des fadeurs et des galanteries, parce que nous sommes nous.

MADAME DE STAEL.

Qu'est-ce donc, Saint-Simon? Vous êtes bien solennel?

SAINT-SIMON.

Du tout, madame, je suis fort simple, et je n'ai rien à vous proposer que de très-naturel; et comme, en somme, il ne faut pas de phrases avec vous, je vais vous dire en deux mots la pensée qui m'amène ici. Plus mon système est immense, plus je m'en effraie pour l'avenir. Quel support après moi? Le néant à côté d'une création. Je me suis écrié : cela ne peut pas être! J'ai regardé autour de moi; et après tout, madame, je n'ai vu que vous, que vous seule... Il faut pour me succéder, pour continuer le grand œuvre de l'industrie, un homme à idées fortes, un homme enfin... Il ne peut venir que de vous et de moi... et c'est pour cela, rien que

pour cela, que je me suis rendu près de vous. — Vous voyez que je vous parle comme à un homme.

MADAME DE STAEL, souriant.

Ainsi, c'est en ma qualité d'homme que vous me proposez de...

SAINT-SIMON.

Absolument.

MADAME DE STAEL, gravement.

Je suis très-flattée de votre honnêteté, Saint-Simon; mais en ce moment, je suis fort occupée. Mes *Dix Ans d'Exil* me prennent tous mes loisirs, et, en bonne vérité, je n'ai pas le tems de faire des enfans.

SAINT-SIMON.

Madame, songez donc... un génie!

MADAME DE STAEL, riant.

Eh bien! oui; mais si c'était un académicien?...

SAINT-SIMON, furieux.

Madame, je vous croyais plus de philosophie.

MADAME DE STAEL, souriant.

Allons, vous y mettez de l'humeur.

SAINT-SIMON.

L'industrie est compromise, madame, elle y perd tout...

MADAME DE STAEL, riant.

C'est désolant.... mais vous venez dans un mauvais moment.

M. SCHLÉGEL, entrant avec trois in-folios sous le bras.

Vous me direz, je vous prie, dans quelle édition se trouve votre passage... Oxford et Leipsig n'en disent rien... M. de Saint-Simon, je vous prends pour juge.

SAINT-SIMON, avec humeur.

Je me récuse, monsieur. Je n'étais pas venu ici pour commenter Sénèque. Madame, recevez mes adieux.

MADAME DE STAEL.

Comment, vous ne dînez pas avec nous ?

SAINT-SIMON.

Mille grâces. Ma voiture m'attend.
(Avec intention.)
Je suis fort occupé.
(Sortant.)
Ah! quel dommage, nous eussions fait un génie!

M. SCHLÉGEL, à Mme de Staël.

Avouez donc que vous vous êtes moquée de moi.

MADAME DE STAEL.

Schlégel, vous pourriez feuilleter dix ans,

Sénèque, Platon, Schelling, Kant, tous vos Allemands, et vous ne saurez jamais jusqu'où un homme peut pousser l'esprit de système.

M. SCHLÉGEL.

Je m'en rapporte à vous, madame.

HAMPDEN.

1627-1648.

Au moment où nous nous disposions à clore le recueil des manuscrits laissés par Mme de Chamilly, nous avons trouvé dans ses papiers les scènes qui terminent ce livre. Elles nous ont paru inachevées et offrant de grandes lacunes. La dernière scène n'a même aucun rapport avec celles qui précèdent. — L'auteur s'est attaché, par-dessus tout, à reproduire avec exactitude les opinions et les caractères du tems. A notre avis, il a eu le tort de ne pas suivre assez scrupuleusement la marche des événemens, bien que tous les détails soient vrais, selon l'histoire. Ainsi Prynne et Lilburn ne furent pas exposés au pilori le même jour : ces deux hommes extraordinaires jouirent tour à tour de ce que l'exalté John Lilburn nommait *la fête du supplice* (1), et leurs figures étaient assez vastes pour que chacune d'elles méritât l'honneur d'un cadre à part. Enfin, Hampden n'est, dans ce tableau, qu'un personnage subalterne, et Cromwell ne s'y montre que pour dire quelques paroles insignifiantes.

Un mot encore sur Hampden. — C'était un bourgeois de Londres, né dans le Buckinghamshire, qui refusa un jour de payer une taxe illégale ; mais qu'on ne s'imagine pas, comme quelques-uns le supposent, que ce fut cause gagnée et que le pouvoir tomba sous cette attaque. Hampden mourut sur le champ de bataille, en combattant à la tête d'un régiment de troupes parlementaires : là fut son illustration, et aujourd'hui encore, en Angleterre, dans tous les grands dîners politiques, ce toast est porté : *A la cause pour laquelle périt Hampden en rase campagne, et Sidney sur l'échafaud!* Ce ne fut pas par la défaite de ses huissiers et de ses collecteurs, mais par celle de ses soldats que Charles Ier glissa du trône ; ce fut en douze batailles rangées, bravement combattues, et non sur les registres de l'échiquier qu'il perdit sa couronne. — Ce fait peut prouver au besoin que la résistance légale n'est ni aussi vaillante ni aussi criminelle que chaque parti se plaît à le dire. Quant à ces scènes, elles ne prouvent rien, sinon que Mme de Chamilly avait bien décidément la manie des proverbes.

(1) Lilburn fut attaché trois fois au pilori.

PERSONNAGES.

CHARLES Ier, roi d'Angleterre.

Lord VILLIERS, Duc de BUCKINGHAM.

Sir THOMAS COVENTRY, garde du grand sceau.

Sir JOHN FINCH, lord grand-juge.

Lord MOWBRAY.

Lord MAULTRAVERS.

LAUD, archevêque de Cantorbery.

Le Docteur MONTAGUE, chapelain du roi.

Sir RICHARD WYN, gentilhomme de la chambre du roi.

Sir THOMAS HERBERT, valet de chambre du roi.

M. SELDEN,
M. WANDERFORD,
M. PYM,
Sir DUDLEY DIGGS,
Sir JOHN ELLIOT,
OLIVER CROMWEL, etc.
} membres des communes.

Le Docteur PRYNNE, jurisconsulte.

Le Docteur BASTWICK, médecin.

Le Docteur BURTON, ministre.

JOHN LILBURN, commis drapier.

GOLIATH GOLDBRIDGE, statuaire.

Un Tailleur.

Un Boucher.

Membres du Parlement.

Officiers du Roi.

Soldats.

Hommes du peuple.

HENRIETTE DE FRANCE, reine d'Angleterre.

Mistriss PRYNNE.

Femmes du peuple.

HAMPDEN.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PLACE DEVANT WESTMINSTER-HALL.

1627.

(Un grand concours de peuple est assemblé devant Westminster-Hall.)

UN BOURGEOIS à un autre, montrant la porte de Westminster-Hall.

Êtes-vous entré là-dedans ?

LE SECOND BOURGEOIS.

J'ai passé entre deux hallebardes, et j'ai vu la robe rouge de sir Nicolas Hyde, le grand juge; il disait : Il faut les envoyer en prison, les envoyer tous en prison.

UN AUTRE BOURGEOIS.

Qui donc en prison ?

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

Tous ceux qui ne sont pas contens, tout le monde.

LE PREMIER BOURGEOIS.

Ils veulent envoyer la nation à la Tour?

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

Et ils enverront des soldats, logés par billets, chez ceux qui ne paieront pas les subsides.

LE PREMIER BOURGEOIS.

Eh bien! je les nourrirai, et quand il n'y aura plus rien à manger au logis, je les enverrai chez mon voisin, M. Clarke, le procureur de la cour. *Lætamini*, comme dit l'Écriture.

UN AUTRE.

Bien parlé, master Hendermass. Bien coupé, mon digne tailleur! Non, pas de subsides, pas de subsides!

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

Pas de subsides!

(Plusieurs hommes traversent la foule et se joignent au groupe.)

LE TAILLEUR.

Voici Goodfoot, le messager. Quelles nouvelles?

LE MESSAGER.

A Middlesex, ils ont refusé le don gratuit, et dans plusieurs endroits aussi.

UN AUTRE, s'avançant.

Et dans tout le comté de Kent, les percepteurs ont refusé de lever l'impôt, disant que les

subsides étaient une chose trop grave pour y fourrer les doigts, et qu'ils n'osaient prendre sur eux de ramasser de l'argent sans un bill du parlement, parce que dans la suite ils pourraient être poursuivis.

UNE FEMME.

J'ai mon mari qui vient de la foire d'Hichs's-Hall, il a vu mieux : les hommes, après avoir entendu un beau discours de lord Byerley, au sujet de l'emprunt que le roi veut lever dans nos poches, lui ont fait une grande révérence, et se sont retirés sans dire oui et sans dire non; c'était là bien parler, j'espère!

UN BOURGEOIS.

C'est là ce que chacun doit faire. La Chambre des Communes a été dissoute parce qu'elle ne voulait pas accorder au duc de Buckingham les 100,000 livres sterling qu'il reçoit chaque année. La nation doit payer; mais trop est trop. Un âne ne peut porter que sa charge.

UN AUTRE.

Ne faut-il pas payer tous les titres du beau favori? Le duc Buckingham, comte Villiers, baron Whaddon! Et pour toutes ses charges? Tant pour le grand-amiral, tant pour le lord chancelier, tant pour le grand-maître des écuries, tant pour le conseiller privé, le gentil-

homme de la chambre, le sire de la jarretière... Au besoin, il composerait une chambre des lords à lui tout seul.

LE TAILLEUR.

Voilà quelqu'un qui sort de Westminster-Hall. C'est un écuyer, par ma foi, ou un membre du clergé. Une veste de docteur vraiment; du drap de Ségovie, vraie vigogne d'Espagne, messieurs; et je n'ai jamais craint de le dire en public, rien ne sied mieux qu'un manteau de peluche avec une figure grave. Que dit-il, ce digne gentilhomme? Il porte le costume d'un homme de bien : j'ai confiance en ses paroles. Parle, honnête colombe de l'arche, répands la joie dans la tribu de Nephtali!

LE DEUXIÈME BOURGEOIS, le poussant.

Écoutez donc, master Hendermass!

LE TAILLEUR, à un bourgeois qui vient de monter sur une borne.

Que dit le manteau de peluche?

LE BOURGEOIS, monté sur la borne et le cou tendu.

Un parlement?... sans doute nous voulons un parlement... pas une minute!...

(Criant.)

Il a eu tort... j'ose dire qu'il a eu tort!

LE TAILLEUR, le tirant par l'habit.

Oui, oui, dites-lui bien qu'il a eu tort!

(A ses voisins.)

Que dit-il? Avez-vous entendu quelque chose?

LE BOURGEOIS, continuant de crier.

Pas une minute, a-t-il dit. Eh bien! nous dirons, nous, pas de subsides!

LE TAILLEUR, et un grand nombre d'autres.

Oui, oui, pas de subsides!

(Le bourgeois descend de la borne.)

LE TAILLEUR.

Parlez donc, l'ami. Que nous a-t-il annoncé avec cette minute qui nous a fait crier si fort?

LE BOURGEOIS.

Les lords ont envoyé une commission à sa majesté, pour la supplier de ne pas dissoudre les chambres, et lui remontrer combien cette mesure serait dangereuse pour l'état.

LE TAILLEUR.

Bravo, les lords!

LE BOURGEOIS.

Ils l'ont conjuré de réfléchir et de laisser le parlement siéger encore deux jours. Ils l'ont prié, prié, et le vieux lord Archibald Wittness s'est mis à ses genoux, en baisant sa robe de chambre et lui disant : Deux jours, sire, rien que deux jours...

UN AUTRE.

Et qu'a répondu le roi?

LE BOURGEOIS.

Pas une minute.

LE TAILLEUR.

Pas une minute ! cela est bien dur. Pas une minute !

UN AUTRE.

Voilà tout ?

LE BOURGEOIS.

Et on a enjoint aux députés-lieutenans de passer en revue toutes les milices des comtés, de les équiper et de les tenir le mousquet à la main, comme si tout le pays était en feu.

LE TAILLEUR.

Eh bien ! tout le peuple ira en Galgala, et il immolera au seigneur des victimes pacifiques, et il taillera en pièces les Amalécites jusqu'à ce que le soleil soit dans toute sa force !

(Agitant son bonnet.)

A l'indépendance de la vieille Angleterre ! Point de subsides ! Le parlement vivat !

(Grands cris, grand tumulte.)

LE PEUPLE.

Point de subsides ! Un parlement, un parlement !

(Hampden descend les degrés de Westminster-Hall. Un grand nombre de gens le saluent et lui serrent la main.)

UN BOURGEOIS.

Voici M. John Hampden. Il vient soutenir la bonne cause, la cause du peuple !

HAMPDEN.

Sans doute ; mais pourquoi tant de bruit ?

LE TAILLEUR.

Nous voulons un parlement ! Nous voulons faire du bruit ! Nous voulons mettre le feu à White-Hall, à Westminster, aux palais des Philistins !

HAMPDEN.

Alors vous mériterez réellement qu'on agisse envers vous avec rigueur. Si vous pensez que l'impôt est illégal, attendez qu'on vous le demande, et ne payez pas. Mais n'autorisez pas, par une rebellion, le conseil à employer la force pour vous réduire à ses volontés.

LE TAILLEUR.

Nous voulons vivre en hommes libres, en dignes et honnêtes rebelles ! Le peuple n'a-t-il pas été déjà gourmandé avec impiété ? Le déluge, monsieur, le déluge n'était rien auprès des taxes qu'on a mises sur l'eau, le sel, le lait, le pain, l'huile, les vêtemens. Votre cousin lui-même, monsieur Hampden, sir John Hampden, n'a-t-il pas été déjà mandé à la barre du conseil

avec le chevalier Heveningham et sir Tobie Cor-Bet...

HAMPDEN.

Ils sont en prison, monsieur.

LE TAILLEUR, élevant la voix et se tournant à demi vers le peuple.

Vous voyez donc bien que les droits de la nation sont foulés aux pieds; l'*habeas corpus* n'est pas plus respecté qu'un vieux caleçon de laine, monsieur! On a enlevé, pour servir dans la marine, mon apprenti et ses deux frères qui parlaient contre l'impôt..... C'est une tyrannie sans pareille, monsieur Hampden, et, depuis le tems du roi Salomon, il n'y en a jamais eu de semblable.

HAMPDEN, au peuple.

Encore une fois, vous perdez tout si vous vous révoltez!

LE TAILLEUR.

Non, non, tuons Buckingham et les juges! L'épée et la torche! Plus de taxes, plus de subsides!

(Longs cris et long tumulte.)

UN BOURGEOIS.

Un lord! un lord!

(Le bruit s'apaise un peu.)

SIR THOMAS COVENTRY.

Monsieur Hampden, sauriez-vous me dire qui pousse la populace à ces excès?

HAMPDEN, haussant les épaules.

Le pouvoir, milord.

SIR THOMAS COVENTRY, au peuple.

Êtes-vous de ces gens qui veulent se révolter contre l'autorité légitime de sa majesté ? Je ne puis le croire, vous seriez trop à plaindre.

LE TAILLEUR.

Nous nous plaignons déjà beaucoup, milord. Les taxes nous incommodent comme les sauterelles d'Égypte.

COVENTRY.

Sa majesté se propose de les diminuer.

LE TAILLEUR.

Sans le parlement ?

COVENTRY.

Que vous importe ? pourvu qu'elles le soient.

LE TAILLEUR.

Non, notre privilége est de payer ! on n'a pas le droit de nous empêcher de payer !

UN BOURGEOIS.

Le tailleur a raison. Nous voulons payer, mais nous voulons un parlement.

LE PEUPLE.

Un parlement! un parlement!

COVENTRY.

Écoutez ! Le roi veut qu'on lui envoie une liste de ceux qui paieront et de ceux qui refuseront la taxe, afin, a dit sa majesté, que nous connaissions ceux qui sont bien affectionnés pour notre service, et ceux qui ne le sont pas.

LE TAILLEUR, s'approchant.

Et le roi verra la liste?

COVENTRY.

Oui sans doute.

LE TAILLEUR.

Et il lira mon nom, John Harwey Hendermass, tailleur?

COVENTRY.

Il le lira.

LE TAILLEUR.

Il verra que je lui paie l'impôt?

COVENTRY.

Et il est possible que sa gracieuse majesté, en se rendant à White-Hall, fasse arrêter son carrosse devant votre boutique, et vous dise par la portière : John Babington...

LE TAILLEUR.

John Harwey Hendermass.

COVENTRY.

Harwey Hendermass, vous êtes un sujet affectionné, et je vous nomme maître tailleur de ma garde-robe privée.

LE TAILLEUR.

Sa majesté me dirait cela?—Au fait, monsieur Hampden, que voulez-vous que fasse un pauvre roi sans subsides? Que feriez-vous si vos tenanciers ne vous payaient pas leurs fermages, monsieur Hampden?... Et puis, comme vous disiez tout à l'heure, la rebellion est une chose condamnable. — Allons, allons, il est l'heure de souper.

(A deux bourgeois.)

Je vous emmène avec moi, vous verrez que j'ai de la bière digne d'un tailleur de la garde-robe privée.

(A lord Coventry.)

Milord, vous ne m'oublierez pas sur votre liste.

(Il va parler de groupe en groupe et le peuple se disperse peu à peu.)

COVENTRY les regardant s'éloigner.

Cette mer tumultueuse est facile à apaiser; vous le voyez, monsieur Hampden.

HAMPDEN.

Milord, que pensez-vous, quand la marée se retire?

COVENTRY.

Ce que je pense ? Eh ! pardieu, qu'il fait bon se promener sur la grève.

HAMPDEN.

Et moi, milord, je pense alors qu'elle reviendra. Dieu vous conserve.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE II.

LA CHAMBRE DU ROI, NOMMÉE LE JOYAU, A WHITE-HALL, SOMPTUEUSEMENT MEUBLÉE.

(Les lords Mowbray, Coventry et Maultravers causent près d'une croisée.)

MOWBRAY.

Je n'aurai de repos, milords, que lorsque je verrai dix de ces pamphlétaires suspendus dans Billings-Gate, à un pareil nombre de potences. Ils ont ameuté ces dogues des communes contre le pauvre Buckingham, et vraiment je ne sais ce que le roi va faire. C'est le second parlement qui lui refuse les subsides. Par Saint-Georges! je crois que les drôles deviennent chaque jour plus insolens!

MAULTRAVERS.

Huit de ces coquins ne se sont-ils pas formés en comité pour poursuivre Buckingham! Je les ai vus passer ce matin sur leurs mules devant White-Hall. J'ai poussé mon cheval Rouan tout

milieu de cette canaille; vraiment ils avaient l'air si colère, que j'ai cru qu'ils allaient le mettre en accusation avec Buckingham, et le mander à la barre.

COVENTRY.

Eh! milords, la chose est grave. Il ne faut point la traiter si légèrement. Priez Dieu avec moi que Buckingham ne soit pas la seule victime dans cette affaire.

MOWBRAY.

Quoi! sérieusement, milord, le vent souffle de ce côté? L'évêque Laud vous a sans doute débité hier quelque sermon au conseil privé.

COVENTRY.

Je vous répète que la personne de lord Buckingham est en danger; qu'il y a de grands griefs contre lui, et qu'il a de puissans ennemis dans les communes. M. Selden est un homme profond, milords; M. Pym, M. Wanderford, Sir John Finch ont conduit savamment cette accusation. Je ne parle pas du peuple. Ce n'est rien; mais le parlement, milords, il faut le craindre!

MAULTRAVERS.

Votre honneur s'effraie de peu de chose. Les parlemens, milord, sont comme les chevaux rétifs; on les change jusqu'à ce qu'on en trouve un docile.

MOWBRAY.

Maultravers a raison. Le parlement sera dissous, et Buckingham condamné. Nous serons débarrassés de tous les deux, et tout n'ira que mieux pour tout le monde.

(Le duc de Buckingham entre. Il frappe légèrement de son gant la joue de l'huissier qui l'introduit et qui lui ouvre les deux battans de la porte.)

BUCKINGHAM, à l'huissier d'un air moqueur.

Grand merci, monsieur de Gomberville.

(Aux lords.)

On voit bien, milords, que le pauvre homme n'entend pas un mot d'anglais, et qu'il ne sait que ce qui se passe à la cour de Fontainebleau, d'où la reine l'a amené avec ses épagneuls et ses femmes d'atours. Ouvrir les deux battans à un malheureux accusé que l'on va peut-être condamner au gibet, ou comme Gaveston, à être grand-duc d'Irlande!

MOWBRAY.

Nous espérons que sa majesté ne vous élèvera pas à une si haute dignité, milord!

BUCKINGHAM, à lord Coventry.

Lord Coventry, le roi n'a pas encore paru? J'ai hâte de le voir.

COVENTRY.

Avez-vous donc à lui communiquer quelques

pièces importantes pour votre procès, monsieur le duc?

BUCKINGHAM.

Bon! je viens lui montrer une veste de satin sans pareille. Voyez cette broderie en semence de perles..... J'aurai le manteau semblable pour le jour de ma comparution à la barre des communes. Cela fera de l'effet. Qu'en pensez-vous, monsieur le conseiller?

COVENTRY.

J'admire la résolution de votre grâce.

BUCKINGHAM.

Ah! pardieu! je me couvrirai de drap d'or, et j'irai avec vingt chevaux d'Andalousie à Tyburn, le jour où l'on y pendra mes honnêtes commissaires...

MOWBRAY.

Et moi, milord, je vous présenterai requête pour que vous fassiez essayer la potence par Prynne, Lilburn, et quelques-unes de ces faces hypocrites qui crient à l'abomination, et qui prient Dieu qu'il nous rôtisse dans son saint Purgatoire.

COVENTRY.

Sérieusement, milord, vous devriez en parler à sa majesté. C'est une licence effrénée.

BUCKINGHAM.

Que leur reprochez-vous tant? Ils font des libelles contre vous, contre moi; nous les faisons bâtonner, ils en vivent.

COVENTRY.

Mais oubliez-vous qu'ils ont été jusqu'à insinuer dans leurs écrits blasphématoires, que sa majesté s'emparant du pouvoir qui lui était confié, pouvait avoir la pensée de gouverner seule et de se mettre au-dessus des lois du royaume? Prynne n'a-t-il pas eu l'audace d'écrire : « Israël » doit se séparer de Juda, quand Juda se sépare » d'Israël et foule aux pieds les tribus. »

BUCKINGHAM, jouant avec sa fraise.

Tribus tribuerunt, les tribus paieront! aurait dit notre vieux roi Jacques. Nous ne sommes pas des rois à la manière d'Édouard III, à qui le parlement votait des ballots de laine, comme en agit un juif avec un enfant de famille. Quant à ces barbouilleurs de papier, ils sont coupables non pas d'avoir altéré la vérité, mais de l'avoir dite et colportée, et ils seront punis comme ils le méritent. — Mais je m'étonne, milord, que vous ne soyez pas plus avancé que vous ne l'êtes. Ne pouvons-nous pas dire ici, entre nous, que l'intention du roi est de ressaisir le pouvoir qui lui appartient?

(Avec hauteur.)

Nous gouvernerons d'une manière absolue; nous aurons des subsides sans les parlemens; nous ferons les lois, et nous donnerons du bonheur au peuple, comme il lui en faut, milord; du repos, quelques fêtes, mais point de priviléges!

COVENTRY.

Une seconde conspiration des poudres pourrait réussir...

BUCKINGHAM.

Milord, si pareille tentative avait lieu, nous nous rendrions processionnellement dans la prairie de Stains, où le roi Jean a signé la grande charte, et nous y brûlerions jusqu'au dernier diplôme de franchises accordé au peuple d'Angleterre...

MAULTRAVERS.

Voilà une promenade qui me plairait plus que les courses d'Epsom, et j'espère que nous la ferons quelque jour en joyeuse compagnie!

(On introduit une députation des communes composée de sir Dudley Diggs, M. Herbert, M. Selden, Pym, Wanderford et sir John Elliot.)

BUCKINGHAM, les regardant arriver.

(Avec fierté.)

Soyez les bien venus, messieurs des communes. Quelle antienne venez-vous nous chanter?

SIR JOHN ELLIOT, fièrement.

Si nous avions une antienne à chanter, milord, ce serait pour prier la providence qu'elle maintînt le roi, notre sire, dans sa digne grâce; qu'elle lui ouvrît les yeux, et qu'elle le préservât d'écouter les conseils des gens qui, comme votre seigneurie, mènent le royaume à sa ruine et à sa perdition.

MOWBRAY.

Sir John Elliot, vous oubliez dans quel lieu vous êtes, à qui vous parlez...

SIR DUDLEY DIGGS, gravement.

Nous sommes devant un lord accusé de haute trahison par le parlement, dont nous sommes les commissaires..... Nous marchons dans les voies de la justice, et nous n'avons personne à redouter.

M. HERBERT.

Prétend-on nous empêcher de voir le roi?

BUCKINGHAM, ironiquement.

Vraiment, non, nosseigneurs des communes; ce n'est point là notre intention; et par le Dieu vivant, vous aurez un introducteur tel qu'aucun souverain n'en trouverait de semblable dans cette cour!

(Passant fièrement.)

Je vais vous annoncer moi-même à sa majesté!

(Il entre dans le cabinet du roi. Les membres des communes s'entretiennent entre eux.)

MAULTRAVERS, s'approchant de M. Selden et lui prenant le bras.

Votre révérence me fera la grâce de me dire où elle prend sa chaussure. — Par Jupiter! je veux avoir des souliers de cette forme! Ils auront un grand succès à la cour. Qu'en pensez-vous, Mowbray?

(M. Selden lui tourne le dos sans répondre.)

M. PYM, s'approchant de Maultravers, et lui prenant le bras à son tour.

Priez tous les saints du paradis, monsieur le capitaine, qu'ils vous fournissent une pareille chaussure, si jamais il vous faut fuir de cette cour où vous ne portez que des souliers de soie!

MAULTRAVERS.

Et vous, mon honnête Monsieur Pym, priez Saint-Becket de Cantorbéry qu'il vous tienne en sa sainte grâce, si l'on vient à fermer les portes du parlement!

SELDEN, gravement.

Nous sommes venus pour parler au roi, milord.

MOWBRAY.

Vous le verrez assez tôt, mon digne docteur. Tirez votre bible et déployez votre rabat de Genève; car je me trompe fort, ou c'est vous qui êtes chargé de nous tenir le prêche.

L'HUISSIER DE LA VERGE NOIRE, ouvrant les deux battans.

Sa gracieuse majesté, le roi!

(Le Roi entre, ayant auprès de lui la Reine, Buckingham, et suivi des lords du Conseil, de l'évêque Laud, et du docteur Montague, son chapelain.)

L'ARCHEVÊQUE, à demi-voix au roi.

Quelle décision votre majesté prend-elle au sujet de Georges Abbot, l'archevêque qui a refusé de laisser prêcher la doctrine du plein pouvoir royal?

LE ROI.

Suspendu et exilé.

BUCKINGHAM.

C'est bien doux. C'est un crime de haute trahison que ce vieux surplis a commis là.

LE ROI, souriant.

Stéenie, mon ami, soyons un peu plus indulgens pour les crimes de haute trahison. Je vois ici de graves personnages qui regarderaient aussi la déportation comme une peine trop douce, si nous voulions leur ouvrir nos oreilles royales.

BUCKINGHAM, au roi.

Baby Charles, vous êtes d'humeur joviale! Prenez-y garde, vous allez me lancer dans mes folies, et j'aurai peine à garder la piteuse figure qui convient à un pauvre accusé.

LE ROI.

Tais-toi, lutin de Kent.

(Haut.)

Laissez approcher messieurs des communes.

(Sir Richard Wyn se rend auprès des membres des communes, et les conduit près du roi. Ils s'agenouillent devant lui.)

SIR DUDLEY DIGGS, à genoux.

Sire, nous ne venons pas demander à votre majesté de punir de méchans conseillers, comme le fit le parlement sous vos prédécesseurs, Henri IV et Henri VI...

LE ROI, l'interrompant d'un ton bref.

C'est fort heureux.

SIR DUDLEY DIGGS, continuant.

Nous ne prétendons point intervenir dans les choix de notre souverain, comme il advint sous Édouard II, Richard II et Henri VI. Nous ne pensons pas que le parlement ait le droit de prescrire à la couronne la conduite qu'elle aura à tenir, comme il crut devoir le faire sous Henri III...

LE ROI, fièrement.

De par Dieu, vous y seriez mal venus !

SIR DUDLEY DIGGS.

Nous venons seulement exprimer de modestes

désirs. Puisque le roi s'est entouré de conseillers sages, pieux et honorables.....

LE ROI.

Levez-vous, messieurs.

(La députation se relève.)

SIR DUDLEY DIGGS, debout.

Nous souhaitons que, de concert avec eux, il porte remède aux maux de l'état, et ne se laisse jamais guider par un seul homme, ni par de jeunes conseils.

BUCKINGHAM, se penchant vers le roi.

Mon gracieux Stéenie, ceci est une dragée que l'on vous offre en mon honneur.

(Le roi sourit. Buckingham passe devant lui et va caresser un petit singe que porte un page de la reine.)

BUCKINGHAM, à la reine.

Par l'abbaye de Saint-Denis, madame, nous ne laisserons pas passer les fêtes de février sans affubler votre gentil Macao d'une toge parlementaire. Il gesticule et grimace mieux que pas un de messieurs des communes.

LE ROI.

Vos griefs, vos griefs, messieurs; point de prolégomènes.

SIR JOHN ELLIOT, s'avançant, un papier à la main.

Nous présentons humblement cette pétition à votre majesté, afin d'assurer nos propres li-

bertés ; mais aussi avec le juste dessein de laisser intact le pouvoir souverain dont votre majesté est revêtue pour la protection, la sûreté et le bonheur de ses sujets.

LE ROI, regardant le papier.

Qu'y a-t-il dedans ?

BUCKINGHAM, riant.

De la bière fade et une vieille croûte au fond, comme dans les canettes du Sussex.

SIR JOHN ELLIOT.

Nous osons remontrer humblement à votre majesté, par le premier article de cette pétition, qu'un parti de malintentionnés est accusé du projet de changer notre sainte religion.

LE ROI, avec vivacité.

Si quelqu'un a le projet de changer la religion, que le diable l'emporte, quel qu'il soit !

SIR JOHN ELLIOT.

Par le second article, nous osons supplier humblement sa majesté d'éloigner de sa personne un conseiller dangereux, qui s'interpose entre elle et son fidèle parlement, pour le malheur et l'amoindrissement de son peuple...

BUCKINGHAM.

Votre majesté sait si j'ai jamais agi de façon à amoindrir le nombre de ses sujets.

SIR JOHN ELLIOT.

Par le troisième article, votre fidèle parlement ose se plaindre qu'un grand nombre de lords n'a pas été convoqué au parlement...

LE ROI, l'interrompant.

Cela est faux.

SIR JOHN ELLIOT.

Sire...

LE ROI.

C'est un mensonge!

SIR DUDLEY DIGGS.

Que rapporterons-nous au parlement, qui nous envoie, sire?

LE ROI.

Rien, messieurs, rien du tout... Je n'aurais jamais cru qu'un tel message me vînt du parlement... Votre pétition me prouve que les paroles ne signifient rien..... Non, de par Dieu! vous m'avez demandé ce qu'on n'a jamais demandé à un roi... Je dois vous faire connaître que je ne souffrirai pas que vous poursuiviez aucun de mes serviteurs, encore moins ceux qui sont placés très-haut et près de moi. Jadis, on demandait : Que fera-t-on pour l'homme que le roi honore? Maintenant, il y a des gens qui se fatiguent à chercher ce qu'on fera contre

l'homme que le roi juge à propos d'honorer ? Je ne vous retiens plus, messieurs. — Songez seulement à mes subsides. Si je ne les obtiens, ce n'est pas moi, j'espère, qui aurai à me repentir.

(La députation fléchit le genou et sort. Le roi se promène dans la chambre.)

BUCKINGHAM, à l'un de ses gens.

Jernyngton, allez offrir mon carrosse aux membres du parlement; leur oraison les a fatigués sans doute.

L'ARCHEVÊQUE, au roi.

Sire, il faut châtier ces insolens...

LE ROI, marchant à grands pas.

Ne pourrai-je donc jamais vivre en paix avec ces endiablées communes !

LA REINE.

Eh ! tant que vous céderez, ils croiront vous faire peur... Ne vous en prenez qu'à vous, sire, de leur audace et de leur fureur.

LE ROI.

Henriette, ma chère amie, vous êtes femme : vous voulez tout briser.

LE DOCTEUR MONTAGUE, très-sévèrement.

Il est des cas de conscience, sire, où la rigueur, où la fermeté deviennent le devoir d'un chrétien.

L'ARCHEVÊQUE.

Sire, la royauté périra par les communes, si les communes ne périssent par la royauté.

LE ROI, s'arrêtant devant lui, les bras croisés.

Vous croyez?

L'ARCHEVÊQUE.

Vous avez de vaillantes épées, sire; que craignez-vous de ces plumes usées?

LA REINE.

Craignez tout, au contraire, mon cher seigneur. — Le roi, mon père, qui était un prince fort, et qui avait fait de nobles preuves, a été menacé six fois du poignard, et il a succombé!

LE ROI, se retournant, et regardant autour de lui.

Je n'ai pas de Jésuites à ma cour, madame.

LE DOCTEUR MONTAGUE.

Sire, c'est à cheval qu'on est roi.

L'ARCHEVÊQUE, brusquement.

Et n'est pas roi qui ne s'y montre.

(Il s'éloigne.)

LE ROI, le regardant.

Notre vieil archevêque n'est pas pour le dogme : *ecclesia abhorret a sanguine.* — Et toi, Buckingham, tu n'es point d'avis d'enlever les subsides à la pointe de l'épée?

BUCKINGHAM, nonchalamment.

Vous m'en avez donné une enrichie de dia-

mans, sire, et je compte bien la faire briller au grand jour. — Mais les députés se rient bien de nos bravades inutiles.

LE ROI.

Ils pourraient se tromper !

BUCKINGHAM.

A moins de nous souffleter au visage, je ne vois pas qu'ils puissent faire mieux qu'ils ne font !

LE ROI, avec colère.

De par Dieu et ma couronne! il ne sera pas dit qu'ils feront de moi un roi de paille.

(Brusquement.)

Qu'on arrête les deux orateurs, pour propos insolens, et qu'on les conduise à la Tour !

BUCKINGHAM.

Et vous, Jernyngton, ne manquez pas de leur offrir mon carrosse.

SCÈNE III.

Une petite chambre chez Prynne, remplie d'un côté de papiers et de livres, et garnie de l'autre par un fourneau et des ustensiles de cuisine suspendus à la muraille. Le bonnet et la robe de docteur en droit de Prynne sont attachés à un clou, au-dessous des casseroles et des chaudières. A une petite table, le jeune Lilburn écrit sous la dictée de Prynne ; la femme de Prynne est accroupie près du feu, occupée à faire cuire quelques légumes.

LILBURN, écrivant rapidement.

C'est avec mon sang que je voudrais écrire contre ces oppresseurs, docteur Prynne !

PRYNNE, dictant.

Histrio-Mastix, chapitre vingt-sept... Ce n'est pas assez que les évêques aient levé sur vous la dîme pour fournir à leur avarice et à leur sensualité, vous vous livrez comme les papistes à toutes les abominations de Bélial, dansant autour du veau d'or, vous donnant en spectacle de vos propres personnes, comme les femmes de Samarie. Est-ce pas grande honte de voir ceux et celles qui devraient donner l'exemple, prendre

le masque des histrions, se couvrir de fard et de clinquant? Nous, les gardiens de la foi, souffrirons-nous ces plaisirs impurs, ces jeux de baladins venus de France pour corrompre le peuple de Dieu; et une crainte mondaine nous empêchera-t-elle de dire que toutes les femmes qui se montrent ainsi sur un théâtre, parées et fardées, sont des prostituées notoires?... C'est lorsque les Grecs en vinrent à ces sortes de plaisirs, qu'ils perdirent leurs lois et leur énergie...

(S'arrêtant.)

M. Wharton, notre vieil imprimeur, tarde bien; il est pourtant sorti de prison depuis hier. Ce nouveau pamphlet fera grand bruit, je pense; n'est-ce pas, mon jeune Lilburn? On nous trouvera toujours prêts à combattre pour notre sainte cause.

(A sa femme.)

Agar, mon trésor, me donnerez-vous bientôt ces lentilles, qui sont notre agneau pascal dans ces tems de jeûne et de souffrance?

MISTRISS PRYNNE.

Vous avez raison de vivre de privations, Richard; il faut accoutumer son corps à pâtir, car qui sait ce qui arrivera de nous? Et nous devons ménager, afin de pouvoir payer les amendes que ces juges corrompus vous imposeront encore, quand vous aurez publié vos pamphlets. — Il faut se préparer à tout, Richard, mais il faut

persévérer dans la bonne route, et Dieu me garde d'affaiblir votre courage! — Voici vos lentilles, Richard; je souhaite que vous les trouviez accommodées à votre goût.

PRYNNE, s'asseyant à une table pour manger.

Et vous, mon jeune drapier, relisez-moi un peu, pendant mon repas, ce que je vous ai dicté au commencement du jour. — Un instant, attendez que j'aie appelé les grâces du Seigneur sur la nourriture que je vais prendre.

(Il prie à voix basse.)

LILBURN, lisant sans le regarder, avec un accent animé.

« La résolution de l'homme résolu de maintenir, jusqu'à la dernière goutte de sang de » son cœur, ses libertés et franchises de citoyen, telles qu'elles lui ont été accordées » par les lois de son pays, et de ne point prendre de repos tant qu'il aura une langue pour » parler ou une main pour écrire, jusqu'à ce » qu'il y ait renversé les tyrans de la cour et de » l'église, et les lords qui se réunissent à eux » pour soutenir l'arbitraire; ou qu'il les ait » forcés de l'envoyer à Tyburn, ce qui ne lui fait » pas peur, bien sûr qu'en sa mort et par sa » mort il leur fera, comme Samson, plus de » mal que dans toute sa vie. »

» *Caput primum.* Celui-là est honteusement lâ» che qui n'est pas disposé à sacrifier sa vie pour

» son pays. — Telles sont les dernières paroles
» écrites par Felton, lorsque son poignard fa-
» natique délivra, il y a peu de tems, l'An-
» gleterre du tyran Buckingham, qu'il n'avait
» pas le droit d'arracher à ses juges par un
» assassinat. C'est la loi qui devait punir Buc-
» kingham, comme elle punira tous ceux qui
» se mettront au-dessus d'elle... »

PRYNNE, mangeant tranquillement.

Que me lisez-vous donc, mon jeune drapier? je ne vous ai pas dicté un mot de tout cela.

LILBURN, toujours sans le regarder.

Docteur! John Lilburn n'a pas quitté la warre et la boutique de drapier pour écrire contre la comédie et les évêques. J'ai écrit quelque chose de plus excellent et de plus à propos. Il faut qu'on nous lie tous deux aux poteaux de Tyburn pour l'édification du peuple, et si j'ai un regret c'est de n'avoir qu'une vie à sacrifier pour les libertés de la nation!

PRYNNE, doucement.

Mon ami, vous avez la tête trop jeune et trop chaude, pour vous jeter, de vous-même, dans le grand combat qui se prépare.

LILBURN.

Ma tête est assez mûre et d'un assez bon ca-

libre pour rouler sur un échafaud, et apprendre aux Anglais à vivre libres ou à mourir !

PRYNNE, mangeant toujours.

Je regrette que vous n'ayez pas écrit ce que je vous avais dit. Les évêques y étaient bien poivrés, véritablement !

LILBURN.

Les évêques ne sont qu'une plaie ! C'est le fléau dévastateur qu'il faut attaquer tout entier !

PRYNNE.

Agar, ma chère vie, donnez-moi un peu d'eau dans ma bière, elle est si aigre qu'elle me déchire la gorge.

LILBURN.

Ce n'est pas encore l'éponge de fiel et de vinaigre que le soldat présenta au Sauveur sur la croix !

PRYNNE, souriant.

Mais nous saurions aussi le souffrir, s'il était nécessaire, mon jeune ami. — Allons, puisqu'il ne vous a pas plu d'écrire cette fois mes pensées, nous allons passer à un autre chapitre de mon Histrio-Mastix.

Dictant.)

« Chapitre vingt-huit : Si donc le peuple doit
» être soulagé, il faut d'abord que les évêques
» soient contenus dans leurs limites... »

LILBURN, l'interrompant.

Il faut que l'épiscopat soit coupé dans sa racine !

PRYNNE, doucement.

Vous pensez, Lilburn ? Sans doute cela viendra, mais il ne faut pas demander trop d'abord.

LILBURN.

Il faut demander tout pour avoir tout, et mourir ou obtenir tout !

MISTRISS PRYNNE, attisant les charbons.

Oui, oui, plus d'épiscopat !

PRYNNE.

Eh bien ! je ne serai pas plus faible que vous. Ce sera donc le titre du chapitre vingt-huit : Plus d'épiscopat.

LILBURN, se levant.

(D'un ton animé.)

Chapitre vingt-neuf : Plus de cour. Chapitre trente : Plus de lords. Chapitre trente-un : Plus de trône, plus de roi ! — Il faut que le peuple soit uni par des liens communs, que l'Angleterre soit nivelée par la loi nouvelle et qu'elle ressemble à un champ d'épis dont pas un ne dépasse l'autre ! On me nomme, dans la cité, *Jean libre* [1], et je mourrai Jean libre ! — Vou-

[1] *Free born John.*

driez-vous monter à la potence pour avoir fait un accroc à la soutane des prélats ? — Non, par ma foi, la peine surpasse le gain ; il faut déchirer la robe tout entière ! Il faut savoir pourquoi l'on meurt ; et, puisque nous espérons le martyre, tâchons de le gagner comme des hommes et non par de misérables chicanes !

PRYNNE, secouant la tête.

John, vous êtes bien jeune !

LILBURN.

David fut-il trouvé trop jeune pour abattre Goliath ? Et vous-même, m'avez-vous trouvé trop jeune, docteur, lorsque j'ai prêché vos doctrines aux apprentis de la cité? Le jour où le dernier parlement fut dissous, où le roi entreprit de gouverner seul, sans magistrats, sans lois, nous étions réunis dans cette chambre. — Vous souvenez-vous de ce jour, docteur? — Il y avait des jeunes apprentis comme moi, des hommes mûrs, des femmes, des enfans même, qui partageaient notre enthousiasme. Le vieil imprimeur Wharton venait de sortir de prison pour la huitième fois, et ses quatre-vingt-cinq ans ne l'empêchaient pas d'être le plus énergique de tous. — J'étais plus jeune qu'aujourd'hui, alors, et cependant j'étais plus modéré; c'est que j'espérais encore, c'est que je pensais qu'un

peu de résistance nous rendrait l'ordre légal : le tems m'a désabusé, Lilburn devient fougueux avec l'âge comme le vieux Wharton. C'est Prynne qui rajeunit, qui reprend des illusions de jeunesse, et qui veut la paix et le repos quand il faut combattre et mourir !

MISTRISS PRYNNE, s'appuyant sur l'épaule de son mari.

Mon bon Richard, est-ce pour votre femme que vous craignez ? Elle vous suivra en prison... et s'il arrive un plus grand malheur.....

(Lui prenant la main.)

Eh bien ! Richard, avec l'aide de Dieu, elle trouvera le courage de le supporter.

PRYNNE, serrant ses mains dans les siennes.

(Avec résolution.)

Maintenant, John Lilburn, écrivons.

(Il s'assied auprès de lui à la table, et lui dicte à voix basse.)

SCÈNE IV.

La cour du palais de Westminster. Une foule de peuple remplit les avenues ; des arquebusiers et des hallebardiers font ranger la multitude le long des maisons. Au fond de la place, on dresse les piloris.

UN HOMME DU PEUPLE, à un boucher placé près de lui, les bras nus, et une pipe à la bouche.

Quel silence, monsieur Aikins ! quel silence ! On se croirait plutôt à un office religieux qu'à une exécution.

LE BOUCHER, froidement.

C'est vrai.

UNE FEMME.

Est-ce bien possible, monsieur Aikins, que les lords de la chambre étoilée auront l'abomination de faire fustiger et mettre au pilori John Lilburn, notre défenseur et notre ami?

LE BOUCHER, avec humeur.

Oui.

L'HOMME DU PEUPLE.

Il n'est pas le seul vraiment qu'on va expo-

ser au pilori, et il n'est pas le plus maltraité. Le docteur Bastwick, M. Burton, et le sage M. Prynne qui a si bien écrit contre les damnés d'évêques, vont être attachés au poteau, et ils auront les oreilles coupées. Un médecin, un ministre, et un homme de loi!

LA FEMME.

C'est un grand scandale!

UN HALLEBARDIER.

Reculez-vous, ou je vous taille les côtes?

LA FEMME.

Un instant; voulez-vous nous massacrer?

LE HALLEBARDIER.

Dieu me damne, je crois que vous parlez! Allons, brebis noire, faudra-t-il piquer votre casaque! Et vous, boucher, faudra-t-il vous faire sentir le bois de ma pertuisane?

LE BOUCHER, tranquillement.

Le roi Charles vous paie-t-il pour égorger le peuple!

LE HALLEBARDIER, le frappant avec violence au visage.

En arrière, coquin!

LA FEMME.

Quels hommes! Se laisser traiter ainsi par des soldiers!

LE BOUCHER, essuyant le sang de son visage.

Vous me frappez bien sans raison! — Une ligne plus loin, vous me creviez un œil. — Mais, c'est bien. On vous paie.

LE HALLEBARDIER.

Silence, chien!

UN APPARITEUR.

Place, place aux lords du conseil!

(Sir Thomas Coventry et sir John Finch traversent la place.)

SIR THOMAS COVENTRY.

Le peuple est atterré, vous le voyez.

SIR JOHN FINCH.

Nous aurions dû condamner à mort ce John Lilburn. Il n'y a point de tranquillité avec de tels hommes.

SIR THOMAS COVENTRY.

Bien fouetté, il se taira. Et s'il le veut absolument, il tâtera de la corde. — Nous serons bien à cette croisée.

SIR JOHN FINCH.

Si vous m'en croyez, sir Thomas, nous monterons à l'Abbaye. Nous y serons plus en sûreté.

SIR THOMAS COVENTRY.

Que craignez-vous donc?

SIR JOHN FINCH.

Hem! La dernière fois que nous vînmes à pa-

reille fête, sir Frédéric Macauley et moi, nous fûmes assaillis par une grêle de pierres.

SIR THOMAS COVENTRY.

Bat! aujourd'hui nous remportons une belle victoire. Rassurez-vous.—Le roi doit être content de nous.

SIR JOHN FINCH.

Sa majesté est très-satisfaite, elle est allée chasser à Windsor.

SIR THOMAS COVENTRY.

Quel est ce tumulte?

SIR JOHN FINCH.

Ce sont les condamnés qu'on amène.

SIR THOMAS COVENTRY.

Venez, venez.

(Ils s'éloignent.)

UN OFFICIER DE HALLEBARDIERS, passant à cheval.

Par Saint-Georges, soldats, vous lâchez le pied. Tenez bon, refoulez cette populace!

LE BOUCHER, au soldat qui l'a frappé.

Dieu me damne, allez-vous marcher sur moi?

(On voit arriver la charrette, précédée de gens de justice et de soldats, sur laquelle se trouvent attachés Prynne, Bastwick et Burton. Lilburn est lié derrière la charrette, qu'il suit à pied, les épaules découvertes. De moment en moment l'exécuteur le frappe avec des cordes armées de nœuds.)

LILBURN, à voix haute.

Que mon sang et mes souffrances retombent sur Juda et les impies !

UN GROUPE DU PEUPLE.

Amen! amen!

UNE FEMME, perçant la foule.

John Lilburn, tu as défendu la cause du peuple ; que ton nom soit béni !

UNE AUTRE se jette sur ses bras, et baise ses mains.

Persévère, John Lilburn, tu n'as pas loin d'ici au ciel !

LILBURN.

Oh ! mes amis, le ciel ne m'a pas encore accordé le martyre. Plaignez plutôt les saints hommes qui souffrent avec moi, et qui vont être mutilés parce qu'ils ont combattu pour Israël : *hosanna! hosanna!*

UNE FEMME, s'approchant de la charrette.

Bonjour, monsieur Prynne, ayez bon courage !

UN HOMME.

Voyez Lilburn, le fouet du bourreau lui a découpé les épaules en lanières, et il ne pousse pas un cri ! pas une plainte !

LE BOUCHER.

Patience, jeune homme, nous souffrons aussi.

UN HOMME.

Il est écrit que les apôtres périront les premiers pour la foi !

UNE FEMME, s'approchant de Burton.

Mon cher monsieur, ceci est le meilleur sermon que vous ayez jamais prêché.

BURTON.

Je l'espère, et Dieu veuille convertir les assistans !

(La charrette passe sous la fenêtre où se trouvent les deux lords.)

PRYNNE, de la charrette, en les regardant.

Milords, je prie Dieu de vous bénir et de vous éclairer sur la cruauté et la perversité des évêques !

(Le peuple pousse des cris et jette quelques pierres contre les croisées. Les deux lords se retirent.)

UNE VOIX.

Au gibet, Coventry !

UNE AUTRE VOIX.

Au gibet, les lords !

(La charrette s'arrête devant les piloris. On fait descendre les condamnés, et on leur lit leur sentence.)

UN OFFICIER, accourant à cheval.

Arrêtez ! repoussez cette voiture, soldats !

UNE VOIX.

C'est la femme de Prynne !

D'AUTRES VOIX.

Place! — Place! — Faites passer cette voiture! — C'est mistriss Prynne!

UNE FEMME.

Pauvre dame! Elle va à White-Hall demander la grâce de son mari.

MISTRISS PRYNNE, se montrant à la portière.

Ne m'accusez pas d'une pareille lâcheté! — Je viens l'encourager! souffrir! prier avec lui!

TOUT LE PEUPLE.

Amen!

MISTRISS PRYNNE, étendant les mains vers les piloris.

Voyez-les! imitez leur exemple! soyez courageux et fermes! souffrez comme eux pour les droits de la vieille Angleterre! — Jurez haine aux lords et aux évêques! Vengez vos amis, vengez les martyrs!

VOIX DU PEUPLE.

Longue vie à Prynne! — Longue vie à Lilburn! — Largesse, largesse aux condamnés!

(Le peuple se presse en foule autour de la voiture, et y jette de l'argent. Des soldats à cheval accourent, dispersent le peuple, et font rebrousser chemin à la voiture où se trouve mistriss Prynne. La place reste libre, et l'on aperçoit les quatre condamnés attachés aux piloris.)

LILBURN, au bourreau.

Ce pilori est trop bas pour moi. Il brise mon

corps meurtri et me force à me courber. — Avez-vous eu l'intention de m'empêcher de montrer mon visage au peuple ?

(Regardant Prynne.)

N'avez-vous pas honte de laisser ce vieillard exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant ? Donnez-lui mon chapeau.

PRYNNE.

Lilburn, n'oubliez pas de répandre l'écrit que nous avons composé sur les persécutions du peuple. Il nous croira maintenant.

LILBURN.

S'il leur faut des preuves, docteur, ils me verront souvent à ce poteau.

PRYNNE, à Bastwick.

Mon digne monsieur Bastwick, dans vos hôpitaux, avez-vous jamais coupé une oreille ?

BASTWICK.

Non, mon cher Prynne ; j'étais réservé à voir cette opération aujourd'hui.

PRYNNE, à l'exécuteur qui s'approche de lui.

Mon ami, j'ai une grâce à vous demander ; c'est de me rendre mes boucles d'oreilles ; elles m'ont été données par ma femme, et je tiens à les conserver. Je vous en rendrai la valeur.

LE BOURREAU.

Ah! si cela vous fait plaisir, monsieur Prynne, qu'à cela ne tienne.

(Il lui coupe les oreilles, et lui remet les deux anneaux.)

PRYNNE.

Merci, mon ami.

(L'exécuteur s'avance vers les autres accusés.)

LILBURN, d'une voix forte, au peuple.

John Lilburn, qui n'aime pas plus la bassesse qu'il ne craint la grandeur, vous exhorte à secouer le joug des évêques qui vous affligent et qui vous persécutent ! Savez-vous qu'à Londres même on n'échappe plus aux persécutions des lords et des prélats ! Tant que les provinces seules ont subi le joug, vous avez pris patience, parce que vous n'aimez que vous ! mais aujourd'hui que la cour lève des impôts sans mesure, qu'elle veut compter vos habits et vos écuelles, il faudra bien vous remuer ou tout souffrir. Serez-vous bientôt las de laisser retourner vos poches, de payer la taxe illégale des vaisseaux, du tonnage, du pondage, et toutes les taxes que le parlement a refusé de consentir ? — Savez-vous quel nom prend la patience poussée à l'excès ? Ces dignes hommes qui viennent de verser leur sang pour vous autres, pourront

vous le dire. Vous me nommez John libre ! mais ne pouvez-vous pas être tous des John libres ? Il ne s'agit que de vouloir. Ne craïgnez point qu'on vous fustige, qu'on vous garrotte, qu'on vous coupe les oreilles. Il ne suffirait pas de toutes les forêts de l'Angleterre, de tous les mâts de la flotte, s'il fallait des piloris pour tous les citoyens des trois royaumes !...

L'OFFICIER DES HALLEBARDIERS.

Un mot de plus, John Lilburn, et je vous fais punir de cent coups de fouet.

LILBURN.

Et si la parole me manque, lisez mes écrits !

(Il tire des pamphlets de son haut-de-chausse et les lance au milieu du peuple.)

Et si l'on me tue, mes pamphlets parleront pour moi quand je ne serai plus ! Anglais, c'est mon besoin que de vous exhorter à la liberté ! Opposez-vous aux lords de toutes vos forces ! Sors de ta léthargie, lion de Juda ! Secoue ta crinière, et dévore tes ennemis ! Lève l'étendard...

L'OFFICIER.

Qu'on bâillonne ce furieux !

(L'exécuteur obéit.)

LILBURN, tandis qu'on lui met le bâillon.

Courage, peuple endormi..... Liberté... Liberté.....

PLUSIEURS PERSONNES.

Grâce ! grâce !

UN AUTRE GROUPE.

Vive Lilburn ! — Vive John libre !

UNE VOIX.

Vive saint Lilburn !

(Le peuple repousse les soldats et parvient jusqu'au pied des piloris.)

HAMPDEN, à un homme placé près de lui.

Sans doute, ces hommes sont coupables, mais la cour les a poussés là par ses excès. Cousin Olivier, que pensez-vous de ce peuple ? Ce n'est que la curiosité qui l'attire. — Il n'est plus d'Anglais : il nous faut quitter l'Angleterre.

CROMWELL.

Israël se réfugiera loin de Juda jusqu'au jour de la délivrance, où le fer nettoiera le temple. Monsieur Hampden, il fut un tems, il est un tems, il sera un tems !

HAMPDEN.

Cousin Cromwell, vous êtes un homme de paix ; nous tâcherons de soustraire nos familles à cette tyrannie à laquelle personne n'ose résis-

ter. Espérons que ces malheureux seront les derniers que nous verrons dans notre patrie.

(Il s'approche de Lilburn et lui touche la poitrine.)

Que de courage, que de noblesse et de vigueur dans ce sein ! Et tout cela pour rien !

(La foule se précipite de leur côté. Ils s'éloignent.)

LE HALLEBARDIER, prenant au collet le boucher et le repoussant violemment avec sa hallebarde.

Encore toi, canaille !

LE BOUCHER.

Encore toi, coquin !

(Il lui arrache sa hallebarde et le tue. Tumulte. Les soldats chargent les bourgeois et en tuent un grand nombre. La foule s'échappe de toutes parts.)

SCÈNE V.

UNE GRÈVE SUR LE BORD DE LA TAMISE. UN PETIT NAVIRE EST À L'ANCRE.

1637.

Le pont du navire est couvert d'une multitude d'émigrans agenouillés. Le ministre Burton est debout sur l'arrière du vaisseau, un livre de psaumes à la main. Les matelots sont prêts à lever l'ancre. Un autre groupe d'émigrans, qui n'a pu trouver place dans le navire, est réuni sur le rivage, ayant également un ministre au milieu d'eux. Parmi les passagers, sur le vaisseau, se trouvent Pym, Haslerig, Hampden et Oliver Cromwell. Les deux groupes chantent alternativement les versets d'un psaume.

LE GROUPE DU VAISSEAU.

« Nos pères n'ont point compris les miracles
» que vous fîtes en Égypte ;
» Ils ne se sont point souvenus de la multi-
» tude de vos miséricordes.
» Alléluia !

LE GROUPE DU RIVAGE.

» Ils vous irritèrent prêts à descendre dans
» la mer : dans la mer Rouge.
» Alléluia !

LE GROUPE DU VAISSEAU.

» Néanmoins Dieu les sauva pour la gloire
» de son nom :
» Afin de faire connaître sa puissance.
» Alléluia !

LE GROUPE DU RIVAGE.

» Il menaça la Mer Rouge, et elle se sécha :
» Et il les conduisit au milieu de ses abîmes,
» comme dans un lieu sec et désert.
» Alléluia !

LE GROUPE DU VAISSEAU.

» Il les sauva de la main de ceux qui le haïs-
» saient :
» Et il les délivra de la main de leurs en-
» nemis.
» Alléluia !

LE GROUPE DU RIVAGE.

» Et l'eau enveloppa ceux qui les persécu-
» taient :
» Et pas un d'eux n'en échappa.
» Alléluia !

LE GROUPE DU VAISSEAU.

» Alors ils crurent à ses paroles, et chantè-
» rent ses louanges.
» Alléluia !

LE GROUPE DU RIVAGE.

« Alléluia ! alléluia ! »

(Après un moment de recueillement, le ministre qui est sur le rivage s'avance vers le vaisseau, et adresse la parole aux passagers.)

LE MINISTRE.

Allez, mes frères, allez sur une terre pure et libre, porter l'arche sainte; allez attendre vos frères malheureux dans les baies immaculées de l'Amérique. Que l'île impie soit abandonnée par les justes comme une maison vermoulue est abandonnée par les rats. Souvenez-vous, mes frères, de nous autres, pauvres rats, qui restons sous la griffe des chats sanguinaires, jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur de nous ouvrir, à notre tour les mers qui vous protègent aujourd'hui. *Interrupit mare et perduxit eos, et statuit aquas quasi in utro.* — Abandonnez Gomorrhe, car Gomorrhe va brûler! Nous marcherons devant nous, et nous fuirons sans détourner la tête pour nous éloigner de la ville impie, et notre réunion à nos frères sera douce comme le parfum qui descendit tout le long de la barbe d'Aaron. Nous couvrirons nos têtes de cendres, et nous vivrons dans le jeûne et dans l'affliction, jusqu'à ce que les vents du septentrion enflent aussi nos voiles; nous prierons le Seigneur pour qu'il dé-

truise la monarchie de Baal et qu'il fasse marcher les saints dans le sang des bourreaux, lui qui a fait mourir les premiers nés d'Égypte, depuis l'homme jusqu'à la grenouille. Partez, joyeux du jour de la délivrance; il luira pour nous, et quand les saints seront réunis dans la nouvelle terre promise, il ne restera aux enfans de Caïn que des maisons vides et des pots cassés. Que le nom du Seigneur soit béni!

TOUS.

Amen!

(Après un moment de silence général, Burton s'avance sur le bord du vaisseau et s'adresse à ceux qui sont à terre.)

BURTON.

Adieu, béliers sans cornes et sans défense. Nous vous laissons en gémissant, sous le couteau de l'écorcheur et du boucher. — Laisse-lui ta toison et ton sang, mais conserve le cœur et les entrailles. Nous prierons depuis Arad jusqu'à Adrah; nous grossirons les eaux de la mer de larmes brûlantes, et nous ne permettrons de rire à nos visages, que lorsque vous serez avec nous dans la sainte ville d'Ascalon. Nous emportons la justice, nous emportons la foi : que laisserons-nous à la terre impie? L'abomination et le scandale, les vices, la rapine, les courtisannes et les évêques. Ils nous ont foulés aux pieds, ils ont violé nos lois, et quand nous leur

avons demandé les priviléges de nos pères, ils nous ont donné des cachots et des potences. Saül est fort de la faiblesse de son peuple ; mais le coq déplumé lèvera la crète, la vallée d'Oreb deviendra une mer de feu qui engloutira le Pharaon et ses archers, et d'où il verra surnager toutes les têtes que ses bourreaux ont coupées, qui lui crieront : « Juste, juste, juste est ton « affliction, parce que tu as affligé les justes ? » Et plutôt que de vous laisser dans le deuil, dans l'opprobre et dans la misère, payant les taxes, fournissant au luxe des prostituées et des grands, le Sinaï s'élèvera en pont sur les mers pour vous ramener dans nos bras. Que Dieu vous garde et vous conserve ! et nous, pigeons fuyards du colombier, que l'honnête vent d'est nous protége !

TOUS.

Amen !

(Ils s'agenouillent, prient un instant, et se relèvent.)

UNE VOIX SUR LE VAISSEAU.

Au cabestan ! les hommes au cabestan ! la barre, babord, la barre !

UNE VOIX SUR LE RIVAGE.

Adieu, mon frère Jonas Lightness !

UN HOMME DU VAISSEAU.

Adieu, frère Éphraïm !

UN AUTRE.

Embrassez les saints ! — Priez pour nous préserver du naufrage !

D'AUTRES.

Adieu ! adieu !

LE MINISTRE, sur le rivage.

Sauveurs de la foi, bon voyage !

(Un constable arrive suivi de soldats et de gens de justice.)

LE CONSTABLE, aux soldats.

Voici le navire; dispersez ces hommes, de par le roi ! Prenez cette chaloupe, et gagnez le bord.

LE MINISTRE.

Vil Égyptien, tu veux t'opposer au départ des élus du Seigneur : tremble que les vagues élevées en colonnes...

UN SOLDAT, lui portant un coup de crosse de mousquet et le renversant.

Vieux bouc de congrégation, voilà pour commenter ton texte.

(Les soldats poursuivent les hommes du rivage ; pendant ce tems, le constable monte sur le vaisseau avec sa suite.)

LE CONSTABLE.

Au nom de sa gracieuse majesté, et par l'é-

dit du Conseil, je vous somme de descendre à terre!

BURTON.

Que nous veut-on, monsieur le constable? Sa gracieuse majesté nous poursuit-elle au-delà des terres du royaume?

LE CONSTABLE.

Voici l'ordre du Conseil qui interdit les émigrations sans permission expresse du roi. Qu'on mette ces hommes à terre, et que l'on conduise à la prison de la Flotte ceux qui feraient résistance.

CROMWELL, à Hampden.

Si vous m'en croyez, nous pendrons ce constable et ses satellites à la grande vergue, et nous les jetterons aux poissons par-dessus le bord!

LE CONSTABLE ET LES SOLDATS.

A terre! à terre!

(On fait descendre plusieurs passagers dans une barque : au moment où vient le tour de Cromwell, il se place près du constable.)

CROMWELL, à Hampden, en touchant légèrement le manteau du constable.

Ferai-je?

HAMPDEN.

Non, au nom du ciel !

CROMWELL.

Je descends ; mais que ce soit donc aux risques et au péril de ceux qui nous retiennent !

SCÈNE VI.

UNE TAVERNE DE LONDRES.

Un grand nombre d'hommes est assemblé dans une salle fermée. Parmi eux se trouvent Hampden, sir John Hampden, Cromwell, M. Pym, M. Selden, M. Wandesford, et plusieurs membres du parlement.

UN HOMME, à un autre.

L'indépendance absolue des fidèles, la destruction de tous les abus; voilà ce que nous devons poursuivre sans relâche, monsieur Hollister...

UN MARCHAND.

Avec votre permission, monsieur Neel, je boirai ce verre de bière à votre intention.... Nous poursuivrons sans relâche, monsieur Neel; voilà M. Selden, le digne M. Pym, M. Wandesford, qui s'opposeront à toutes les abominations de la cour... Nous avons assez souffert, assez patienté et assez payé, monsieur Neel. Il faut que le parlement se montre avec des dents, des dents et des griffes, monsieur Neel; car qui nous défendra, si ce n'est le parlement, mon digne voisin?

UN AUTRE.

Trois parlemens ont été dissous, monsieur Hollister... il n'y a pas de droits contre la force.

M. NEEL.

Eh! que demandons-nous?... Moins de taxes, point d'impôt illégal, l'exécution de nos franchises... et, pour la cour, qu'elle danse des ballets, qu'elle joue des mascarades et la comédie, et qu'elle nous laisse en paix sans mettre ses doigts dans notre poudding!

M. HOLLISTER.

Je suis de votre avis. Que la cour retire ses mains de nos poches, et nous la laisserons gambader à son aise... Chacun sa portion, la table est assez grande.

M. PYM.

Vous voulez une cour plus modérée, des taxes plus légères, vous ne voulez que cela... Eh! c'est fort bien, mes braves compagnons; malheureusement, vous exigez plus que vous ne pensez.

M. NEEL, naïvement.

Vous croyez, monsieur Pym?

M. HOLLISTER.

Le commerce n'en irait-il pas mieux si l'excise ne nous mangeait pas la toison jusqu'à la peau?...

M. PYM.

Sans doute, mon honnête monsieur Hollister; mais en demandant qu'on vous dégrève des droits sur la laine, vous renversez les évêques, les lords et le trône...

LE PREMIER MARCHAND.

Ah ! bon Dieu !

M. NEEL.

Eh ! vierge sainte, qui songe à chose pareille ! —Monsieur Pym, dans ma famille, nous avons fait profession d'aimer le roi. Feu mon bisaïeul a aidé à mettre les Tudors sur le trône... et, avec votre permission, nous souhaitons que notre gracieux roi se conduise bien avec nous, et nous bien avec lui.

M. PYM, avec un sourire de regret.

Bonnes gens, bonnes gens, vous êtes trop purs pour un tems comme le nôtre.

M. NEEL, buvant.

Veuillez nous faire la grâce de prendre un verre de bière avec nous... Je vois avec plaisir que vous êtes un vieil Anglais de la vieille Angleterre, et que vous pensez comme nous.

M. PYM.

Voici maître Goliath Goldbridge; il a l'air plus malade que de coutume.

M. HOLLISTER.

Soyez le bien arrivé, maître Goliath.

M. GOLDBRIDGE, gravement.

Mes frères, je ne vous le cacherai pas plus long-tems. Voilà trois fois que le fils de l'homme m'apparaît en personne, vêtu d'une longue robe, et ceint au-dessus des mamelles d'une ceinture d'or.

(On s'assemble autour de lui.)

PLUSIEURS VOIX.

Écoutez! écoutez! Maître Goliath, le statuaire, va parler!

(M. Goldbridge monte sur un banc.)

D'AUTRES VOIX.

Écoutez Goliath Goldbridge!

M. GOLDBRIDGE.

J'avais allumé ma lampe pour achever mon saint Timotheus prêchant les Gentils; et comme l'homme terrestre succombait au besoin du sommeil, j'avais placé devant moi, pour réveiller l'esprit, l'excellent écrit de John Lilburn, *le Paradis de l'Homme libre ouvert aux saints*. Alors, l'œil divin se leva sur moi, et m'apparut sous une forme humaine : il mit sur moi sa main droite, et je reconnus que je voyais devant moi le premier et le dernier, celui qui tient les clefs de la mort et de l'enfer. Et

il dit : « Qui a des oreilles entende ce que l'esprit dit aux églises ! Que ceux qui m'écoutent arment leurs bras pour combattre le combat de la foi, et pour replacer les statues des saints à la place des idoles. » — L'esprit a dit à Goliath : « Tu quitteras le ciseau et le marteau pour prendre le sabre et l'épée, parce que l'affliction du royaume doit cesser ; » et Goliath a obéi à l'esprit, et il marchera à la tête de ses frères.

(Tirant un grand sabre qu'il tenait caché sous son manteau.)

Voilà l'épée à deux tranchans qui est sortie de la bouche du Seigneur ! c'est elle qui doit couper les sept têtes du dragon, qui sont les sept évêques, les sept lords du conseil, et les sept châteaux impies où Jabin tient sa cour !

(Il agite son sabre en criant :)

Hussah ! Hussah ! renversons la synagogue de Satan.

UNE VOIX.

Hussah ! que l'épée sauve Israël !

UN GRAND NOMBRE D'ASSISTANS.

Hussah ! ruinons le temple des idoles ! renversons l'empire de Nabuchodonosor !

M. PYM, s'approchant de Goldbridge.

Mon cher Goldbridge, retournez à vos statues... Il y a des mesures à garder dans ces tems

de crise. On nous observe... Prêcher ainsi peut nuire à notre cause...

M. GOLDBRIDGE, s'élançant sur la table, et s'agitant avec plus de violence.

Paix! paix! monsieur Pym : attachez votre langue avec vos jarretières, et laissez parler la révélation. — L'esprit divin m'a dit encore : Mais j'ai quelque chose à vous reprocher, qui est que vous avez parmi vous des hommes qui tiennent la doctrine de Balaam, lequel enseignait à Balac à mettre comme des pierres d'achoppement devant les enfans d'Israël pour leur faire manger ce qui a été offert aux idoles et les faire tomber dans la fornication. Nous expulserons ces hommes, mes frères; et alors nous renverserons Bélial lui-même...

HAMPDEN, de sa place.

Descendez donc de cette table, maître Gol; vous n'y renversez que des pots de bière.

GOLDBRIDGE, reprenant.

Et l'esprit m'a dit encore : Vous en avez aussi parmi vous qui tiennent la doctrine des Nicolaïtes! — Défiez-vous de tous ces hommes, mes frères. Défiez-vous de ceux qui veulent mettre ensemble Dieu et l'enfer, les lords et le peuple, les loups et les brebis, et qui veulent laisser la

tête d'Holopherne Laud sur ses épaules !... Cette épée qui m'a été remise par l'esprit...

PLUSIEURS MEMBRES DU PARLEMENT, s'approchant.

Cessez, cessez, monsieur Goldbridge !

GOLDBRIDGE, avec plus de force.

Non ; cette épée est l'épée à deux tranchans qui sortit de la bouche...

CROMWELL se place devant lui très-gravement, et le salue ; Goldbridge reste interdit, et lui rend son salut.

(D'un ton solennel.)

L'esprit m'est apparu aussi, mon frère.

GOLDBRIDGE.

Je le crois sans peine, monsieur Oliver : vous êtes un bon gentilhomme du comté de Huntinton.

CROMWELL.

Et l'esprit dit : Le tems n'est pas venu. Je donnerai au victorieux la manne cachée, et je lui donnerai encore une pierre blanche sur laquelle sera écrit un nom nouveau que nul ne connaît que celui qui le reçoit. — Qui a des oreilles entende ce que l'esprit dit aux églises.

GOLDBRIDGE, descendant tranquillement de la table.

C'est une révélation particulière. Nous attendrons que le tems vienne, monsieur Oliver.

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

Lilburn ! Lilburn ! voilà John-le-Libre ! Vive Free John !

(Lilburn entre avec Prynne.)

PLUSIEURS VOIX.

Silence ! silence ! voilà le vertueux M. Prynne !

PRYNNE.

Vous me regardez tous : ma tête rasée vous surprend. Je n'ai pas voulu cacher mes plaies, mes frères. J'ai voulu montrer au grand jour ma tête ronde et mes oreilles coupées.

LILBURN, se découvrant.

J'ai imité le saint martyr. Coupons tous nos cheveux, mes frères, pour ne point ressembler aux brillans cavaliers de la cour. Nos têtes rasées seront toutes prêtes pour la hache.

M. PYM.

Nous vous imiterons tous, monsieur Prynne ; mais vous nous permettrez bien de défendre nos têtes si on les menace ?

PRYNNE.

Et nous avons compté sur vous, qui êtes jeunes et vaillans, pour vous opposer aux oppressions, quand nous, vieillards sans force, nous ne pouvons que souffrir.

CROMWELL.

Que le ciel vous bénisse, car vous parlez bien.

PRYNNE.

Mais souffrir toujours ! Et quel moyen prendre pour empêcher les maux de l'Angleterre ? car je ne vous parle pas des nôtres en particulier...

GOLDBRIDGE, montant sur le banc.

Voici l'épée à deux tranchans qui sortit de la bouche...

(On le contient.)

M. SELDEN.

Qui ose donc interrompre M. Prynne ?

M. NEEL.

Vous allez certainement vous enrouer, monsieur Goliath. Laissez donc parler le vénérable martyr !

PRYNNE.

Quand deux hommes habitent la même maison, et qu'ils ne peuvent plus s'accorder ensemble, n'est-il pas tout simple que l'un des deux quitte la maison ? — Quand deux familles vivent sous le même toit, et sont continuellement en querelle, n'est-il pas naturel qu'elles se séparent? Et laquelle doit sortir pour chercher un autre gîte ? Le bon sens, le droit sens vous indiquent que c'est la moins nombreuse, la plus faible, la moins ancienne, celle qui a le moins fait pour la communauté.

(Il s'assied ; tout le monde garde le silence.)

M. NEEL, à son voisin.

Comprenez-vous la parabole?

M. HOLLISTER.

C'est beau comme l'Épître aux Galates.

PRYNNE.

Vous ne dites rien, monsieur Hampden?

HAMPDEN.

Je vous écoute, monsieur Prynne.

PRYNNE, à Cromwell.

Et que pensez-vous, vous, monsieur Cromwell?

CROMWELL.

Devant vos vertus, monsieur Prynne, je suis comme l'âne de Balaam, qui ne prononce que quelques syllabes.

PRYNNE, avec un grand calme.

Mais, monsieur Cromwell, si le parlement était menacé de nouveau, et qu'il en vînt à s'armer, est-ce que vous vous refuseriez à commander un régiment?...

CROMWELL, levant les mains au ciel.

Dieu nous garde d'en venir jamais là, monsieur Prynne! Mais si messieurs du parlement en venaient à tirer l'épée, je combattrais avec eux à six pences par jour!

HAMPDEN.

Et nous aussi !

LILBURN.

Et nous aussi !

M. PYM.

Bien. — Voilà la première fois qu'on nous parle de sang-froid de changer, par le bras, l'ordre établi en Angleterre.

LILBURN.

Appelez-vous cela l'ordre établi? dites l'ordre envahi ! — Cet ordre est barbare et illégal, et il cesse d'être l'ordre. Il faut que l'Angleterre se purge de sa lèpre et qu'elle se régénère ! Avez-vous donc ce lâche besoin de têtes qui s'élèvent toujours au-dessus des autres? Vous faut-il des patriarches, la servitude d'Égypte, des juges, des rois, des tétrarques, des pontifes? Non ! Il vous faut un état où chacun soit rien et quelque chose ! Une constitution franche, tirée au niveau sur les trois royaumes, depuis une extrémité jusqu'à l'autre !...

M. NEEL.

Comme la grande charte.

LILBURN.

Quelle grande charte? Parlez-vous de cette prostituée que nos princes violent depuis trois cents années? Voilà la charte qu'il faut à l'An-

gleterre : cette convention du peuple[1] est établie par lui et pour lui.

(Il tire un écrit de sa poche, et lit :)

« L'autorité suprême de la nation résidera » dans une représentation de quatre cents per» sonnes. »

CROMWELL, gravement.

Cela demande discussion.

LILBURN, continuant.

« Il suffira de deux cents pour composer une » chambre : le vote de la majorité fera loi.

» Tous les officiers publics seront responsa» bles ; aucun salarié ne pourra être membre de » la chambre.

» Aucun membre d'une chambre représenta» tive ne pourra être nommé à la suivante. »

M. PYM.

C'est se priver de grands talens, d'hommes utiles.

LILBURN, vivement.

Et se débarrasser de beaucoup d'intrigans, de charlatans, de nuls ou d'ambitieux !

[1] *Agreement of the People.* Ces articles sont extraits textuellement de la constitution rédigée par Lilburn lui-même, et qui fut présentée au parlement. — Cet écrit le fit accuser de haute trahison, et renfermer à la Tour. Sa tête fut de nouveau en danger, et ses biens furent séquestrés.

CROMWELL.

Oui, oui.

LILBURN, continuant.

« Le parlement actuel finira le premier mer-
» credi d'août 1636. »

HAMPDEN.

En sommes-nous-là? C'est de la déraison. Nous sommes dans une taverne, et non à Westminster.

LILBURN, continuant.

« Si le parlement omet de donner des ordres
» à cet égard, le peuple procédera aux élec-
» tions.
» Il n'y aura pas de loi coërcitive en matière
» de religion. »

(Longs murmures.)

M. NEEL.

Et que deviendra notre sainte croyance?

M. HOLLISTER.

Et l'on souffrirait les évêques!

PLUSIEURS VOIX.

Notre culte! restons purs!

PRYNNE, aux assistans.

Si vous voulez de la liberté, sachez donc en donner aux autres. Parle, John Lilburn, nous t'écoutons.

(Grand silence.)

LILBURN, animé.

« Nul ne sera forcé de combattre par terre ou » par mer contre sa conscience. »

GOLDBRIDGE, se levant.

Voici l'épée à deux tranchans qui est sortie de la bouche du Seigneur!...

BEAUCOUP DE VOIX.

Silence! silence!

M. SELDEN.

Faites taire Goliath-l'Inspiré!

LILBURN, continuant.

« On ne pourra condamner personne que sur » des lois déjà existantes. »

PRYNNE, se levant.

Qu'est-ce donc, Lilburn? Vous avez ajouté cet article. Avec quelle loi existante condamneriez-vous le roi, s'il était coupable?

M. PYM.

Dans un cas aussi extraordinaire, une cour spéciale seule...

LILBURN.

Comment! une cour spéciale? Vous chercheriez dans un procès de ce genre autre chose que le triomphe de la loi? Alors vous n'êtes que des ambitieux qui voulez abattre le pouvoir à votre profit! Si jamais le roi était appelé à rendre

compte de sa conduite, il faudrait que ce fût devant les tribunaux ordinaires... L'érection d'une cour spéciale serait un attentat aux droits de la nation, qu'elle avertirait d'une différence entre le roi et un autre coupable. Que la loi, la loi commune parle, et le renvoie absous, s'il est innocent, comme tout citoyen innocent!

HAMPDEN.

Ce fou niveleur perdra tout!

PRYNNE, levant le doigt.

Lilburn, prenez garde!

LILBURN.

Docteur, le roi est encore tout-puissant; il m'a fait fouetter, il m'a fait attacher au pilori : il est probable qu'il me fera aussi couper les oreilles, le cou peut-être, car je ne me tairai jamais; mais je ne voudrais pas qu'il tombât un cheveu de sa tête contre le droit et la loi : et si, de victimes que vous êtes, vous devenez des despotes et des tyrans, Charles trouvera un défenseur dans John Lilburn, dans John libre!

PLUSIEURS VOIX.

Vive John libre!

M. NEEL, s'essuyant les yeux.

Voilà un homme de cœur et un sujet loyal!

PRYNNE.

Voyons, John, continuez.

LILBURN.

« On ne dépendra plus du bon plaisir incer-
» tain du parlement.

» Un homme ne pourra être privé de la vie
» que pour meurtre ou autre chose pareille.

» Chaque paroisse choisira ses ministres, et
» personne ne sera forcé à payer.

» Le peuple, dans tous les comtés, choisira
» ses officiers publics.

» On ne pourra être condamné à perdre la
» vie, la liberté, etc., que sur la déclaration de
» douze voisins jurés. »

HAMPDEN, *se levant.*

Tout ceci est impraticable. C'est une utopie comme celle de Bacon. Le roi est au milieu de sa cour, entouré de son armée, et le peuple ne songe qu'à vivre tranquille. L'avenir aura son tems; mais le présent veut être guéri, et ce n'est ni avec des visions ou des révélations, ni avec des rêveries politiques. — Ce n'est pas le tout que de savoir souffrir, il faut souffrir à propos. Je ne prendrai point de part à vos projets, car je n'ai point de projets. Si le roi nous taxe encore sans le parlement, fermons-lui nos bour-

ses. Il s'est dit bien des paroles ici, pas une n'a touché cette corde, et cette corde est tout.

LILBURN.

La modération n'est pas une vertu, monsieur Hampden.

HAMPDEN.

Où vous a conduit la violence? à la Tour, au pilori. — Qu'ont produit vos souffrances? des plaintes, des murmures; beaucoup de mal pour vous, rien de bon pour nous. Pour moi, je ne veux autre chose que la grande charte; mais je saurai m'y tenir. Adieu, messieurs.

CROMWELL.

Il y a là en effet beaucoup de paroles, mes-frères; vous avez la réputation d'être vivans, et vous êtes morts. Prions Dieu qu'il nous révèle sa sainte volonté.

(Au moment où Hampden ouvre la porte pour sortir, des matelots, des femmes, des soldats, qui se trouvaient dans la taverne, entrent avec l'hôte et des ménétriers.)

UN SOLDAT, à l'hôte.

Vous ne nous refuserez pas votre grande salle? Vous savez que les nouveaux réglemens du conseil vous obligent de donner à danser le dimanche. — Serais-tu un puritain par hasard, mon drôle?

(Apercevant l'assemblée.)

Eh ! vraiment, voilà tout un nid de ces pourpoints noirs.

UN MATELOT.

Il faut qu'ils dansent le Horn-Pipe avec nous. Les tavernes sont-elles faites pour prier, maintenant? Allons, John la flûte, à l'ouvrage! lâche-nous la Sarabande de Cadix!

UN AUTRE.

Et vous, l'hôte, à boire ! Le dimanche est une fête !

M. PYM, s'avançant vers eux.

Voici une tyrannie nouvelle. Ne peut-on employer paisiblement le jour du sabbat sans être inquiété ?

L'HOTE.

L'évêque de Londres a ordonné d'ouvrir le dimanche toutes les tavernes et d'y faire danser : je suis obligé d'obéir, car il y a de fortes amendes.

M. NEEL.

C'est une abomination! Ces plaisirs mondains nous sont défendus par nos principes...

UN SOLDAT.

Ils sont commandés par sa grâce... Allons, place !...

GOLDBRIDGE, s'avançant avec son sabre.

Ah ! vous voulez danser devant l'arche sainte...

Voilà l'épée à deux tranchans qui est sortie de la bouche du Seigneur!...

LE SOLDAT, lui arrachant son sabre, et le prenant par les oreilles.

Tu danseras avec nous, vieux puritain endiablé!... Sonnez, violons!... Ils ont assez chanté leurs psaumes, il faut qu'ils dansent à présent!

(Les soldats, les femmes et les matelots font danser M. Neel, M. Selden et quelques autres; grand tumulte.)

M. NEEL, criant et dansant.

Je proteste contre Laud et ses suppôts! C'est une violation et une tyrannie sans exemple!

(Le peuple envahit la taverne, et les membres de l'assemblée se dispersent.)

SCÈNE VII.

UN SALON DANS LA MAISON DE HAMPDEN, A LONDRES.

Hampden est assis près d'une table sur laquelle se trouvent quelques livres, des papiers et un grand gobelet d'argent de forme gothique. Mistriss Hampden, et son fils William, âgé de huit ans, sont assis près de lui.

HAMPDEN, à son fils.

Avez-vous bien compris, mon cher Will, pourquoi je soutiens depuis si long-tems ce procès qui tourmente tant votre mère?

WILLIAM.

J'ai compris que vous aimez à voir les hommes noirs qui viennent ici tous les jours, et que vous vous plaisez à parler avec eux.

HAMPDEN.

Mon enfant, je n'agis pas ainsi pour mon plaisir.

WILLIAM.

Cependant, mon papa, si cela ne vous amusait pas, qui vous forcerait de le faire? Lorsque mon chien Black m'ennuie, je le laisse, et je joue sans lui.

HAMPDEN.

C'est que vous êtes dans l'âge où l'on ne songe qu'à ses plaisirs, William : au mien, on a des devoirs. — Tout jeune que vous êtes, ne sentez-vous pas que vous aimeriez votre pays de préférence à tout autre?

WILLIAM, *réfléchissant.*

Ah! mon père, j'aime mieux notre terre du Buckingham, que notre maison de Londres, qui est si noire...

HAMPDEN.

Vous ne m'entendez pas, William. Écoutez-moi bien.

(*Il le prend sur ses genoux, et lui passe la main dans les cheveux, tout en parlant.*)

Vous devez aimer l'Angleterre, parce que c'est le pays où vous êtes né, et où vous avez, dès votre naissance, des avantages que vous n'auriez pas ailleurs, et qu'on ne peut vous retirer. On nomme ces avantages des droits de citoyen.

(*Lui prenant la main.*)

Vois-tu, William, tu dois aimer ton pays comme tu aimes ta mère.

(*Mistriss Hampden fait un signe de satisfaction à son mari.*)

HAMPDEN, *continuant.*

C'est pour défendre ces droits-là, qui seront un jour les vôtres, mon fils, que j'ai soutenu ce grand procès.

WILLIAM.

Qui veut donc vous les ôter, mon père ?

HAMPDEN.

Le roi, mon enfant.

WILLIAM.

Comment! le roi Charles? Il est donc méchant?

HAMPDEN.

C'est un excellent homme, un bon père, un bon mari, mais il est mal conseillé, William. Les lords qui sont autour de lui ont besoin de beaucoup d'argent, et ils l'obligent à nous en demander plus qu'il n'a le droit de le faire.

WILLIAM.

Comment! le roi, qui est si riche, vous demande de l'argent, à vous?...

HAMPDEN.

Cela vous paraît singulier, master Will. Mais d'où croyez-vous que proviennent les grandes richesses du roi?

WILLIAM.

Je pense qu'il a comme vous des terres dans le Buckingham; et comme il a beaucoup de carrosses, de domestiques et de soldats, je crois qu'il a plus de châteaux, plus de jardins et de fermiers que vous.

HAMPDEN.

Oui, sans doute, il a de tout cela, mon enfant; mais ses revenus ne suffisent pas pour entretenir tous ses soldats, et payer toutes ses dépenses. Alors nos lois lui permettent de demander de l'argent au peuple; mais comme le peuple travaille et n'a pas le tems de régler ses comptes avec le roi, il nomme pour cela des gens qui s'assemblent chaque année : ce sont les membres du parlement.

WILLIAM.

Ah! comme M. Pym et mon oncle John

HAMPDEN.

Justement. De son côté, le roi ne s'occupe pas par lui-même de tout cela : il a aussi des intendans qui sont chargés de toucher l'argent que nous lui donnons. Ce sont les ministres, qui voudraient nous faire payer plus qu'il n'est raisonnable.

WILLIAM vivement, et regardant fièrement son père.

Eh bien! il faut dire au ministre : « Monsieur, puisque vous voulez plus d'argent que nous ne vous en devons, vous n'aurez rien du tout! »

HAMPDEN, souriant.

C'est ce que je leur ai dit, mon enfant. — J'ai été trouver les juges, et je leur ai demandé

d'approuver ma conduite, afin que les ministres du roi ne me fissent pas payer de force; et voilà six mois que mes avocats et ceux du roi disputent les uns contre les autres à ce sujet.

WILLIAM.

Puisque vous avez raison, pourquoi se disputer si long-tems ?

HAMPDEN.

Voyez-vous, William, quand vous apprenez la grammaire de Vivès, vous y trouvez beaucoup de règles qu'il vous faut beaucoup de tems pour comprendre. La nation est aussi gouvernée par beaucoup de règles qui ont été faites les unes après les autres, comme celles de votre grammaire; elles sont souvent obscures et se contredisent. Ainsi l'argent que je refuse de payer se nomme la taxe des vaisseaux. Elle a été accordée au roi dans un moment où il eut besoin de faire la guerre sur mer. Aujourd'hui qu'il n'a plus de guerre sur mer, il veut encore l'argent; et il voudrait lever cet argent sans le consentement du parlement. Or, je vous ai dit que notre qualité d'Anglais nous donnait le droit de ne payer que les taxes consenties par les gens que nous envoyons au parlement pour défendre notre bourse; vous sentez donc, mon ami, que j'ai pour moi la justice dans

cette affaire ; et que votre père a eu raison d'agir comme il l'a fait.

(Mistriss Hampden fait un petit signe d'approbation.)

WILLIAM.

Alors il est clair, mon papa, qu evous avez gagné votre procès.

HAMPDEN.

Point du tout, mon enfant ; je viens de le perdre.

WILLIAM.

Bah! mais ce n'est pas juste.

HAMPDEN.

Non, mon enfant ; mais il reste toujours une consolation dans le monde, quand on a rempli son devoir, même si l'on doit en être victime. N'oubliez jamais cela.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Votre honneur nous excusera... Il y a en bas des collecteurs et des gens du fisc qui se prétendent fondés à tout saisir dans la maison... Que votre honneur dise un mot, et nous les travaillerons comme des chiens de France.

HAMPDEN.

Point de violence, Tob. S'ils ont un bill, qu'on leur ouvre toutes les portes.

TOB, sortant.

Dieu me damne, cela va mal !

MISTRISS HAMPDEN, avec calme.

Ils vont donc tout saisir, mon John ?

HAMPDEN, haussant les épaules.

Que voulez-vous, ma chère? Comme je refuse de les payer, ils viennent se payer eux-mêmes.

(Les gens du roi entrent.)

UN PROCUREUR DU FISC.

Sir John Hampden, vous voyez que nous sommes en mesure de nous opposer à une rebellion. Êtes-vous consentant à payer votre taxe pour les vaisseaux, s'élevant à 20 schellings, plus les frais du procès, montant à 350 livres sterling 20 schellings et 6 pences ?

HAMPDEN.

Non, certainement, monsieur le procureur. J'ai protesté contre la taxe illégale, je proteste encore; je remplirai mon devoir de citoyen jusqu'au bout.

LE PROCUREUR, à ses gens.

A votre office !

(Il s'assied à la table et écrit ; les gens du fisc prennent les meubles et se les passent, tandis que le procureur en dresse l'inventaire.)

LE PROCUREUR, *écrivant.*

Un coffre damasquiné à figures... Un fauteuil de soie de deux couleurs... Un rouet d'ivoire à trois branches, avec ses quenouilles et ses navettes...

WILLIAM, *se jetant sur l'homme qui tient le rouet.*

Le rouet de ma mère !... Vous ne l'aurez pas !

(*Il s'efforce de l'arracher.*)

HAMPDEN.

William ! William !

WILLIAM.

Non, vous ne l'aurez pas ! Prendre le rouet de ma mère ! Vous me tuerez plutôt !

LE FISCAL.

Laissez cela, petit diable.

WILLIAM.

Eh bien ! vous ne l'aurez qu'en mille morceaux !

(*Il l'arrache des mains du fiscal et le brise sous ses pieds.*)

HAMPDEN, *au procureur.*

(*Souriant.*)

Ne faites pas attention, monsieur; c'est un enfant qui a un peu de sang anglais dans les veines.

LE PROCUREUR, *continuant d'écrire.*

Un gobelet d'argent massif, ciselé et enjolivé d'armoiries.

MISTRISS HAMPDEN.

Ah ! John, le gobelet de famille : le laisserez-vous enlever?

HAMPDEN, au procureur.

C'est un don que le roi Henri VII fit à un de nos aïeux : que le roi Charles le reprenne !

(Un des gens du fisc prend le gobelet sur la table.)

Un instant : monsieur le procureur, vous me permettrez bien de boire la bière qu'il contient.

(Se levant et se découvrant.)

Messieurs, je porte la santé du roi !

(On continue de saisir les meubles.)

SCÈNE VIII.

UNE PLACE PUBLIQUE.

(Plusieurs groupes de peuple.)

UN BOURGEOIS.

Concevez-vous, voisine? on va vendre les meubles de ce bon M. Hampden. C'est cela un bon patriote ! un brave Anglais !

UNE FEMME.

Mon cher monsieur, il n'y a plus de justice. Nous serons grugés maintenant et plus.

UN AUTRE BOURGEOIS.

Femme, cela ne durera qu'un tems. Quand on verra les meubles de M. Hampden rester sur la place publique (car, j'en suis sûr, personne ne sera assez maudit pour les acheter, à quelque bas prix qu'on les mette), les lords papistes apprendront qu'il y a encore de l'union dans le peuple, et ils rougiront de leur infamie. — C'est une grande leçon que la cour recevra aujourd'hui !

LA FEMME.

Vous avez bien raison, monsieur Plumm. Si l'on m'en croyait, voyez-vous, je ne suis qu'une femme; mais on tordrait le cou au procureur du fisc et à tous ses estafiers.

LE PREMIER BOURGEOIS.

Ne badinez pas, la mère : vous verrez comme nous les recevrons. Pour ma part, j'ai déjà des pierres dans mes deux poches.

UN AUTRE.

Je vous proteste que les vendeurs ne seront pas ici les bons marchands. Voulez-vous nous entendre, monsieur Wilkind? Nous assommerons les coquins qui seront assez indignes pour acheter une simple marmite.

QUATRIÈME BOURGEOIS.

Les teinturiers et les brasseurs ont déjà fait une lettre de complimens doléans à M. Hampden.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

Êtes-vous sûr de cela? Je m'en vais aller trouver M. Lilburn, et il nous fera une bonne lamentation des tanneurs : cela fera bien enrager les cavaliers et la Française.

LE TROISIÈME BOURGEOIS.

Serrons de ce côté-là, mes amis; et quand le

fisc arrivera, nous crierons : Justice ! privilége ! vive les têtes rondes !

LE PREMIER BOURGEOIS.

Laissez-donc, voisin Sharp. Ne criez pas ; tombez plutôt sur leurs épaules à bras raccourcis, et empêchons qu'ils vendent pour un sou de marchandises.

LA FEMME.

Avec cela que tout est hors de prix, et qu'on nouspille de toutes les façons.

UN BOURGEOIS.

Voici donc ce grand jour où on verra ce que c'est que les Anglais !

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

Honte et malédiction sur les lâches qui achèteront les meubles du vertueux M. Hampden !

(Un chariot chargé de meubles et entouré des gens du fisc s'arrête au milieu de la place.)

LA FEMME.

Les voilà ! les voilà !—C'est ce gros *roast-beef* de M. Scroff qui est le procureur fiscal.—A lui les pierres, monsieur Wilkind, je vous le recommande.

LE PREMIER BOURGEOIS.

Ne vous inquiétez pas. Je m'en acquitte comme un joueur de fronde.

(Il lance des pierres.)

LA FEMME.

Oh ! vous n'avez touché que sa perruque. Quel malheur !

LE PREMIER BOURGEOIS.

Vous croyez ?

LA FEMME.

Tirez donc à son gros ventre. Au nom des saints, ne le manquez pas !

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

Il faut les laisser commencer la vente. Nous les étrillerons après.

UN AUTRE.

Oui, qu'ils voient à qui ils ont affaire.

(Ils se rapprochent du chariot. On range les meubles sur la place.)

LA FEMME.

Ah ! regardez donc : il avait de beaux meubles, M. Hampden. — Le beau fauteuil ! — On le dépouille parce qu'il n'est pas papiste. Quelle horreur !

LE PREMIER BOURGEOIS.

Mais nous ne le souffrirons pas !

UN AUTRE.

Nous nous y opposerons !

LE PROCUREUR FISCAL.

Rangez-vous, on va commencer la vente.— De par le ro...

(S'interrompant.)

Qui jette donc des pierres?

UN BOURGEOIS.

A bas le fisc! vive Hampden!

UN CRIEUR PUBLIC.

Un assortiment d'ustensiles de cuisine : trois schellings!

UNE FEMME, s'avançant.

Trois schellings! — Un beau bassin de cuivre jaune! — Il y en aurait pour une guinée seulement à la fonte. — Donner cela si bon marché; les voleurs!

UN BOURGEOIS.

Aussi personne ne les prendra.

UN AUTRE, s'avançant.

Si cela n'appartenait pas à M. Hampden, j'en donnerais bien quatre schellings!

LE CRIEUR, répétant.

On a dit quatre schellings : à quatre schellings! Les ustensiles à quatre schellings!

LA FEMME.

Comment, on surenchérit! Sont-ils scélérats! Mais cela vaut cinq schellings!

LE CRIEUR.

A cinq schellings ! Il y a enchère à cinq schellings !

LA FEMME, à ceux qui la rudoient.

Mais, que voulez-vous ? moi qui n'ai que de la terre cuite de Douvres.

LE CRIEUR.

Nous avons un acheteur à cinq schellings.

UN BOURGEOIS.

Vraiment, tout ceci pour cinq schellings ! C'est donné comme le dîner du lord-maire, à l'élection.

LA FEMME, se rapprochant du procureur.

Mon petit monsieur Scroff, c'est moi qui ai dit cinq schellings.

LE PREMIER BOURGEOIS.

Ah ! c'est comme cela. Six schellings !

LE CRIEUR, répétant.

Six schellings !

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

Sept !

LE TROISIÈME BOURGEOIS.

Huit !

LE CRIEUR.

A huit schellings ! On achète à huit schellings !

LA FEMME.

Huit schellings! Est-ce avoir du bon sens ?— Voilà comme on frustre les pauvres gens ! Huit schellings! Êtes-vous des patriotes ?

LE CRIEUR.

Huit schellings... On ne dit rien de plus!... C'est bien dit, à huit schellings ?—A huit schellings, adjugé.

LE PROCUREUR.

Une tapisserie du Brabant à personnages et à emblêmes... trois livres sterling.

LA FEMME.

Oh! moi qui en ai toujours désiré une. On disait que la couronne donnerait à si bon marché : trois livres sterling! ce n'est pas un cadeau!

UN BOURGEOIS.

Cela ornait pourtant la chambre de cet excellent M. Hampden!—Trois livres cinq schellings.

LE PREMIER BOURGEOIS.

Comment! vous renchérissez ?

L'AUTRE BOURGEOIS.

Écoutez donc: il vaut autant que je l'aie qu'un autre. Ma femme a toujours eu envie d'une tapisserie à emblêmes.

LE PREMIER BOURGEOIS.

Dix schellings !

L'AUTRE.

Vous êtes un homme de mauvaise foi. — Quinze schellings !

LE PREMIER BOURGEOIS.

Vous connaissez particulièrement ce bon M. Hampden : c'est une trahison. — Quatre livres !

LE CRIEUR.

A quatre livres la tapisserie !

LE TROISIÈME BOURGEOIS.

Quand cela ne serait que pour vous faire enrager tous... quatre livres cinq schellings !

LA FEMME.

Voyez-vous, les voilà qui se disputent, à présent ; eux qui voulaient tuer le fisc ! Mais on ne pense qu'à soi dans ces tems-ci.

(S'approchant du procureur.)

Monsieur Scroff, il y a-t-il encore de la vaisselle?

LE CRIEUR.

Personne ne surcharge? Quatre livres cinq schellings! adjugé.

(La vente se prolonge du côté opposé.)

LE PREMIER BOURGEOIS.

Par ici, par ici, on va vendre les meubles de prix.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

Laissez-moi passer, j'ai besoin de beaucoup de choses.

LE TROISIÈME BOURGEOIS.

Ah! mon Dieu! je n'arriverai jamais jusqu'au crieur!

LA FEMME, les regardant se presser les uns les autres.

Les voyez-vous, comme ils se foulent! Tout cela pour gagner quelques schellings sur notre bon ami M. Hampden, qu'on vole, qu'on dépouille... Je vois bien que je n'aurai rien. Canaille de nation!

SCÈNE IX.

LA SALLE DES SÉANCES DE LA CHAMBRE DES COMMUNES A WESTMINSTER.

4 JANVIER 1642.

Hampden, Pym, Hollis, Strode et Haslerig, sont debout au milieu de la salle. Un grand nombre de membres les entourent.

CROMWELL, aux cinq membres.

Restez au sein du parlement, messieurs : nous verrons si les satellites du roi oseront venir vous y chercher !

M. PYM.

Que le roi est déplorablement conseillé !

PLUSIEURS MEMBRES.

Les priviléges de la chambre sont violés !

D'AUTRES MEMBRES.

Il faut envoyer un message au roi !

(L'orateur [1] se lève.)

[1] Le président de la chambre.

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

Écoutez ! écoutez !

L'ORATEUR.

La chambre a déclaré que l'accusation portée au nom du roi par le procureur-général de la couronne, contre cinq membres de la Chambre des Communes, violait tous les priviléges du parlement ; que les prévenus et tout constable sont en droit et en devoir de s'opposer à cet acte, et que les gens du roi seront arrêtés, et amenés à la barre.

PLUSIEURS MEMBRES.

A la barre, sir Édouard Herbert! à la barre, le procureur de la couronne!

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

A la barre !

(Un huissier s'approche de l'orateur et lui parle bas.)

L'ORATEUR.

Un messager de sa majesté demande à être introduit dans la chambre. J'invite les honorables membres à s'asseoir sur leurs bancs.

(Les membres reprennent leurs places. Grand silence ; l'huissier introduit un héraut d'armes, qui salue à plusieurs reprises. Il est suivi de plusieurs officiers du roi que les huissiers retiennent à la porte.)

L'ORATEUR.

La chambre attend humblement que vous lui communiquiez les augustes paroles de sa majesté.

LE HÉRAUT.

Au nom du roi, mon maître, je viens requérir monsieur l'orateur de remettre en mes mains cinq gentilshommes, membres de cette chambre, que sa majesté m'a commandé d'arrêter pour haute trahison : MM. Pym, Hampden, Hollis, Strode et Haslerig.

(Profond silence.)

CROMWELL.

Monsieur l'orateur, veuillez commander à cet homme de se retirer. La chambre ne doit pas répondre à de semblables messages.

L'ORATEUR.

Vous voyez le silence de la chambre : retirez-vous, monsieur.

(Le héraut se retire.)

M. WANDESFORT.

Monsieur l'orateur, il est urgent d'envoyer un message au roi, et de réclamer une garde pour la sûreté des membres du parlement. Nous ne pouvons délibérer sous l'épée de nos ennemis.

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

Appuyé ! appuyé !

SIR JOHN COLEPEPPER.

Monsieur l'orateur, je me propose, en qualité de ministre de sa majesté, pour remplir le message de la chambre auprès de la couronne. Je proteste que j'ignorais la mesure qui vient d'être prise; mais j'engage toutefois les cinq membres accusés à quitter momentanément la maison des communes, autant pour leur sûreté personnelle, que pour calmer le courroux de sa majesté, qui s'apaisera sans doute par cette satisfaction.

M. PYM.

Monsieur l'orateur, jamais nous ne quitterons volontairement le poste où nous a placés le peuple d'Angleterre! Il n'y aura plus de parlement le jour où la couronne pourra faire sortir de cette chambre les membres qui lui déplaisent. Si les péchés de cette nation ont mérité de si grands maux, nous nous soumettrons à la volonté de Dieu sans murmure; mais Dieu nous punirait bien plutôt et plus sûrement, si, par notre lâcheté et par la crainte d'une colère terrestre, nous renoncions à défendre la cause de la justice et de la sainte religion.

(Il s'assied : le capitaine Langrish, officier des gardes, se présente à la porte du parlement.)

PLUSIEURS MEMBRES.

Point de soldats! point de cuirasses dans le parlement! à la barre le hoqueton!

(Les membres se lèvent en tumulte.)

SIR JOHN ELLIOT.

Que venez-vous faire ici, Langrish? Venez-vous aussi violer nos priviléges, vous qui devriez les défendre?

LANGRISH.

Je viens, au contraire, pour vos intérêts, messieurs. J'arrive de White-Hall; et j'ai vu sa majesté monter à cheval à la tête de ses gardes pour se rendre à la Chambre des Communes.

CROMWELL, la main sur son épée.

Veut-on nous faire violence?

SELDEN, joignant les mains.

Le jour de l'abomination est donc venu!

LANGRISH.

On disait dans la foule que le roi venait d'embrasser sa femme, en lui promettant que, dans une heure, il reviendrait maître enfin de son royaume, et que la reine comptait les minutes jusqu'à son retour, sa montre à la main. — Entendez-vous déjà les trompettes des hallebar-

diers et les cris des étudians du Temple? Dans quelques momens le roi sera ici.

(Les membres de la chambre parlent entre eux avec agitation.)

L'ORATEUR.

M. Pym, M. Hampden, M. Hollis, M. Strode, la chambre n'a pas le pouvoir de vous protéger contre ces violences. Elle protestera en votre intention, mais la prudence vous ordonne de vous retirer.

(On entoure les cinq membres et on les supplie de s'éloigner.)

M. PYM.

Puisqu'il le faut, nous céderons au vœu de nos frères. Que le ciel vous donne le courage et la force, messieurs!

(Il sort, suivi de Hampden, de Hollis, et de Haslerig.)

M. STRODE.

Pour moi, je resterai sur ce banc, qu'on montrera un jour rougi de mon sang, pour apprendre à nos enfans ce que la liberté coûta à leurs pères!

SIR WALTER EARLE, l'entraînant de force.

Strode, fou que vous êtes, voulez-vous mourir inutilement?

(Il le pousse hors de la chambre.)

VOIX DU DEHORS.

Le roi! le roi!

L'ORATEUR.

A vos places, messieurs!

(Les membres se hâtent de reprendre leurs places; presque aussitôt les portes s'ouvrent avec violence, et le roi paraît accompagné du comte Palatin, son neveu. Une garde de hallebardiers et de pensionnaires garnit la porte.)

LE ROI, au comte de Roxborough et à ses gardes, d'une voix forte.

Sous peine de mort, messieurs, je vous défends d'entrer!

(Silence profond; tous les membres se lèvent et se découvrent la tête. — Le roi, passant avec son neveu devant le banc de M. Pym, dit à mi-voix :)

Le corbeau a déniché.

(S'avançant vers le président.)

Avec votre permission, monsieur l'orateur, je vous emprunterai un moment votre fauteuil.

(Le roi monte au fauteuil, s'y assied quelques instans, jette les yeux sur les membres de la chambre, qui restent debout et découverts, et dit à mi-voix au comte Palatin, placé derrière lui :)

Ma vue se brouille au milieu de toutes ces figures noires. — Y sont-ils?

(Le comte Palatin fait un signe négatif.)

LE ROI, à voix haute.

Messieurs, c'est une méchante affaire que celle qui m'amène dans votre maison. Je vous ai envoyé un sergent d'armes, chargé d'une mission importante, qui était de saisir ici quel-

ques personnes accusées, par mon ordre, de haute trahison; sur quoi, j'attendais de vous l'obéissance, et non des paroles qui ne signifient rien. Je veux bien vous le déclarer : aucun des rois d'Angleterre ne s'est montré plus soigneux que je ne le serai de maintenir vos priviléges; mais vous devriez savoir que, dans les cas de haute trahison, il n'y a plus de priviléges pour personne! pour personne, messieurs!

(Il garde le silence pendant quelques instans.)

J'ai pris la peine de me transporter ici moi-même, afin que vous soyez bien certains que je veux avoir ces membres que j'accuse, non pas d'une bagatelle, mais de trahison. Tant qu'ils seront dans cette chambre, je ne puis espérer qu'elle rentre dans le droit devoir où je désire sincèrement qu'elle rentre. Je vous répète que je veux les avoir, quelque part qu'ils se trouvent. Monsieur l'orateur, je vous prie de me dire si quelques-uns de ceux que j'ai accusés se trouvent ici?

L'ORATEUR, tombant à genoux.

Avec le bon plaisir de votre majesté, je n'ai ici ni yeux pour voir, ni langue pour parler, qu'autant qu'il plaît à la chambre, dont je suis le serviteur, de me le commander : et je supplie humblement votre majesté de me par-

donner, si je ne puis faire d'autre réponse à ce qu'il plaît à votre majesté de m'ordonner.

LE ROI.

Je vois bien que les oiseaux se sont envolés : à la bonne heure! J'attends de vous que vous me les enverrez aussitôt qu'ils reviendront. Je vous donne ma parole de roi que je n'agirai contre eux que par la voie légale!

(A ses gardes.)

A cheval, messieurs!

(Le roi descend du fauteuil, et va pour sortir : l'orateur lui présente à genoux son chapeau qu'il a oublié sur la table.)

Merci, monsieur. — N'oubliez pas que je mets tout ceci sous votre responsabilité.

LE COMTE PALATIN, suivant le roi.

Que dira la reine?

PLUSIEURS MEMBRES, d'une voix forte.

Privilége! privilége!

LE COMTE DE ROXBOROUGH, qui s'éloignait, se retourne vers les membres et leur crie d'une voix forte.

Au diable les communes! quand pendra-t-on tous ces gens-là?

CROMWELL, de son banc, à ceux qui l'entourent.

C'était bien commencer : mais finir ainsi, c'est

tout gâter... Il fallait sortir le dernier, et mettre la clef dans sa poche. Ce n'est pas un chapeau, c'est une couronne que Charles a laissée sur cette table.

(Grand tumulte dans la chambre. Tous les membres se lèvent. On entend le peuple crier au dehors.)

LE PEUPLE.

Vive le parlement ! privilége ! privilége !

SIR JOHN ELLIOT, debout devant l'orateur.

Nous ne nous séparerons pas sans avoir protesté contre les paroles de la couronne ! Il faut que la nation apprenne, par nos remontrances, que nous n'abandonnons pas sa défense !

M. WANDESFORD.

Il est urgent que notre protestation soit publiée, afin que le roi ne puisse refuser de la lire.

SIR WALTER EARLE.

M. Rusworth, le clerc assistant, a recueilli le discours de sa majesté : je prie monsieur l'orateur de lui ordonner d'écrire notre remontrance.

(Le secrétaire, qui avait abandonné sa place, la reprend, sur l'ordre de l'orateur.)

SIR JOHN ELLIOT.

Monsieur Selden, veuillez dicter les paroles au clerc.

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

Oui, monsieur Selden ! monsieur Selden !

M. SELDEN, s'approchant de la table, et dictant au clerc.

« Les communes assemblées en ce présent » parlement, nous croyons devoir exposer à sa » majesté que l'acte de violence commis au- » jourd'hui envers la chambre... »

CROMWELL, s'approchant du clerc.

Vous tremblez, monsieur : vous ne pourrez certainement pas tenir votre plume; cédez-moi votre place : ma main est ferme, j'écrirai pour vous.

(S'asseyant à la place du clerc.)

Dictez, monsieur Selden, le clerc ne vous manquera pas.

SCÈNE.....

UNE CHAMBRE HAUTE DANS LA FORTERESSE DE HURST-CASTLE.

DÉCEMBRE 1647.

Le roi est couché dans un lit très-misérable. Il tient dans ses mains un livre entr'ouvert. Près du lit est une table recouverte d'un tapis grossier sur laquelle sont des papiers, des livres, des plumes et deux montres d'or. Au milieu de la table, une lampe dans un vase d'argent, dans laquelle brûle une bougie. Herbert, à demi habillé, est couché sur une natte épaisse, n'ayant qu'une simple couverture sur lui. Son sommeil est pénible et agité. Le roi interrompt plusieurs fois sa lecture pour le regarder.

LE ROI.

Pauvre Herbert !... il repose du moins... il dort... Non ! ce n'est pas dormir ; c'est céder à la fatigue... Il souffre plus que moi.

(Il reprend sa lecture, puis l'interrompt un moment après.)

Je devrais m'efforcer de dormir aussi. Je ne le puis, j'ai froid : ces fenêtres sont en si mauvais état, le vent pénètre partout et me glace. Le bruit de la mer qui roule sur les cailloux m'at-

triste et m'effraie. Je ne croyais pas être jamais réduit à regretter ma triste prison de l'île de Wight. Un roi!... un roi!... Ah! n'est plus roi qui se voit tombé si bas!

(Après un moment de silence il reprend son livre, et le quitte bientôt pour regarder Herbert.)

Comme son sommeil est pénible!... pas plus que ma veille... De cette cour brillante, de ces armées... voilà tout ce qui me reste... un domestique, un seul... et les traîtres osent encore me donner le titre de roi, lorsqu'ils me retiennent dans ce détestable cachot.

(Brusquement, et avec un mouvement de violence.)

Oui, malgré tant d'opprobre, je suis roi d'Angleterre, je mourrai roi d'Angleterre.

(Herbert s'agite plus fort.)

Il souffre trop, éveillons-le...

(Après un silence, il appelle.)

Herbert! Herbert!

HERBERT, s'éveillant en sursaut, et se levant.

Qu'est-ce? qu'est-ce encore?... Pardon, sire... votre majesté n'a-t-elle point appelé?...

LE ROI, reprenant un air de dignité calme.

Je vous ai éveillé à dessein; vous paraissiez souffrir dans votre sommeil.

HERBERT.

C'est vrai, sire, et je remercie votre majesté d'une marque de bonté aussi touchante.

LE ROI.

Pourquoi étiez-vous si troublé en dormant, Herbert?...Faisiez-vous quelque rêve sinistre?

HERBERT.

Oui, sire, je rêvais.

LE ROI.

Quel était votre rêve? Je vois à votre émotion et à votre embarras que j'y étais pour quelque chose.

HERBERT.

Sire, je rêvais que j'habillais votre majesté, lorsqu'on frappa doucement à la porte; j'ouvris d'après l'ordre de votre majesté, mais avec crainte et hésitation. Je vis entrer l'archevêque Laud, dans ses habits pontificaux; il était très-pâle : il s'avança lentement vers votre majesté, et lui rendit ses hommages, comme il avait coutume de le faire de son vivant : votre majesté lui donna sa main à baiser et lui parla à voix basse, pendant que je me tenais à une distance respectueuse. Le docteur se prit alors à soupirer et à pleurer, puis il fit ses révérences accoutumées à votre majesté, et la troisième si basse, qu'il tomba prosterné le visage contre terre. Je courus à son aide, et, comme je m'efforçais de le relever, je m'aperçus que sa tête ne tenait point, et je la vis rouler sur le car-

reau, lorsque votre majesté m'éveilla. L'impression que j'éprouvais était si vive, que je regardai autour de moi, croyant encore voir la tête du prélat, ne pouvant me persuader que tout cela ne fût qu'un songe.

LE ROI, avec émotion.

Ce rêve est remarquable.

HERBERT.

J'ose espérer que votre majesté n'y verra aucun augure fâcheux pour sa personne.

LE ROI, distrait.

Ce rêve est remarquable... Hélas ! je serais tenté de répéter les paroles que ce saint archevêque dit à ses bourreaux : « Personne ne désire plus ma mort que je ne la désire moi-même. »

HERBERT, s'agenouillant devant le lit du roi.

O! sire, chassez loin de votre esprit des pensées si horribles...

LE ROI, lui tendant la main pour le faire relever.

Herbert... ils m'assassineront, ils m'empoisonneront... je ne vois point d'autre fin à cette déplorable guerre...

HERBERT, pleurant.

Grand Dieu !... que dites-vous, sire; au nom du ciel, espérez !

LE ROI.

Espérer !...Quoi !...N'ont-ils pas tué Henri III, et caché jusqu'aux traces de sa mort, en inventant pour lui un supplice inoui ? N'ont-ils pas immolé Richard II? La reine Marie, mon aïeule, n'a-t-elle pas porté sa tête sur l'échafaud ?...

HERBERT.

Sire, sire !... épargnez-moi, vos paroles me feraient mourir !...

LE ROI, attendri.

Pauvre Herbert !... Allons, ne t'afflige pas... j'espérerai... Aussi bien, j'aime mieux mourir que de vivre ainsi.

(Après un moment de silence, le roi regarde ses deux montres qui sont sur la table.)

Il n'est qu'une heure. Que cette nuit va être longue... Je voulais écrire, je ne me sens point assez de calme pour travailler... Herbert, avant de vous recoucher, ranimez le feu, tous mes membres sont glacés...

(Le regardant.)

Mon pauvre ami, vous tremblez aussi.

HERBERT, allant vers le foyer presqu'éteint.

Ah ! sire, si je ne souffrais que pour moi !...

LE ROI.

Tout le charbon du Lancastre n'échaufferait pas cette chambre humide, ouverte à tout vent.

Herbert, voyez s'il y aurait quelque moyen d'empêcher le vent de pénétrer si fort par cette fenêtre haute, il me frappe sur la tête, c'est ce qui m'incommode le plus.

(Herbert va çà et là par la chambre, cherchant quelqu'objet qui puisse tenir lieu de rideau, et, ne trouvant rien de mieux que la seule couverture qui est sur sa natte, il la prend, et va pour l'attacher à la croisée.)

LE ROI.

Que faites-vous, Herbert? votre couverture, la seule que vous ayez ! je ne le souffrirai pas ; prenez mon manteau...

HERBERT, continuant à attacher la couverture.

Le mantel de votre majesté est d'une étoffe trop légère ; je crains d'ailleurs qu'il ne soit trop court.

LE ROI.

Non, Herbert, cessez, je le veux... Prenez en ce cas une couverture de mon lit... j'en ai deux... entendez-vous, Herbert?

HERBERT, continuant.

Votre majesté me permettra de ne point lui obéir.

LE ROI.

Je le veux absolument, Herbert, venez...

HERBERT.

Quoi! sire, vous exigez!...

LE ROI ému.

Mon ami, faut-il que je l'ordonne?

(Herbert s'approche avec hésitation du roi, qui aide lui-même à enlever la première couverture. Sa main rencontre celle d'Herbert, qui se laisse tomber à genoux en pleurant, et baise la main du roi. En cet instant, on entend du bruit à l'extérieur; tous deux restent immobiles et prêtent l'oreille.)

LE ROI, pâlissant tout-à-coup.

Quel peut être ce bruit, à une heure si indue?...

HERBERT, effrayé.

J'ai cru entendre le pont-levis s'abaisser.

LE ROI.

Ne distinguez-vous pas un bruit d'armes, et des hommes à cheval qui entrent dans le château?

HERBERT.

Oui, sire.

LE ROI.

Je n'entends plus rien... A cette heure! en ce lieu!... que viennent-ils faire?... Herbert, je vais me lever, habillez-moi sur-le-champ... S'ils veulent ma mort, je mourrai debout, comme un roi.

(Herbert, tout en tremblant, aide le roi à s'habiller.)

LE ROI.

A cette heure, des épées, des pertuisanes, quand j'en suis déjà entouré...qu'est-ce que cela signifie? Allez, Herbert, informez-vous; sachez qui sont ces gens et ce qu'ils veulent.

HERBERT, toujours inquiet.

J'obéis, sire; mais, de grâce, que votre majesté se rassure...

(Il frappe à la porte de l'escalier dérobé; les soldats tirent les verrous; il sort.)

LE ROI, s'appuyant sur le bras d'un grand fauteuil qui est près de la table.

Que la volonté de Dieu soit faite; je suis prêt à tout...Que suis-je au monde maintenant? Est-il dans le monde rien de plus méprisable qu'un prince qu'on avilit?

HERBERT, rentrant.

Sire, je n'ai pu pénétrer que dans la salle voisine; je n'ai vu que les deux soldats qui gardent la porte, et le capitaine Reynolds seul, auprès du feu.

LE ROI impatient.

Et le capitaine Reynolds sait-il quelque chose?...

HERBERT.

Je ne le pense pas, sire, il n'a encore vu personne du dehors... Après quelques propos

insignifians, je lui ai demandé quels gens venaient si tard dans le château.

LE ROI, vivement.

Qu'a-t-il répondu ?...

HERBERT.

Il a mis le doigt sur sa bouche, et m'a dit : Si le roi dort et ne sait rien, ne lui parlez point de cela.

LE ROI.

Comment ?...

HERBERT.

Et il ajouta à voix basse : Monsieur Herbert, soyez circonspect, vous êtes entouré de surveillans soupçonneux..... Profitez de l'exemple de votre collègue, que l'on a éloigné de la personne du roi.

LE ROI.

Vous me jetez dans une horrible inquiétude, Herbert; retournez, je ne puis vivre dans cet état; retournez, tâchez de pénétrer dans les salles basses : sachez qui sont ces hommes, sachez-le.

HERBERT, hésitant.

Je crains, sire, qu'on ne me refuse les portes : à cette heure, que penseront les gardes, que leur dirai-je ?...

LE ROI.

Prenez un prétexte... Dites que le roi a faim ;

qu'il demande du pain et un peu de vin... Regardez partout, interrogez tout le monde...

(Herbert sort sans répondre : le roi le regarde partir avec regret et inquiétude, puis il se met à genoux près du fauteuil, et reste en prière jusqu'au retour d'Herbert. Herbert rentre, et se tient près de la porte pour ne point troubler le roi; il se relève le visage décomposé, mais très-calme.)

LE ROI, avec une grande douceur.

Eh bien ! mon ami ?

HERBERT.

Sire, la personne qui vient d'arriver à Hurst-Castle est le major Harrison.

LE ROI, terrifié.

Le major Harrison!... Êtes-vous bien certain que ce soit le major Harrison ?

HERBERT.

Avec la permission de votre majesté, c'est le capitaine Reynolds qui vient de me le dire.

LE ROI.

Mais avez-vous vu le major Harrison ?

HERBERT.

Non, sire.

LE ROI.

Et le capitaine Reynolds l'a-t-il vu?... N'a-t-il pas voulu vous dire quelle affaire amène ici le major ?

HERBERT.

J'ai tenté tout ce que j'ai pu pour le savoir : la seule chose que j'aie tirée du capitaine, c'est que le motif de la venue de Harrison serait bientôt connu.

LE ROI, avec calme.

C'est bien cela.

HERBERT, très-inquiet.

Sire, quelle est votre pensée?... Vous souffrez...

LE ROI.

Je ne suis point effrayé... Que penserez-vous cependant, si je vous apprends que ce même homme devait m'assassiner à Newport pendant les dernières négociations ?

HERBERT.

Grand Dieu !

LE ROI.

Une lettre m'en a informé.

HERBERT.

Vous me faites frémir!

LE ROI, avec résignation.

A la providence, mon pauvre Herbert !

HERBERT, exaspéré.

Sire, les traîtres oseraient-ils bien porter la main sur votre royale personne ?... Je mourrai du moins en défendant votre majesté.

LE ROI, s'asseyant.

Qu'opposer au nombre, à la force, mon ami? Nous sommes même sans armes!

HERBERT.

Et vous me croyez sans résolution et sans courage, sire, parce que je suis un vieillard à cheveux blancs?... Sire, du moins, votre majesté ne s'abandonnera pas vivante à ces scélérats.

LE ROI, le regardant.

Que voulez-vous dire?

HERBERT.

S'ils vous menacent, s'ils osent violer votre asile, sire, je ne puis rien pour sauver votre majesté, je ne puis rien pour la défendre; mais je puis du moins lui laisser ce rasoir.

(Il présente un rasoir au roi, qui lui retient la main.)

LE ROI, avec noblesse.

Herbert, je ne suis presque plus roi, je suis encore chrétien.

(On frappe rudement à la porte; après un moment de stupeur, Herbert s'approche.)

HERBERT.

Qui ose frapper avec cette violence et à une telle heure à la porte de sa majesté?

HARRISON, en dehors.

Le major Harrison, ouvrez.

HERBERT.

Le roi ne peut vous recevoir : retirez-vous.

HARRISON.

Il faut que je parle au roi à l'instant même... il le faut.

LE ROI, toujours assis.

Ouvrez, Herbert : ils vont croire que j'ai peur.

(Herbert ouvre avec crainte : Harrison entre suivi du capitaine Reynolds, du commandant de la forteresse, et de quelques soldats.)

LE ROI, assis.

Monsieur le major, de quel droit osez-vous troubler mon repos et paraître en ma présence sans être appelé ?

HARRISON, brusquement.

Je suis soldat, sire; j'ai des instructions, j'obéis : il faut que vous me suiviez sur-le-champ.

LE ROI.

Prétendez-vous me reconduire à ma prison de Carisbrooke!

HARRISON.

J'ai ordre de vous mener à Windsor.

LE ROI, avec un mouvement de joie.

A Windsor!..... c'est bien près de White-Hall.

HERBERT, avec joie.

Vous y rentrerez, sire.

LE ROI, soupirant.

Avec cette tête grise et découronnée.
(A Harrison.)
Où sont vos instructions, monsieur?

HARRISON.

Je ne puis vous les faire connaître.

LE ROI.

Montrez-les, je le veux.

HARRISON.

Je vous répète que je ne le puis... Disposez-vous, sire; il faut que nous partions avant le jour.

LE ROI, se levant.

Alors se vérifie cette maxime : à qui pousse la hardiesse jusqu'à s'attaquer à son souverain, on ne doit supposer ni timidité ni modération.

(A Harrison, tandis que, sur un signe du roi, Herbert prépare les effets pour le départ.)

Et de quelle façon songez-vous à me faire voyager?

HARRISON.

Je ne vous quitterai pas une minute : une voiture nous attend, j'y monterai avec vous.

LE ROI, irrité.

Je vous le défends!... et si je n'ai une voiture qu'à ce prix... je monterai à cheval.

HARRISON.

Comme il vous plaira.

LE ROI, avec douceur, à Herbert.

Tout est-il prêt, Herbert?... Vous pleurez, mon ami?

HERBERT.

Je pleure pour votre majesté.

(Harrison s'approche de la table, et regarde les papiers; Herbert s'en empare et le repousse.)

HERBERT.

Oserez-vous bien, monsieur, pousser l'indécence jusqu'à porter les yeux sur les papiers du roi?

HARRISON.

Au fait, peu m'importe! Voyons, êtes-vous prêt? finissons-en.

LE ROI, se contenant.

Partons, monsieur.

(Les soldats emportent divers effets que leur désigne Herbert. Reynolds ému tombe aux pieds du roi, et lui baise la main.)

REYNOLDS.

Adieu, sire; que le ciel protége votre majesté!

LE ROI.

Je vous remercie, capitaine Reynolds.

HARRISON.

Suivez-moi.

(Il se dispose à sortir et à passer devant le roi : celui-ci le retient, et lui fait signe de se tenir en arrière.

LE ROI, indigné.

Passez après mon valet de chambre, monsieur : je vous l'ordonne!

REYNOLDS, bas, à Herbert.

Où va le roi, monsieur?... Que veut le parlement?... Que pensez-vous ?

HERBERT, pleurant.

Hélas!

(Ils sortent : les soldats se rangent et saluent le roi [1].)

[1] Voyez *Mémoires de sir Thomas Herbert.*

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE.

ERRATUM.

Les Soeurs de Charité, Scène Ire, barbarisme, *lisez* : solécisme.

